



HAL
open science

Genre de l'archive

Françoise Blum

► **To cite this version:**

Françoise Blum (Dir.). Genre de l'archive: constitution et transmission des mémoires militantes.
Françoise Blum. Codhos, 2017, 2-9517903-3-3. halshs-01486786

HAL Id: halshs-01486786

<https://shs.hal.science/halshs-01486786>

Submitted on 14 May 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Le Codhos, Collectif des centres de documentation en histoire ouvrière et sociale, est un réseau documentaire créé en 2001 (association, loi 1901).

Il comprend quarante-deux institutions publiques et privées qui se sont fixé pour but de faciliter l'information et les échanges entre ses membres, de réaliser des instruments documentaires et des outils informatiques concernant le mouvement ouvrier et social, à partir des fonds détenus par chaque organisme adhérent à l'association.

Membres du Codhos

ADIAMOS

Autour du 1^{er} Mai

Archives départementales de Seine-Saint-Denis

Archives municipales d'Ivry-sur-Seine

Archives du féminisme

Archives du parti communiste français

CAMT Centre des Archives du monde du travail

CHAN Centre historique des archives nationales

BDIC Bibliothèque de documentation internationale
contemporaine

BIMOI Bibliothèque du mouvement ouvrier international

CEDIAS-Musée social

Centre d'histoire de Sciences Po

CERMTRI Centre d'études et de recherches sur les mouvements
trotskystes et révolutionnaires internationaux

CFDT Archives

CFTC Archives

CGT Force ouvrière – CGT-FO

CHS Centre d'histoire sociale du XX^e siècle

CHT Centre d'histoire du travail

Ciné-Archives

Cité des mémoires étudiantes

CNAHES Conservatoire national des archives et de l'histoire de
l'éducation spécialisée et de l'action sociale

FJJ Fondation Jean-Jaurès

FMSH Fondation Maison des sciences de l'homme - Bibliothèque

FSGT Fédération sportive et gymnique du travail

Génériques

IFHS Institut français d'histoire sociale

IHS-CGT Institut d'histoire sociale-CGT

IHS-CGT Cheminots - Institut d'histoire sociale- CGT Cheminots

IHTP Institut d'histoire du temps présent

Institut Marc-Sangnier

IRELP Institut de recherches et d'études de la libre-pensée

IRES Institut de recherches économiques et sociales - IRES

IRHESC Institut de recherches de la FSU

IRHSES Institut de recherches sur l'histoire du syndicalisme dans
les enseignements du second degré

ISST Institut des sciences sociales du travail

ITS Institut Tribune socialiste

La Fraternelle

La Souvarine Bibliothèque d'histoire sociale

L'OURS L' Office universitaire de recherches socialistes

MHV Musée d'histoire vivante

RaDAR Rassembler, diffuser les archives de révolutionnaires

UNSA Union nationale des syndicats autonomes

Conception graphique et fabrication :

Sylvie Le Dantec – CNRS/université Paris 1 Panthéon-Sorbonne UMR 8058.

Codhos

9, rue Malher

75004 Paris

isbn : 2-95 17903-3-3

ean : 978295 1790339

© Codhos Éditions, 2017.

sous la direction de
Françoise Blum

Genre de l'archive

Constitution et transmission
des mémoires militantes

CODHOS
Collection des centres de documentation
en histoire ouvrière et sociale





AVANT-PROPOS

Le silence des sources

Michelle Perrot

Un lourd silence pèse sur l'histoire des femmes en tant que récit. Tout l'effort des dernières années a été de le dissiper. Non sans difficultés qui tiennent en partie aux carences souvent invoquées de la documentation. Y a-t-il donc un silence des sources sur les femmes ? Leurs traces s'effacent-elles plus vite que celles de leurs compagnons, faute d'estime, de recueil, de soin, de transmission ? La différence des sexes, et leur hiérarchie, marquent-elles la constitution des bibliothèques et surtout des archives, publiques et privées ? Le mouvement social a-t-il, de ce point de vue, créé sinon une rupture, du moins provoqué une brèche ? Question qui nous retiendra, puisqu'il s'agit surtout de militantes.

Le *point de vue* joue ici un rôle majeur. Il y a quelques décennies encore, on ne parlait que de « l'homme préhistorique », non de la femme, espèce de femelle aux contours indéterminés. Or les techniques modernes ont fait apparaître, sur les parois de certaines grottes, des traces de mains, d'hommes, mais aussi de femmes, attestant leur présence dans un geste dont le sens nous échappe, interprété souvent comme religieux. Cette découverte, parmi d'autres, a modifié la représentation qu'on avait de nos lointaines ancêtres.

Faut-il le rappeler ? C'est le regard qui fait l'histoire, en suscite le désir, préside à sa fabrication. C'est lui qui dissout l'obscurité et provoque la recherche. Le silence sur l'histoire des femmes vient moins d'une carence des sources que de l'incuriosité, de l'indifférence à leur endroit. Les sources existent, on ne cesse d'en découvrir en fonction des interrogations. Une récente journée (2015) aux Archives nationales a illustré cette démarche, montrant, par exemple, l'existence des Préfètes aux côtés des Préfets.

« Les femmes, que sait-on d'elles ? », écrivait Georges Duby en conclusion de son livre, *Le chevalier, la femme et le prêtre*. Il s'étonnait de leur absence qui allait occuper une grande part de son œuvre dernière¹.

La question prélude à la recherche, toujours.

1. Cf numéro spécial de *Clio*, « Georges Duby et l'histoire des femmes » ; 8/1998, Presses universitaires du Mirail.



Un déficit de traces

Il semble bien qu'il y ait, néanmoins, un déficit féminin de traces écrites, dans l'imprimé comme dans les archives. D'abord parce que les femmes en produisent moins que leurs compagnons, en raison de leur difficile accès à l'écriture lié à leur « illiteracy », leur analphabétisme persistant, surtout dans les régions catholiques. Le protestantisme, postulant une égalité dans la lecture de la Bible, a été nettement plus égalitaire, comme l'ont montré François Furet et Jacques Ozouf, opposant l'Europe du nord et de l'est à celle de la latinité catholique, frontière qui traverse également la France. Certes les femmes avaient peu à peu, par l'école ou par une autodidaxie qui est une des voies de leur appropriation du savoir, conquis les éléments de la lecture et de l'écriture, bien avant les lois Ferry qui achèvent de manière décisive un processus commencé depuis longtemps. Mais elles n'en restent pas moins des « exilées de l'écriture », dont parle Assia Djebar à propos des femmes algériennes, proches des sociétés sans écriture, décrites par Claude Lévi-Strauss. Elles circulent dans un univers d'objets, qui constituent des traces aussi : meubles, vêtements, bijoux, tissus, tricots, ustensiles, vaisselle, butin pour les musées d'arts et traditions populaires qui, les premiers, les ont mis en valeur, en tentant de dégager leur signification, mais sans prendre nécessairement en compte la dimension sous-jacente du genre.

Des artistes contemporaines, portées par le féminisme, sans nécessairement s'en revendiquer, y ont été beaucoup plus sensibles. Ainsi Fanny Viollot, plasticienne, a fait des tissus, des bribes, des tricots retrouvés dans les greniers de son enfance, une œuvre d'art. Non sans difficultés, de la part des institutions, réticentes à nommer « art » cette transfiguration du domestique. Ou encore Jacqueline Béchaud qui fabrique des tableaux à partir de papiers cousus et brodés. « Le fil et le tissu sont le quotidien des femmes dans la maison et les usines pour des activités quotidiennes, répétitives et modestes, souvent méprisées, occultées »². Yvonne Verdier, dans son livre pionnier, *Façons de dire, façons de faire*³, avait montré le rôle, dans le village de Minot (Bourgogne) de la couturière, figure centrale des apprentissages et de la transmission. La richesse de cette ethnologie visitée par le genre risque néanmoins de figer les femmes dans un monde immobile, dans la répétition du même qui serait leur seul lot.

Les femmes produisent moins d'écrits de toute nature, mais en outre on les tient pour secondaires. Clémentine Vidal-Naquet a mis en lumière la dissymétrie sexuelle qui caractérise les correspondances conjugales échangées en si grand nombre durant la guerre 14-18. Les lettres des « poilus » ont été soigneusement conservées par leurs familles, comme celles de héros souvent sacrifiés ; celles de leurs épouses ont presque toutes disparu, à la fois pour des raisons matérielles (difficultés réelles de conserver ces missives dans le feu des tranchées) et peut-être d'estime. Qu'avaient-elles à raconter, ces femmes de l'arrière qui vaille d'être gardé ? Les femmes elles-mêmes n'étaient pas loin de

2. Jacqueline D.Béchaud, *Regard de femme*, catalogue d'exposition, Paris, 2016

3. Yvonne Verdier, *Façons de dire, façons de faire*, Paris, Gallimard, 1979.

le penser. La compagne de Louis Pergaud publie les lettres de son mari, tué au front, et détruit les siennes, comme si elles étaient indignes de lui.

Institutions et familles rivalisent de négligence. Les premières ne s'intéressent guère aux archives de femmes. On conserve soigneusement les papiers des savants ou des hommes politiques ; mais rarement celles de leurs épouses, qui appartiennent à l'ordre du privé, voire de l'intime. Les archives de certaines écrivaines, comme Assia Djebar, ont été recueillies à l'étranger, faute d'intérêt en France. Toutefois, grâce du reste à des femmes archivistes, les choses sont en train de changer.

Aristocratiques et, plus encore bourgeoises, les familles n'ont guère plus de respect. Les déménagements sont l'occasion de purges dans les papiers des aïeules. Le journal de Caroline Brame⁴, diariste convaincue, fut ainsi bradé. Georges Ribeill en avait retrouvé un cahier dans un lot de livres pieux aux puces de Clignancourt ; lors de sa publication, une descendante, émue de cette résurrection, lui fit don d'un journal que Caroline avait tenu lors de la naissance et des premières années de sa fille, tant désirée. Et depuis, un amateur a retrouvé d'autres albums d'un journal obstiné et totalement disséqué qu'on pourrait aujourd'hui, grâce à ces amateurs attentifs, reconstituer presque entièrement. Dans le cas de Lucie Baud (1870-1913), tisseuse en soie de l'Isère et militante assez exceptionnelle, la famille, qui a sans doute désapprouvé son action syndicale, a été plus oublieuse que le mouvement ouvrier qui, du moins, a suscité et publié son témoignage⁵.

Cette dévalorisation est souvent partagée par les femmes elles-mêmes qui ont tendance à se dévaluer, à compter pour rien ce qu'elles ont dit ou fait. Leur existence obscure n'intéresse personne. Au soir de leur vie, elles trient leurs papiers, liquident beaucoup de souvenirs qui, pensent-elles, ne retiendront pas leurs descendants, les feront rire peut-être, ou ne les regardent pas. Les femmes brûlent leurs lettres d'amour. George Sand, grande épistolière, a laissé fort peu de lettres intimes, du moins amoureuses ; elle a détruit les lettres de Musset et, confiant à Hetzel son amour pour Alexandre Manceau, elle lui demande de brûler sa lettre, car l'écriture est contraire au secret qu'elle désire garder. De nombreuses femmes souhaitent ne pas laisser de traces et s'effacer comme la pudeur le leur a toujours enseigné et comme elles ont fini par le désirer, comme d'autres désirent le voile qui recouvre leur corps. « Nous nous reposerons, nous nous reposerons », dit Sonia à l'oncle Vania (Tchékhov). Au terme d'une vie résignée, pas forcément malheureuse, bien des femmes n'aspirent qu'à l'obscurité paisible.

La raison majeure de l'effacement des traces féminines tient à leur faible place dans l'espace public et au moindre intérêt longtemps porté au privé. Sous cet angle la situation est, depuis un demi-siècle au moins, en voie de changement. D'un côté, le privé retient de plus en plus l'attention, y compris le

4. *Le journal intime de Caroline B. Enquête de Michelle Perrot et Georges Ribeill*, Arthaud Montalba, 1985.

5. Michelle Perrot, *Mélancolie ouvrière*, Paris, Grasset, 2012. (Seuil, Point Histoire 2014).

privé ordinaire. Sous cet angle, la création de l'APA (Association pour l'autobiographie) par Philippe Lejeune est symptomatique. Les femmes jouent un rôle majeur dans le recueil, la lecture, la mise en valeur des archives personnelles déposées à Ambérieu-en-Bugey, devenue la « capitale de l'autobiographie », comme le proclament fièrement les plaques indicatrices. Plus de 4 000 documents constituent un fonds en expansion, témoignages exceptionnels déjà utilisés par les historiens de la vie privée.

De l'autre, les femmes ont fait irruption sur la scène publique et du coup, suscitent une curiosité identique à celle qu'inspirent les hommes, pimentée parfois par leur exceptionnalité. Enfin, elles ont pris conscience d'elles-mêmes et modifié leur rapport à l'écrit et aux archives. Les exemples sont très nombreux de femmes devenues archivistes non seulement de leurs familles, mais d'elles-mêmes. George Sand notait (cf. ses *Agendas*) et conservait tout. Elle a été servie par la ferveur de ses admirateurs et par celle de sa petite-fille, Aurore Lauth-Sand. Mais il est des cas moins illustres et également significatifs. Marie Rauber, institutrice de la Belle Époque, devenue inspectrice des écoles, était convaincue d'avoir conquis une « position » qu'elle estimait insuffisamment reconnue. Elle tint un journal dont elle fit la matière d'un roman inédit, « Une si belle position. Roman de mœurs féministes », l'un et l'autre conservés à la Bibliothèque Marguerite Durand⁶. Marguerite Thibert, fonctionnaire internationale de haut vol, membre du Bureau International du Travail (BIT), reçoit beaucoup de courrier, le garde et le classe⁷. L'accès aux « professions de prestige » donne aux titulaires conscience d'un rôle social dont elles veulent conserver la mémoire.

Bien des raisons expliquent la constitution et la conservation des archives de femmes et cette réflexion généalogique est en soi un sujet de réflexion. Les différences sociales opèrent ici comme ailleurs. Les femmes de l'aristocratie partagent avec leur milieu le désir de consigner et de transmettre. L'Église n'était pas hostile au témoignage des saintes qui parlent de Dieu plus que d'elles-mêmes⁸. Les artistes aiment à raconter leurs souvenirs. Les bourgeoises n'ont rien à dire ou estiment que c'est indécent. Les paysannes sont plus muettes encore que les ouvrières, parfois soutenues par le mouvement ouvrier.

Le sentiment d'avoir été témoin ou plus encore d'avoir participé à un mouvement collectif est un facteur archivistique et scripturaire puissant. Louise Michel, animée par l'amour et le respect de l'écriture, conserve sa correspondance, fait des dossiers, écrit ses mémoires. Les féministes ont éprouvé très tôt le désir de garder mémoire de leurs actes. Marguerite Durand fonde la première bibliothèque féministe, devenue sans doute aussi la première concentration d'archives de femmes. Marie-Louise Bouglé récolte et achète tous les matériaux possibles et, grâce à son mari, le fonds qu'elle a constitué, déposé

6. Par les soins de Philippe Lejeune.

7. On lira bientôt à ce sujet le livre que Françoise Thébaud lui consacre.

8. Comme le montre Colette Cosnier dans un livre à paraître prochainement aux Presses universitaires de Rennes.

lors de la guerre à la Bibliothèque nationale, est aujourd'hui, en attente d'un nouvel inventaire, à la Bibliothèque historique de la ville de Paris⁹. Enfin, tandis que les Archives nationales, sous l'impulsion de Denise Ogilvie et de ses collègues, ont entrepris de recueillir les archives de « femmes de science », Christine Bard, fille du MLF, devenue professeure à l'université d'Angers, a organisé une collecte systématique d'« archives du féminisme », où l'on retrouve d'ores et déjà celles de Cécile Brunschvig, de Benoîte Groult, d'Yvette Roudy, du Planning familial ou du Conseil national des femmes françaises.

Cette institutionnalisation est l'indice d'un changement culturel (et politique) majeur. Le mouvement des femmes a entraîné une prise de conscience de leur histoire et de la nécessité de l'écrire en même temps que le désir de conserver les traces qui permettent de le faire. Il y a là une synergie dont ce volume, par la variété de ses participants et de ses contributeurs, est le témoin et l'acteur.

Merci à Françoise Blum et ses collègues pour l'avoir publié. ■

9. Cf. Laurence Klejman et Florence Rochefort, *L'égalité en marche. Le féminisme sous la Troisième République*, Sc-Po/des femmes, 1989.



INTRODUCTION

Françoise Blum

Ce volume rassemble les actes remaniés et augmentés d'une journée d'études organisée conjointement par le Centre d'histoire sociale du xx^e siècle (université Paris 1 Panthéon-Sorbonne/CNRS) et le Codhos (Collectif des centres de documentation en histoire ouvrière et sociale) sur le *Genre de l'archive*, en février 2016. Ce n'était pas la première initiative sur cette thématique¹, mais l'analyse portait lors de cette journée sur un type bien particulier d'archives, celles constituées ou léguées par des militant-e-s des mouvements ouvriers et sociaux. Le sous-titre de ce volume est à cet égard explicite: *constitution et transmission des mémoires militantes*. C'est là le terrain du Codhos, qui regroupe 42 centres de documentation, bibliothèques et archives, privés ou publics. Le réseau, constitué en 2000 à partir d'un noyau originel de centres de documentation partisans et syndicaux s'est élargi jusqu'à couvrir un prisme documentaire militant beaucoup plus large, dont témoigne par exemple l'adhésion de l'association Archives du féminisme. On sait que dans le monde ouvrier la figure archétypale de la lutte fut longtemps celle de l'ouvrier viril – masculin et blanc – et que syndicats et partis ne réservèrent pas toujours une place de choix à des femmes dont l'émancipation viendrait avec (et donc après) la révolution prolétarienne. On a donc voulu interroger l'archive au prisme du genre dans ce domaine particulier.

Les réunions préparatoires à la journée ont d'abord montré que la question de femmes (ou de lecture genrée d'un corpus) imposait d'emblée la question de l'intime. Certes, il s'agit d'un préjugé, mais d'un préjugé qui s'ancre dans une analyse historique avérée: les femmes ont été cantonnées à la sphère privée, la sphère publique étant réservée aux hommes. Mais les militantes, par définition, ont eu un rôle public, lors même que cela n'avait rien d'évident ni de facile. Penser intime dès que l'on pense genre en dit donc très long sur la nécessité de déconstruire les stéréotypes.

Et c'est ce que font certains textes de ce volume. Éric Lafon, en particulier, en comparant les fonds de Madeleine Rébérioux et Jacques Duclos laissés – et/ou partiellement ré-aménagés *a posteriori* –, montre que la part de l'intime (photos privées de Duclos en maillot de bain, etc.) est bien plus importante – quoique fabriquée dans le souci de la postérité – chez le dirigeant communiste que chez l'universitaire, présidente de la Ligue des droits de l'homme. Ce n'est d'ailleurs

1. Voir à ce sujet la conclusion de Julie Verlaine.

pas un des moindres mérites du volume que de subvertir, parfois, les catégories du sens commun. À rebours, si l'on peut dire, Rossana Vaccaro et Alicia Leon Y Barella doivent pister les traces de la vie politique et syndicale de Bernadette Cattaneo, pourtant foisonnante, dans les cartes postales envoyées à sa famille des différents sites de grève où elle a été active. Cette absence d'archives chez des militantes à la vie bien remplie est d'ailleurs un phénomène récurrent. Colette Avrane s'en émeut dans le cas de Berthe Fouchère qui, semble-t-il, gardait tout : mais ce « tout » a disparu à sa mort : son appartement a été vidé et le contenu a atterri dans une benne à ordures.

Ce sont d'ailleurs souvent les femmes qui s'occupent de la mémoire des hommes et donc de leurs archives, l'inverse étant beaucoup plus rare. On en a un exemple probant dans le volume avec Henri Barbusse et sa secrétaire Annette Vidal. Cette dernière a réalisé l'inventaire des archives et a, plus encore, voué sa vie à la mémoire de l'auteur du *Feu*. Il y avait incontestablement de l'affect entre eux, ce qu'Isabelle Lassignardie nous fait lire entre les lignes, mais un affect différentiel : « Je lui dis que ses lettres amicales m'ont touchée mais qu'elles m'ont permis de me rendre compte une fois de plus que le même sentiment d'amitié qui nous unissait n'était pas de même nature, que lui m'aimait pour lui et non pour moi, qu'il aimait en moi l'assurance qu'il avait de me savoir là au moindre appel, moi qui faisais de mon travail auprès de lui le seul but de ma vie. Tandis que moi je l'aime pour lui exclusivement [...] » La constitution et l'archivage du fonds Barbusse est l'illustration par excellence de ce rapport dominant/dominé, si bien exprimé par Annette elle-même dans ce courrier envoyé à un interlocuteur inconnu.

Parfois ce sont les hommes eux-mêmes qui se sont dressé leur propre mémorial. C'est le cas de Pierre Naville qui a légué ses archives au Musée social. On y trouve la trace de quelques femmes qui furent importantes dans sa vie, mais elles ne sont là que dans le rapport à lui, et à la marge : le fonds nous en apprend très peu de choses, exception faite du rôle de traductrice de Denise Naville.

Le volume s'intéresse aussi aux archives des couples militants : Marie-Geneviève Dezès scrute l'intime dans les archives de Pauline Roland-Jean Aicard, Louis-Gabrielle Bouet. Elle s'intéresse aussi aux non-dits ou à ce que l'on peut lire dans les archives d'Hélène Brion, malgré la censure dont elles ont fait l'objet de la part du légataire. L'homosexualité d'Hélène Brion dérangeait et le fonds a été quelque peu édulcoré, ce qui n'empêche pas que ses archives rendent hommage à deux de ses compagnes ! Quant au fonds Delesalle de l'Institut français d'histoire sociale, il n'aurait pas existé sans la veuve de Paul, Leona, qui, bien que dans la misère, refusa toujours de vendre et donc de disperser la fabuleuse bibliothèque constituée par son époux.

Annette Wiewiorka rend à Jeannette (Vermeersch) et Maurice (Thorez) ce qui leur appartient dans leurs archives communes. Elle montre à quel point la vie du couple était cimentée par le Parti et leur action commune en son sein. Le privé est ici directement subordonné au politique ou, pour paraphraser une expression célèbre, le privé est politique. Peut-être devrait-on même plutôt

écrire : le politique aspire le privé. On peut lire son article en miroir avec celui d'Éric Lafon. Dans le cas de Thorez-Vermeersch, ce sont les héritiers qui ont déposé les archives, en dehors de l'intervention du parti communiste, alors que dans le cas de Duclos, le « Parti » a agi pour parfaire l'œuvre mémorielle.

L'article de Lucie Guesnier a aussi pour objet un couple ou plutôt le fantasme d'un couple. L'écrivaine et militante Suzanne Arlet a voué sa vie à Aragon-Triolet dont elle collectionne – et a légué elle-même au CHS – les écrits mais aussi les traces dans la presse, les objets leur ayant appartenu. Alors qu'elle-même vit en couple avec un militant, son partenaire n'existe pas dans ses archives presque toutes entières vouées au culte du couple par excellence, Aragon-Triolet.

Un dernier axe de *Genre de l'archive* est constitué par l'étude de fonds féministes : Marine Rouch dresse un tableau général de ce qu'a représenté pour les féministes l'enjeu mémoriel puis se penche sur un fonds spécifique, le courrier des lecteurs/trices de Simone de Beauvoir. Julien Pomart interroge le fonds Marguerite Pichon-Landry : fonds familial ou fonds d'une militante féministe ?

On ne tirera aucune conclusion définitive de la lecture de ces articles, sinon que la question du genre de l'archive est complexe et que les résultats d'une recherche en termes de genre ne sont pas toujours ceux que l'on attendrait. En d'autres termes, la grille du genre permet, en matière d'archives comme ailleurs, de déconstruire quelques stéréotypes et se révèle toujours fructueuse. L'archive dit aussi les difficultés identitaires que peuvent rencontrer les femmes dans des mondes très masculins (c'est particulièrement net dans le cas de Suzanne Arlet ou dans le *Courrier des lectrices* de Simone de Beauvoir). Le silence de l'archive renvoie aux interdits, comme dans le cas d'Hélène Brion ou de Bernadette Cattaneo qui, reniée par le Parti communiste a du même coup, refoulé sa vie militante. Beaucoup d'hommes ont, après leur exclusion ou départ du Parti, relaté leur expérience, mais Bernadette, elle, s'est tue. Parce que femme ?

On a voulu aussi ici, au-delà du questionnement, réunir ces articles émanant tant de chercheurs que d'archivistes pour mettre en valeur certaines figures féminines du mouvement ouvrier et social, pour battre en brèche, ne serait-ce qu'à minima les monuments mémoriels en ce domaine. Il s'agit, encore une fois, de contribuer, aussi peu que ce soit, à crever ce fameux plafond de verre qui assigne toujours les femmes à n'être jamais que le 10 % des corpus. ■



PREMIÈRE PARTIE

FEMMES ET ARCHIVES





Madeleine Rebérioux/Jacques Duclos : masculin/féminin de l'archive

Éric Lafon

On va évoquer dans ce texte les archives d'un duo qui n'en est pas un. Il ne s'agit pas non plus d'un couple tel qu'ont pu en former Maurice Thorez et Jeannette Vermeersch, Léon Trotsky et Natalia Sedova, Jean Jaurès et Louise Bois, mais des archives d'une historienne, intellectuelle et *citoyenne*, Madeleine Rebérioux, et celles d'un des principaux dirigeants du Parti Communiste Français, Jacques Duclos. Ces deux fonds ont été donnés au Musée d'histoire vivante et se prêtent particulièrement bien aux questionnements qui irriguent ce volume : archive-t-on la même chose selon que l'on est un homme ou une femme ? Y a-t-il une part féminine des fonds ? Les archives sont-elles différemment constituées, rassemblées, conservées, triées, classées, inventoriées suivant que l'individu – terme générique et neutre – est une productrice ou un producteur d'archives.

Après avoir évoqué brièvement leur contenu respectif, souligné similitudes et différences, on en viendra rapidement et d'une manière plus conséquente à l'histoire de ces archives, leur constitution avant leur versement. Enfin, on consacra la dernière partie de cet article à l'iconographie des deux fonds.

Le fonds Jacques Duclos/le fonds Madeleine Rebérioux

Une première partie des archives de Jacques Duclos (1896-1975) a été versée au musée de l'histoire vivante en 1985, soit dix ans après le décès du dirigeant communiste. Cette première partie rassemblait des boîtes d'archives, une bibliothèque de plus de 2000 ouvrages (180 m/linéaires), des brochures, des revues, des collections de titres de presse parfois reliées, une collection de tableaux, peintures et dessins, plusieurs dizaines d'albums et d'enveloppes de photographies ainsi qu'une collection de disques, d'enregistrements audio sur bande magnétique, et enfin son bureau et matériel afférant, ainsi que des éléments de mobilier, notamment des bibliothèques. Il faut ajouter des archives dites « clandestines », celles du secrétariat clandestin du PC durant la Seconde Guerre mondiale et la Résistance et qui avaient été conservées dans le pavillon des Duclos à Montreuil. Leur statut est différent : il s'agit d'un dépôt enregistré au musée de l'histoire vivante par la signature conjointe du président de l'association du musée et la direction du Parti communiste français (PCF). Il ne s'agit donc pas d'archives « personnelles » de Jacques Duclos, et on ne s'y attardera pas. Un autre versement a été fait en août 1990, après le décès de



Madame Gilberte Duclos née Roux (1911-1990). Il s'agit de documents plus personnels, concernant le couple : correspondances, photographies sous cadre qui ornaient les murs de leur pavillon à Montreuil, albums photographiques de voyages effectués ensemble, photographies de famille. Gilberte Duclos avait voulu garder, semble-t-il, ces témoignages de vie commune, intimes et personnels auxquels elle demeurait attachée. Elle ne pensait sans doute pas que ces documents témoignant d'une intimité accéderaient un jour au statut d'archive. Mais parce qu'aussi dans cette culture populaire brassée par le communisme, on n'étale pas en plein jour et d'une manière individuelle sa vie privée. C'est le Parti communiste qui organise et rend public certains aspects de cette vie privée en l'inscrivant dans « une aventure collective », pour paraphraser Madeleine Rebérioux. Le parti a une conception bien précise de l'image qu'il faut léguer à la postérité et, partant, de ce qu'il faut détruire et de ce qu'il faut conserver. Et on conservera ainsi telle dédicace¹ de Jacques Duclos à son épouse, telle photographie du dirigeant communiste en maillot de bain dans la mer noire (► fig. 1) ou à bord d'un yacht soviétique en 1959 aux côtés de son épouse gracieusement endormie (► fig. 2).

A contrario, il n'y a rien d'intime dans le fonds d'archives de Madeleine Rebérioux, mais bien plutôt sa constitution est marquée par silences et non-dits. Et même à en croire Madeleine Rebérioux il aurait pu en être de même de ses archives de dirigeantes ; si l'on se réfère aux dires de Madeleine Rebérioux elle-même, les archives concernant son action publique, officielle, auraient pu tout aussi bien disparaître. Gilles Candar rappelle ainsi les propos de celle qui fut présidente de la Société d'études jaurésiennes alors qu'il n'était encore que secrétaire :

« Ah moi je ne suis pas comme Lucien Febvre², vous savez... après moi vous ne trouverez rien, absolument rien. Je ne garde rien, tout cela n'a aucune importance, je déchire tout et ne conserve provisoirement que les dossiers en cours... »

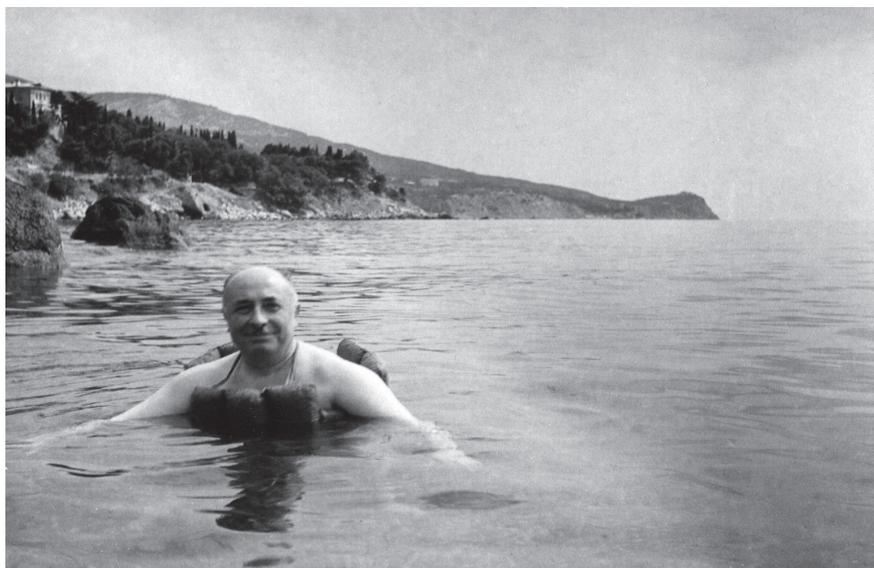
La masse d'archives³ données montre qu'il n'en a rien été et qu'au contraire Madeleine conservait tout.

Les archives, fonds d'ouvrages, fonds de travaux universitaires, archives audiovisuelles et sonores de Madeleine Rebérioux (1920-2005) ont été subdivisées et réparties dans plusieurs endroits : aux Archives nationales (soit

1. Les Archives des Hautes-Pyrénées ont inventorié une bibliothèque de 900 ouvrages dont 146 dédicacés ayant appartenu à Jacques Duclos qu'il avait installée dans la maison de famille à Louey. Cette bibliothèque a été donnée par Gilberte Duclos à la municipalité. Site internet : www.archivesenligne65.fr

2. Madeleine Rebérioux fait référence à l'édition de la correspondance entre Lucien Febvre et Henri Berr, établie par Jacqueline Pluet et Gilles Candar, Paris, Fayard, 1997.

3. Voir Ellen Crabtree, doctorante à l'université de Newcastle (Royaume-Uni), « Madeleine Rebérioux dans les archives » conférence Jaurès 2015 lors de l'assemblée générale de la Société d'études jaurésiennes le 14 mars 2015, dans *Cahiers Jaurès* juillet-septembre 2015, n° 217, p. 21-33.



▲ Fig.1 – Jacques Duclos se baignant dans la mer noire en 1959. Photographie anonyme, collection du Musée de l'Histoire Vivante.

▲▲ Fig. 2 – Jacques Duclos et son épouse Gilberte endormie à bord d'un yacht, URSS 1959. Photographie anonyme, collection du Musée de l'Histoire Vivante.

109 cartons, 12 m linéaires, sous la cote 642 AP de 1 à 109), à l'École normale supérieure (1 325 livres) et au musée de l'histoire vivante à Montreuil.

La partie « montreuilloise » est donc constituée par des dossiers d'archives qui ont été classés et inventoriés en 2005 (soit 36 cartons, sous la cote 6 MR), par une bibliothèque de quelque 680 ouvrages, brochures, collections de revues (17 m linéaires), par une boîte de documents iconographiques relatifs à Jean Jaurès, et une collection de 850 pièces manuscrites s'inscrivant dans l'histoire du socialisme français et relatives à l'Internationale socialiste. Enfin, on y trouve deux cartons contenant des bandes sonores et des vidéogrammes (support VHS). Le fonds s'est enrichi par la donation de quelques dossiers remis au MHV par Gilles Candar et, en 2014, par la donation faite par Christophe Prochasson d'un ensemble de lettres qui lui avaient été adressées par Madeleine Rebérioux, formant donc une partie de ce qu'il est convenu d'appeler une correspondance.

Les fonds Duclos et Rebérioux: par qui et comment ? La sélection des archives.

Les archives de Jacques Duclos ont été versées au musée de l'histoire vivante en deux temps. Dix ans après son décès intervenu en 1975, Gilberte Duclos, veuve de Jacques Duclos, après avoir consulté la direction du PCF, a pris la décision de faire donation des archives du dirigeant communiste, député et sénateur. Une commission fut constituée PCF, présidée à l'époque par Gaston Plissonnier, membre du Bureau politique, au sein de laquelle siégeaient notamment Germaine Willard (historienne communiste) et Raymond Dallidet (18 mars 1911-12 janvier 2002), ancien secrétaire de Jacques Duclos durant la clandestinité, en charge de la sécurité des dirigeants communistes, qui s'appliqua à trier les archives. Qu'ont-ils extrait? Aucun document n'en témoigne. Ont-ils extrait des archives, des dossiers? On ne sait. Mais, force est de constater que la donation des archives de Jacques Duclos a été supervisée et contrôlée par cette commission. Un inventaire de ce fonds d'archives a permis de constater l'absence de dossier portant sur les années 1925-1939, et sur la période 1939-1941, avant que la direction du PCF ne décide de la lutte armée contre l'occupant nazi, suite à l'invasion de l'URSS par l'Allemagne le 21 juin 1941. Bref, absolument rien sur l'activité du kominternien – c'est-à-dire du membre de l'Internationale communiste – que fut Jacques Duclos entre 1925 et 1943, date à laquelle l'Internationale communiste est dissoute par Staline.

Les archives de Jacques Duclos sont celles d'un dirigeant du PCF durant 50 ans, « numéro 2 » après Maurice Thorez, elles n'ont rien à voir avec celles de Madeleine Rebérioux qui, bien que membre du PC depuis la Libération et jusqu'à son exclusion en 1969, n'a jamais eu les responsabilités politiques dans l'appareil qu'a eues en son temps Jacques Duclos et n'a donc pas produit d'archives similaires à celles d'un dirigeant communiste. On ne s'étendra pas sur l'engagement communiste de Madeleine Rebérioux, qui n'est pas ici l'objet, sinon pour souligner que ce sont les autres, celles et ceux qui l'ont connue ou qui s'intéressent à elle qui y font référence ou qui rappelle cette partie de

son engagement. Elle-même, rétive à toute entreprise d'ego-histoire, n'y consacre qu'une phrase dans la préface qu'elle accorde à l'ouvrage *Parcours engagés de la France contemporaine* : « Nous étions nombreux à avoir connu l'enthousiasme et la difficulté d'être communistes⁴ ». Ce sont les contributions respectives de Michelle Perrot, Gilles Candar, Vincent Duclert, Rémi Fabre, Patrick Fridenson, Béatrice Slama, Françoise Blum et Rossana Vaccaro, et surtout celles de Pierre Vidal-Naquet et de René Gallissot dans *Avenirs et Avant-gardes en France, XIX^e-XX^e siècles*⁵, qui livrent un éclairage sur cette partie de l'engagement de Madeleine Rebérioux.

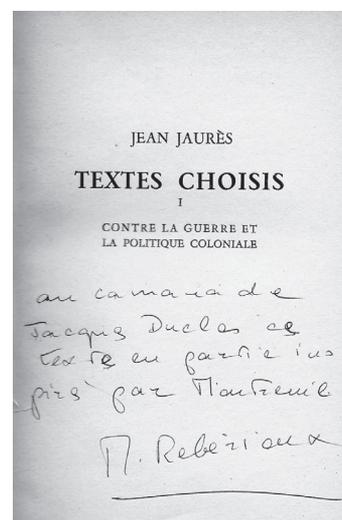
Y a-t-il un « genre » dans l'autobiographie, dans l'archivage écrit ou oral (la mémoire) ou dans le fait de ne pas conserver d'archives sur une partie de son histoire ? Madeleine Rebérioux, pour sa part, semble avoir botté en touche avec une formule lapidaire : « Je n'ai que peu d'importance nos vies sont collectives. »

Elle n'aimait pas en tout cas que l'on revienne sur son adhésion au PCF. En 1994, lorsqu'au musée d'histoire vivante, on lui montra la dédicace (► fig. 3) qu'elle adressa en 1959 à Jacques Duclos sur son « *Jean Jaurès, textes choisis contre la guerre et la politique coloniale* », elle répondit « brusquement » : « L'avez-vous lu au moins ? » et ne commenta pas les termes assez simples pourtant et sans déférence aucune de la dédicace. On insista en l'interrogeant sur cette référence bibliographique à la brochure de Trotsky⁶ consacrée à Jaurès et on lui fit remarquer que Jacques Duclos n'y avait apposé aucune remarque et qu'il possédait dans sa bibliothèque d'autres brochures de l'opposant à Staline. On en resta là.

4. Madeleine Rebérioux, *Parcours engagés dans la France contemporaine*, Paris, Belin, 1999.

5. *Avenirs et Avant-gardes en France XIX^e-XX^e siècles, hommage à Madeleine Rebérioux*, sous la dir. de Vincent Duclert, Rémi Fabre et Patrick Fridenson, Paris, La Découverte, 1999.

6. Léon Trotsky, *Jean Jaurès*, Paris, Librairie de L'Humanité, 1924.



▲ Fig. 3 – Dédicace de Madeleine Rebérioux à Jacques Duclos sur page de garde de l'ouvrage *Jean Jaurès, textes choisis, contre la guerre et la politique coloniale*, introduction et notes par Madeleine Rebérioux, Paris, Éditions sociales, 1959, 238 pages. Bibliothèque Jacques Duclos, MHV.

Venons-en donc à exposer l'histoire de ce fonds « Madeleine Rebérioux ». Il ne s'agit que d'une partie de ses archives. Il devait y en avoir une autre qui n'a pas été donnée par ses quatre enfants qui se sont chargés de ces donations, accompagnés par Patrick Fridenson et Gilles Candar. Il faut évidemment prendre cela en compte pour interroger le caractère genré de ces archives. Si « Nos vies sont peut-être collectives », elles sont aussi et avant tout une construction individuelle immergée, bien évidemment, dans une société, une culture, une famille, et redevable du caractère et de la psychologie de chacune d'entre nous. On peut essayer d'appliquer une grille de lecture genrée aux archives de Duclos ou de Rebérioux.

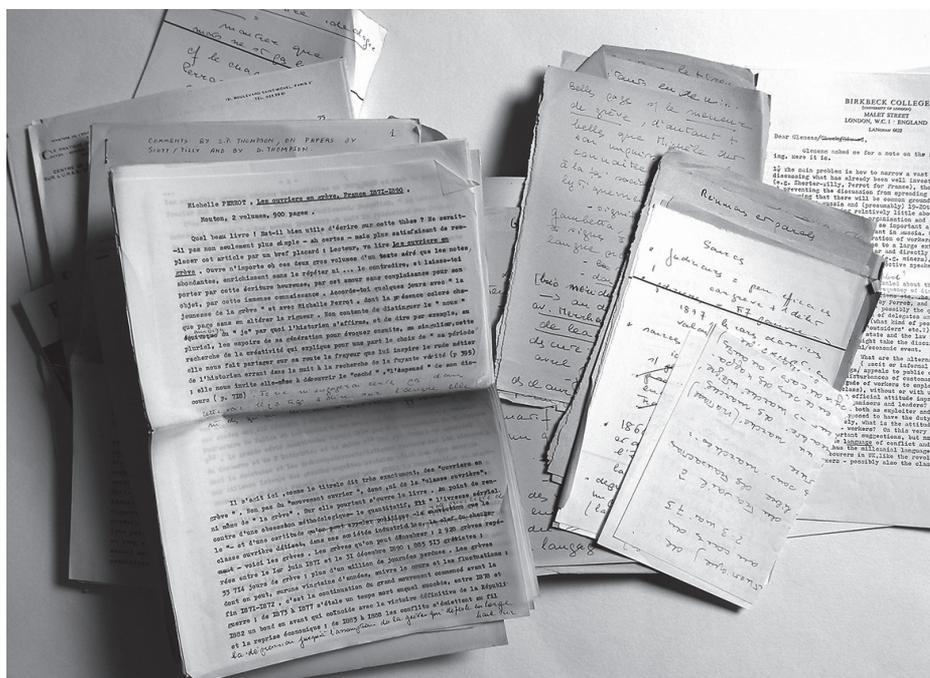
Est-ce féminin, dans le cas de Madeleine Rebérioux, d'avoir accompagné la plupart des ouvrages lus de notes, lettres, documents référents et de coller parfois des « post-it » (► fig. 4) sur de nombreuses pages des ouvrages qui sont maintenant au musée à Montreuil ? Est-ce spécifiquement féminin d'annoter toutes les pages, certains paragraphes, de souligner et d'entretenir une forme de monologue avec sa propre lecture ? Madeleine Rebérioux corrige, s'agace, s'exclame souvent (multitude de points d'exclamations), se met en colère, et exprime en positif et en négatif tout ce qu'elle comprend (raison), ce qu'elle ressent au fil de sa lecture (émotion et sentiment). Est-ce proprement masculin ce que fait Jacques Duclos d'apposer très rarement une marque sur une page d'un livre ou de souligner tout aussi rarement, ou de ponctuer d'une virgule de couleur rouge ou bleue dans la marge ? Duclos se distingue aussi par le fait de coller son ex-libris sur ses ouvrages et d'en relier d'autres, auxquels il semble attaché – les œuvres complètes de classiques tels Hugo, Balzac, Stendhal mais aussi les éditions successives de *Fils du peuple*, livre autobiographique de Maurice Thorez. Il y a là, plutôt qu'un caractère genré, une spécificité psychologique, indépendante du sexe mais liée à la psyché de l'une et de l'autre. C'est en consultant les ouvrages possédés par l'une et l'autre que l'on peut tomber, presque par hasard sur un détail de l'intimité de Jacques Duclos : six strophes marquées d'une croix au crayon d'un poème des *Contemplations* de Victor Hugo, « Je respire ou tu palpites⁷ » :

« Je respire où tu palpites,
Tu sais ; à quoi bon, hélas,
Rester là si tu me quittes,
Et vivre si tu t'en vas ? »

Romantique, Duclos ? Ce n'est pas ce que l'on peut retenir de la personne. Amoureux ? Certainement il a dû l'être⁸. Ses archives ne livrent aucun témoignage intime de cet ordre. À l'instar de Madeleine Rebérioux, Jacques Duclos

7. Victor Hugo, *Œuvres complètes, Les Contemplations*, Paris, Éditions Hetzel-Quantin, 1880-1889, 48 volumes.

8. La dédicace qu'adresse Jacques Duclos à Gilberte son épouse sur la page de garde du premier tome de ses *Mémoires* en témoigne. Jacques Duclos, *Mémoires*, tome 1, 1896-1934, le chemin que j'ai choisi de Verdun au Parti communiste, Paris, Fayard, 1968.



▲ Fig. 4 – Notes, lettres insérées dans l'ouvrage de Michelle Perrot, *Les ouvriers en grève France, 1871-1890*, Paris-La Haye, éditions Mouton, 1974, 900 pages. Photographie : Éric Lafon.

compile sur une question qu'il traite ou pour une intervention qu'il prépare une documentation que l'on retrouve adjointe aux pièces manuscrites, puis dactylographiées. La différence marquante entre les deux est surtout visible dans les ouvrages, lesquels chez Madeleine Rebérioux, ressemblent à ces dossiers, chemises qui constituent ses archives.

Si Duclos et Rebérioux sont respectivement productrice et producteur de leurs archives ce sont pour l'un l'épouse et une commission émanant du PCF, pour Madeleine Rebérioux, ses enfants (trois hommes et une femme) et deux historiens-amis qui ont fini par les reclasser. Chacune, chacun a pesé sur les choix et les décisions des destinataires de leurs archives respectives, mais surtout, on l'a souligné au début de ce texte, pour Jacques Duclos, ont trié, sélectionné, tout ou partie des archives du dirigeant communiste. Le tri et la sélection ont présidé et ont été organisés aussi pour les archives de Madeleine avec en plus une répartition entre différents établissements. Il s'avère donc nécessaire de comparer les fonds pour aboutir à une photographie globale des « archives Rebérioux ». Nécessité aussi de revoir les enfants pour savoir – sans remettre en cause leur décision bien évidemment – ce qu'ils ont décidé de garder dans la sphère personnelle de leur fratrie (objets, peintures, disques microsillon, correspondances personnelles et très certainement des photographies). Toutefois par d'autres biais, ce type d'objets archivés dans d'autres lieux, d'autres propriétés peut venir compléter un fonds, une collection, des archives données.

C'est après la donation globale des archives Rebérioux au musée de l'histoire que d'autres pièces d'archives ou documents ont été versées comme cette lettre de Madeleine Rebérioux du 12 février 1962 – après donc la manifestation contre l'OAS au métro Charonne et dans laquelle elle se livre à des commentaires brefs et incisifs sur la politique, le contexte, l'histoire, sa lecture des *Damnés de la terre* de Frantz Fanon et des lessives qu'elle a dû préparer le week-end, les samedi 10 et dimanche 11 février 1962⁹.

Cette lettre manuscrite nous renseigne sur la personne et la femme que fut Madeleine Rebérioux. Elle s'ajoute à d'autres lettres, plus nombreuses et adressées à Christophe Prochasson¹⁰. Il s'agit de 92 lettres autographes rédigées entre 1980 et 2000. Quelques lettres donc (une moyenne de 4,4 par an) mais qui apportent un éclairage sur la relation que Madeleine a pu entretenir avec l'un de ses élèves, devenu directeur d'études à l'EHESS, membre des rédactions des revues *Mil neuf cent* et du *Mouvement social*, de la Société d'études Jaurésiennes aussi. Une lecture brève de quelques lettres met en lumière deux choses : On y trouve une Madeleine Rebérioux entière, faisant part d'une manière vive, sincère, succincte de sa vision du monde tant dans le domaine universitaire que pour les choses de la vie, du quotidien. Ici ou là, entre les lignes, on peut lire une marque d'affection, un compliment, une question en débat, un conseil en bibliographie, mais aussi une remarque « vigoureuse » à l'endroit d'un universitaire qui aurait rendu compte « injustement » ou « malhonnêtement » d'un travail, d'une intervention, d'un ouvrage de Christophe Prochasson. Affection, compliment, défense, on a là les traits d'une relation d'ordre filial, voire pourquoi pas « maternante » et donc d'une femme/mère à l'égard d'un jeune homme/fils spirituel. Il faudrait pouvoir lire, à l'inverse, les lettres que Christophe Prochasson a adressées à Madeleine Rebérioux, ce qui ne sera possible que si elle les a conservées et qu'elles n'aient pas été exclues des donations¹¹.

Les archives photographiques

Dans le cas de Jacques Duclos, des photographies gardées par sa veuve sont parvenues au musée cinq années après la première donation.

Jacques Duclos parce qu'il fut un dirigeant du PCF (► fig. 5), un élu de ce parti, fut de nombreuses fois le sujet des photographes indépendants, d'agences, et de ceux du « Parti ». Plus de 2 500 clichés donnent à voir le militant, le dirigeant communiste français et le représentant qu'il fut de ce parti auprès de ce que les communistes appelaient les « partis frères ». Ce corpus constitue une photographie de l'homme public, dans les rues de Paris, de Montreuil, de

9. Lettre de Madeleine Rebérioux du 12 février 1962 adressée à Rolande Trempé et à son amie Andrée. Remise au musée par Gilles Candar.

10. Donation au musée de l'Histoire vivante par Christophe Prochasson en 2014.

11. On pourra, sur les conseils de Gilles Candar, consulter les archives de la Société d'études jaurésiennes déposées au musée à Montreuil et constater la présence ou l'absence des lettres que Christophe Prochasson a fait parvenir à Madeleine Rebérioux. À moins que Madeleine Rebérioux ne les ait détruites.



▲ Fig. 5 – La direction du « Parti ». *De gauche à droite*: Jeannette Vermeersch-Thorez, Auguste Lecœur, Maurice Thorez, Jacques Duclos et Etienne Fajon. Photographie anonyme, collection du Musée de l'Histoire Vivante.

▼ Fig. 6 – Madeleine Rebérioux à la tribune d'un colloque en 1998. Photographie: David Merle, collection du Musée de l'Histoire Vivante/donation Rebérioux.



◀ Fig. 7 –
Madeleine Rebérioux
et Claude Willard à la
tribune du colloque
« Jaurès et la Paix » à
Montreuil en 1984.
Photographie anonyme,
collection du Musée de
l'Histoire Vivante/
donation Rebérioux.

nombreuses villes de France à partir de 1936, dans les usines, dans les cortèges de manifestations, à la tribune d'innombrables meetings dans toute la France, à la tribune de congrès et autres réunions plus ou moins importantes de son parti, mais aussi en visite dans d'autres pays, notamment dans les dictatures communistes d'Europe de l'Est, d'Asie (Chine et Vietnam), à Cuba. Un corpus d'images que l'on retrouve avec d'innombrables similitudes dans les collections photographiques relatives aux autres dirigeants communistes de statut identique. Une autre partie de cet ensemble photographique – car il constitue un ensemble nécessaire à l'étude de l'image construite du dirigeant communiste – a été donnée par la municipalité après le décès de sa veuve. Très intéressant, il apporte une dimension plus intime, familiale et vient enrichir, voire compléter, l'image de l'homme, de l'époux, du fils, de l'ami, que fut Jacques Duclos au cours de sa vie. Bien évidemment les photographies publiques (c'est-à-dire diffusées par reproduction dans la presse, l'ouvrage et notamment ses *Mémoires*) n'ont pas le même statut et la même histoire que celles demeurées à l'abri du regard étranger, et surtout inamical. C'est une évidence pour celles et ceux qui s'intéressent à l'image et à la représentation que donnent à voir un politique, un parti de lui-même, avec ces particularités pour la culture communiste que celle-ci a entretenu durant plusieurs décennies un culte pour les premiers de ses dirigeants, Staline, pour tout le mouvement communiste mondial, Thorez en France de 1945 à 1964. Encore une fois, une nette différenciation s'impose entre Jacques Duclos et Madeleine Rebérioux, de par – et avant toute chose – leur statut et leur engagement qui explique en premier lieu la nature différente de leurs archives photographiques. Aucune photographie ne figure dans le fonds Madeleine Rebérioux, ce qui en dit long, sur le rapport à l'image de celle-ci. Car alors qu'on assigne traditionnellement aux femmes un intérêt quasi-génétique (sic) pour leur image, en bref le souci de soi, et aux hommes un désintérêt tout aussi « génétique » (sic) en la matière, on a ici l'exemple d'un rapport inversé et complexe de l'image de soi. Toutefois, à ceci près, que la diffusion de l'image du dirigeant, l'assise sociale et politique de

► Fig. 8 –
Madeleine Rebérioux
discutant avec l'un des
participant d'un colloque
en 1998.
Photographie: David Merle,
collection du Musée de
l'Histoire Vivante/donation
Rebérioux.



celui-ci est un impératif de toute propagande politique, toujours et encore plus lorsqu'elle celle-ci est une propagande communiste. Dans le cas de Madeleine Rebérioux, il n'y a pas d'obligation à paraître, à se montrer en photographie quand bien même on occupe la fonction de présidente de la Société d'études jaurésiennes, *a fortiori* celle de la Ligue des Droits de l'Homme. L'important pour Madeleine Rebérioux réside dans l'écrit et dans la parole scientifique (► fig. 6 et 7), militante, prononcée et échangée (► fig. 8). Si l'on ne demandait pas à Madeleine Rebérioux de sourire et d'être élégante c'est parce que la société dans laquelle nous vivons et qui exige encore des femmes de « paraître » l'avait exclue. D'après un témoignage de l'un de ses proches elle avait peu apprécié les quelques lignes que Pierre Vidal-Naquet, ami de longue date, avait écrites¹² dans sa contribution à l'ouvrage collectif *Avenirs et avant-gardes* et relatives à son physique. Une « vacherie » avait-elle considéré à l'époque.

Les photographies, ou plutôt leur absence dans le cas de Madeleine Rebérioux ont-elles une importance? Cela interroge, bien entendu, sur son rapport à soi et aux autres. Nous avons le plaisir de lire et relire les textes de Madeleine Rebérioux, c'est un plaisir aussi de la réécouter dans ces enregistrements radiophoniques mais aussi télévisuelles et documentaires. On peut ainsi la garder vivante en revoyant gestes, mimiques etc., indissociables d'une pensée, d'une culture, de convictions, d'une intelligence. Et cela dit mieux d'elle que n'importe quelle séduction émanant d'une simple photographie. ■

12. « Comment était-elle? Une grande bringue aux traits taillés à coups de serpe, laide, selon les critères habituels de la beauté féminine », Pierre Vidal-Naquet, « Notes pour un portrait de la citoyenne », dans *Avenirs et avant-gardes en France, XIX^e-XX^e siècles. Hommage à Madeleine Rebérioux*, Paris, La Découverte, coll. « Texte à l'appui/série histoire contemporaine », 1999, p. 17.





Qui a tué Berthe Fouchère ?

Colette Avrane

Cette militante socialiste est mal connue et la biographie que l'auteure de cet article lui a consacrée permet de lever une part du voile qui l'a recouverte¹. Après une recherche approfondie, la question de ses archives se pose toujours. Les archives de Berthe Fouchère ont disparu physiquement depuis longtemps, et c'est le sujet de ce texte. Mais peut-être aussi peut-on se demander pourquoi cette femme, sans aucun doute intéressante, s'est-elle mise dans la situation de ne pas avoir d'archives ?

Les témoins sont tous d'accord sur le fait qu'elle avait l'étoffe d'une femme politique d'envergure. Or, elle s'est toujours arrangée pour ne pas se mettre en avant. Soit on la présentait sur des postes inéligibles, soit elle a toujours refusé ceux qui étaient à sa portée.

Il y a une dizaine d'années, je cherchais une biographie de femme, si possible féministe et engagée, qui ne soit pas encore écrite. Berthe Fougère n'est pas la seule dont les archives ont disparu. Après des semaines de tâtonnements et d'échecs, j'ai jeté mon dévolu sur Hélène Brion dont la biographie est encore à faire. Je ne rentre pas ici dans les détails car on pourra consulter sur le sujet l'article de Marie-Geneviève Dezès dans ce volume. J'ai retrouvé trace de la fille du légataire universel. Je lui ai dit que Hélène Brion avait sans doute des quantités de documents car elle avait de nombreux(ses) correspondant(e)s d'Hélène : quelques échantillons figurent à la bibliothèque Marguerite-Durand (BMD), aux Archives nationales (AN) et à la Bibliothèque nationale (BN). Je prêchais le faux pour savoir le vrai. En fait, celle-ci, professeur d'anglais, me répondit que son père était décédé cinq ans auparavant et que son frère et elle avaient fait enlever tous les papiers, autres que ceux que tout le monde connaît, pour vendre la maison. Elle a employé l'expression « benne à ordures » pour les quatre chargements détruits à jamais. Je lui ai parlé des lieux d'archive qu'elle aurait pu utiliser, mais elle était pressée et surtout, pas plus que son père, elle ne désirait jeter un coup d'œil sur les écrits d'une femme manifestement lesbienne (malgré la légende de l'existence d'enfant avec un militant anarchiste). Des centaines de pages dans différents fonds évoqués ci-dessus compensent les lettres et les souvenirs disparus. Dix ans plus tard, et faute d'avoir pu retrouver quelques centaines de lettres et carnets, la biographie d'Hélène Brion est toujours à faire.

1. Colette Avrane, *Berthe Fouchère: la rebelle*, préface de Michelle Perrot, Paris, Éditions de la Licorne/L'Harmattan, 2014, 224 p. Les documents reproduits dans ce texte proviennent du livre de Colette Avrane sur Berthe Fouchère.



Sans doute est-il dans mon destin de chercher l'existence de femmes connues, mais dont les archives ont été mutilées, ou sans archives, car, dix ans plus tard, Michèle Perrot m'a parlé de Berthe Fouchère. Je n'ai pas hésité une minute en lisant les pages du Maitron consacrées à celle qui était encore une inconnue pour moi. Ravie de découvrir celle qui s'était surnommée elle-même la Rebelle. Je ne doutais pas que c'était été une femme remarquable. Remarquable, soit, mais sans archives! Comment est-il possible qu'une militante politique active pendant soixante ans, soit invisible et que ses archives aient totalement disparu? C'est pourtant ce qui est arrivé à Berthe Fouchère, la Rebelle, la Berthe dont se souvenaient encore les habitants de son village natal.

Ce texte propose quelques réflexions sur cette femme si active. Elle a commencé sa carrière militante à 20 ans et meurt en 1979 deux ans avant l'élection (1981) de François Mitterrand, soit 60 ans de vie politique. Institutrice, elle a toujours été socialiste. Membre de la SFIO à 20 ans, elle écrit dans *Le Socialiste nivernais*. Elle devient communiste quand le Parti est fondé, mais revient rapidement au socialisme comme beaucoup de femmes, (Hélène Brion, Madeleine Pelletier, par exemple). Après son procès pour ses idées politiques, ses articles sur l'avortement et sa radiation de l'Éducation nationale, elle voyage. Elle est secrétaire d'Otto Bauer, le chef de la « deuxième internationale et demi ». Toujours à la gauche du parti dans les années 1930, elle est proche de Marceau Pivert. Elle est pacifiste et opposée aux accords de Munich en 1938. Envoyée en Bretagne en 1940, elle est déplacée dans l'Eure avant de retrouver un poste dans l'Oise, à la Libération, où elle reste jusqu'à son décès (► fig. 1).

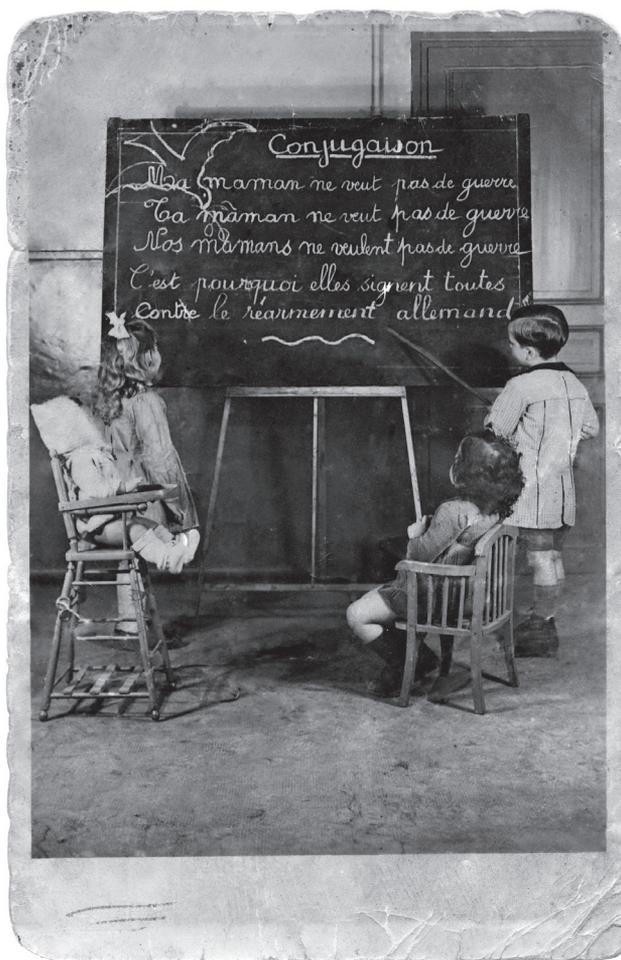
Elle n'était pas très âgée mais surtout, elle ne s'occupait pas de sa santé :

« Elle n'a pas pu prévenir qu'elle n'était pas bien? (...) c'était une personne qui ne consultait pas les docteurs. Elle disait, ce sera le destin, elle ne se soignait pas. (...) Elle avait fait des incidents cardiaques assez graves dans les années précédentes. Elle ne devait pas prendre ses médicaments. (...) Berthe faudrait que t'ailles au docteur! T'en fais pas, mon petit. On aurait peut-être pu la garder mais elle était déterminée². »

« Quand on l'a connue, elle était âgée. Elle avait plus de 70 ans et était très discrète. Morte de quoi? On ne sait pas et on n'a pas cherché à savoir. Elle était malade. Elle s'est éteinte comme cela. Elle avait 80 ans. Vu le nombre de meetings, elle n'avait pas dû souvent se coucher tôt! »

Voilà donc une femme dévouée à la cause des femmes et du socialisme, dont les archives auraient été si parlantes, et qui ont disparu à tout jamais. Elle ne s'est jamais préoccupée de ces volumineux papiers qui encombraient son petit appartement. Elle gardait tout sans se préoccuper du désordre. Fantastique et

2. Toutes les citations ont été établies par Colette Avrane, auteure d'une biographie de *Berthe Fouchère La rebelle*, *op. cit.* Les personnes interrogées l'ont été en 2014 dans le cadre de ce livre avec des entretiens enregistrés. Ici Serge Bernard Luneau, secrétaire du PS à Creil en 1978 (15 octobre 2013).



▲ Fig. 1 – Carte postale éditée par le Parti communiste en 1950 pour le Mouvement de la Paix (en pleine guerre froide). La photographie a été prise par les parents d'Annie et Sylvie D'Hoker, filles de Huberte, l'amie communiste de Berthe Fouchère. Le pacifisme de ce mouvement lui plaisait.

bohème, elle ne faisait jamais la cuisine, ni même le café qu'elle prenait toujours en retard au bistrot du coin au grand dam de ses collègues et élèves. De ces piles de journaux, lettres, tracts et revues, de ces brouillons et ces photos, rien n'a subsisté. Elle n'avait pas de famille. Elle a sans doute eu des amours que des dizaines d'années après on lui prête encore, mais elle est morte seule dans des circonstances mystérieuses. Elle savait qu'elle avait des souvenirs intéressants.

« On bavardait souvent avec elle. On avait essayé de l'enregistrer, mais chaque fois qu'on a tenté de le faire, c'était bouche cousue. On n'a pas insisté. On aurait dû, si on avait su. On était polis et courtois. Cette bande-là, on l'a perdue³. »

Elle gardait tout, mais n'en faisait rien ! Son petit appartement était encombré, mais rien n'était jamais trié. Lorsque son appartement de fonction a été vidé par la mairie, une ou deux pièces, personne ne le sait, une partie des papiers a été jetée.

Tout le monde savait qu'elle n'y allait que pour dormir. En fait, elle vivait dans les locaux du PS du matin au soir, ou dans des cafés proches de la gare. Personne au PS ne se souciait des archives. Le secrétaire de la section raconte :

« Il y avait des secrétaires qui prenaient des notes, mais vous savez, on déménage, on change de secrétaires. Il y a tout le souci des archives historiques. Il n'y a pas grand-chose, tout est perdu, même au niveau de la fédération. Vous accumulez des choses ; après, il y a une autre direction qui arrive ; les gens ne s'en occupent pas. Cela encombre la cave... Il n'y a pas de place pour tous les journaux... On change également de lieux... Au niveau national, il y avait encore le 22, cité Malherbes. Ils avaient accumulé pas mal de trucs là-bas. Mais je suis sûr qu'au fur et à mesure, on les jette. Et encore, c'est le seul endroit fixe⁴. »

« Quant à sa vie privée, on ne la questionnait pas car personne n'osait lui en parler. Nous on ne parlait pas de sa vie. On ne l'interrogeait pas. Elle ne faisait pas de confidences parce que sa vie c'était la politique... Tout le monde me l'a dit. On la voyait tout le temps mais on n'osait pas lui poser des questions. Ses amis instituteurs regrettent de ne pas lui avoir posé ces questions. En vous écoutant, je repense à quelque chose qu'elle n'a pas fait. Elle devait avoir des trésors dans ses papiers. À un moment donné, cela allait très mal en Mai 68, elle nous avait dit, j'amènerai les papiers pour que vous les gardiez⁵. »

Mais elle était trop désordonnée pour faire un tri dans les piles de journaux inintéressants et les documents de premier ordre. De son vivant, elle évitait de faire visiter son appartement. Personne n'y allait. Un député de l'Oise, Michel Françaix, résume la situation :

3. Serge Bernard Luneau, *idem*

4. *Idem*

5. M. et M^{me} Chapelier, entretien du 21 octobre 2014.



« Elle a fini quand même dans la misère. Et c'est une de ces raisons pour lesquelles elle ne voulait pas trop montrer son appartement⁶. »

Comment ses amis politiques intimes, anciens, ont-ils pu détruire ses papiers dont tout le monde connaissait l'existence ? Sa vie, c'était le parti socialiste, d'une tendance à l'autre, jusqu'au PSA et au PSU. Et finalement, François Mitterrand qui lui écrivait de petits papiers quotidiens dont j'ai trouvé des exemples aux Archives nationales et dans le fonds Mitterrand. Elle écrivait sur n'importe quel support, même des enveloppes dépliées dont elle se servait comme papier à lettre quand elle n'avait rien d'autre.

Un mot trouvé dans les archives de François Mitterrand montre pourquoi cette « pays » restait, pour lui, importante au fil des années (► fig. 2 et 3). Au point de changer son calendrier pour aller à ses obsèques. Il est dommage que ces mots presque quotidiens aient disparu car ils auraient probablement éclairé la vie politique des années 1975⁷.

« Cher ami

Il est navrant que les circonstances, les manœuvres et les turpitudes qui ont tué la fédération et brisé les perspectives ne vous aient pas permis de vous affirmer au Congrès d'Issy-les-Moulineaux.

Poperen y fit un discours très unilaire qui fut très applaudi, mais ne s'y traduisit pas pour autant, une prise de conscience chez les militants.

Guy Mollet fut plus doctrinaire que jamais, et plus que jamais, ... "fidèle à la pensée socialiste"... c'est tellement facile!

J'ai assisté à ce congrès en qualité d'invitée car je suis décidée à quitter un parti que l'intransigeance gauchiste et les contradictions internes vouent à l'impuissance dans les domaines de l'influence et de l'efficacité.

Quel dommage que tous les socialistes d'obédience SFIO n'aient pas lu "ma part de vérité"! Ils ont besoin d'être éclairés.

Je me réjouis de vous rencontrer jeudi prochain.

Bien cordialement,

Berthe Fouchère » (24 juillet 1969)

Dans l'appartement il y avait sans doute des papiers intéressants et d'autres moins. Comme tout était en désordre, il aurait été compliqué de les trier.

« De toute façon, on ne pouvait pas rentrer, il y avait des journaux partout. » Le frère d'une ancienne élève lui a décrit la pièce que la mairie de Montataire a eu bien du mal à récupérer quand elle lui a donné un petit HLM : « Il y avait des m³ de journaux sur son lit. Dans la classe toutes les tables vides étaient remplies. Il y en avait des hauteurs comme cela⁸... » Les anciennes élèves s'en souviennent encore. L'une raconte qu'elle s'en servait pour faire des dictées. Une autre s'en amuse encore :

6. Michel Françaix, député, entretien du 3 avril 2014.

7. Fonds François Mitterrand, 001, carton 127-003.

8. Une ancienne élève, entretien du 17 septembre 2013.





▲ Fig.2 – Photographie d'une réunion publique où François Mitterrand est à la tribune, Berthe à gauche. La photo remonte vraisemblablement à la campagne des présidentielles de 1965 où François Mitterrand était candidat et au cours de laquelle, à l'issue du premier tour, il a mis le Général de Gaulle en ballottage. Berthe est la première personne assise à gauche, aux côtés de Mitterrand, debout, d'Antoine Chanut, maire de Creil à l'époque, de Jean-Pierre Hanniet (conseiller général socialiste de l'Oise en 1970), de Jean Anciant (maire de Creil en 1979) et de Julien Desachy (instituteur militant du SNI, École Émancipée). D'après les notes de Christian Grimbert, ancien maire de Creil.

« On allait souvent chercher des trucs chez elle qu'elle avait oubliés, et c'était un bordel chez elle. C'est pour cela qu'on a ri quand vous avez dit qu'elle n'avait pas laissé d'archives. Parce qu'elle en avait chez elle, des piles de journaux entassés, ils ont tout jeté sans trier⁹. »

L'historien Jean-Pierre Biondi¹⁰, raconte :

« Elle habitait un petit appartement, un HLM de Montataire, où il n'y avait rien, pas un meuble. Il y avait son lit et des paquets de journaux, des archives, des motions de congrès. Je ne sais pas qui a récupéré tout cela. Un ancien militant pense que les archives devraient être à la mairie de Montataire¹¹. »

En fait, la mairie n'a rien conservé. Tout était chez elle et tout a disparu. Elle n'a jamais prévu de succession, ni matérielle – elle n'avait rien – ni intellectuelle. Sans doute, le corps a dû poser un souci à ceux qui l'ont découvert.

9. Annie D'Hoker, fille de Huberte D'Hoker, communiste amie de Berthe, entretien du 22 mai 2014.

10. Jean-Pierre Biondi, entretien du 5 décembre 2013.

11. M. Dupont Rousseloy, instituteur, entretien du avril 2014.



▲ Fig. 3 – Manifestation à Montataire, dans les années 1968.
De droite à gauche, Berthe Fouchère, Huberte d'Hoker, militante communiste, Marcel Coene, maire de Montataire, Raymond Théry, conseiller municipal.

Depuis combien de jours était-elle morte quand ses amis se sont demandé ce qu'elle devenait, pendant ce week-end de Pentecôte où elle était seule ?

Le commissaire de police a dit au secrétaire de la section PS de Creil : « Vous allez réfléchir. Qu'est-ce qu'on fait de tout cela¹² ? » Le secrétaire de section est resté seul dans l'appartement, mais il n'a pas osé toucher à son contenu.

« J'aurais pu fouiller, trouver des documents. Elle gardait tous les journaux. On ne pouvait quasiment pas marcher par terre. Elle ne voulait jamais qu'on monte. Elle avait choisi une façon de vivre et moi, du moment qu'elle était morte, j'ai demandé qu'on laisse tout en l'état. Si elle avait voulu ranger ou transmettre, elle l'aurait fait. Elle aurait pu faire des cartons avec des choses pour le PS. Elle avait peut-être plein de photos aussi. Je suis de la génération de ceux qui respectent la volonté des disparus. Et elle n'avait rien dit... Ils (les militants) ont décidé de tout jeter. Elle n'avait jamais donné d'ordres là-dessus, que c'était sa vie privée, qu'elle ne disait jamais rien sur sa vie privée; il pensait qu'au milieu des journaux il y avait aussi des lettres, des photos... Il aurait pu faire au moins un dépouillement. Ils n'ont pas fait. La benne est venue en même temps que les pompes funèbres. Toute une vie!¹³ »

12. Jean-Pierre Biondi, *idem*.

13. Serge Bernard Luneau, *idem*.

Et le député ajoute :

« On était secoués. Quand ils ont ouvert la porte elle était malheureusement décédée. Et qu'il n'y avait rien. Il y avait sûrement des choses. On a été rapide. Et puis on ne sentait pas à quel point elle était importante pour nous. Mais on a découvert qu'elle était importante pour l'évolution de la société après¹⁴. »

Cette militante avait une grande aura à Creil, mais aussi à Paris. On lui demandait souvent son avis et on savait qu'elle n'était pas haineuse vis-à-vis de ses ennemis politiques. Berthe avait une autorité naturelle. Elle aurait pu faire une carrière politique, mais les femmes n'avaient pas de place, en particulier dans la sphère publique dans ces années-là, et Berthe ne faisait rien pour avoir une place.

« C'était une militante comme on n'en rencontre pas tous les jours. Et elle n'avait pas d'ambition personnelle. Elle ne voulait pas devenir maire ni quoique ce soit d'autre, n'ayant pas l'ambition des postes et ne s'est jamais battue pour en obtenir un. Pour qu'elle se présente aux élections au PSU, je lui disais : "Berthe, il faut y aller"¹⁵. »

Le PSU à l'échelle de la France, cela faisait 2-3 %. Elle a choisi ce parti parce qu'elle était pacifiste et ne voulait pas cautionner la guerre d'Algérie et le colonialisme de la majorité de Guy Mollet. Mais le PSU n'était pas sa tasse de thé. Alors que je cherchais à entrer en contact avec Michel Rocard, des années après ces événements, je n'ai pu le rencontrer car la secrétaire a refusé : « Je connais à peine cette dame » m'a-t-il répondu dans un mail de deux lignes, alors qu'elle avait été une des fondatrices de ce parti dont elle attendait beaucoup ! (► fig. 4)

▲ Fig. 4 – Carte d'adhérente au PSU, 1965. Archives nationales (581 AP 105 (1)). Pas de date de naissance par coquetterie. Fédération de l'Oise, Carte de Fouchère Berthe. Adhérente depuis le début, avant à la SFIO, 67, rue Jean-Jaurès à Montataire. Pas de date de naissance (une autre seulement sur environ 100 adhérents). Syndicat SNI, Institutrice, responsabilité à la Ligue de l'Enseignement. Responsabilité au Parti, Secrétaire fédérale.

14. Michel Français, *idem*.

15. Jean-Pierre Biondi, *idem*.



« Le PSU, C'était un laboratoire. C'était très brillant. Vous aviez Naville, Rocard, des têtes, mais qui n'avaient aucune implantation dans les couches populaires. Des intellos de grande valeur. Mais c'était des intellos. Des intellos parisiens en plus. Un laboratoire qui a profité de la guerre d'Algérie. Les gens étaient sensibilisés. Mais le jour où la guerre a été finie, cela a tourné en eau de boudin. Rocard est parti rejoindre Mitterrand¹⁶. »

Berthe connaissait la cuisine politique. Cela n'avait pas d'intérêt pour elle. C'est une des raisons pour laquelle les militants aimaient avoir son avis. Les socialistes mais aussi les communistes, car elle était très sincère. On l'écoutait. Elle savait comment fonctionnaient les courants politiques. Elle ne se faisait pas d'illusions. Une de ses grandes phrases était :

« Il est allé à la soupe ! » ou « Ils nous ont vendus pour un plat de lentilles¹⁷. »

Finalement, elle n'est jamais arrivée au bon moment : la SFIO de ses jeunes années ou celle du courant Marceau Pivert dans les années 1930. Après les années 1950, elle intervenait dans les congrès mais sa place était toujours modeste. Elle parlait des « questions féminines », elle discutait avec Léon Blum mais elle n'avait pas de poids dans le parti. Tous les postes à pourvoir étaient pris par des hommes et les femmes n'avaient pas le pouvoir.

À la fin de sa vie, il y avait un fossé entre elle et les militants plus jeunes. Elle représentait le passé. Malgré tout le respect qu'on lui montrait, elle était trop âgée. C'est pour cela que ses amis politiques n'ont pas compris que ses archives avaient un poids plus important que sa modeste apparence.

« Cela me fait plaisir de parler d'elle. La pauvre, qu'est-ce qui restera d'elle ? Elle mérite qu'il y ait une trace. Laisser quelque chose derrière elle. Elle s'est dévouée toute sa vie à sa cause qui était une belle cause. Cela mérite quand même un hommage¹⁸. »

Après avoir entendu de nombreux témoins, on peut s'interroger sur l'urgence qu'il y avait à jeter les preuves de son activité. Elle était certainement trop impliquée dans le sillage de Mitterrand et trop âgée pour la plupart des militants. Très active, elle a pourtant refusé les postes qu'on lui proposait. C'était une femme de l'ombre. Quand parfois elle a accepté d'être candidate, c'était sans chance d'être élue. Ça ne l'intéressait pas. Elle préférait discuter sans fin avec les jeunes militants, qui se souviennent encore des soirées où ils la raccompagnaient pendant des heures.

16. Jean-Pierre Biondi, *idem*

17. *Ibid.*

18. *Ibid.*



C'est le secrétaire de la section de Creil qui a décidé de tout jeter, sans faire le tri. Et le contenu du petit appartement qu'elle continuait à occuper pendant les vacances d'été avec sa cave pleine de papiers et de journaux a été mis aux enchères. Un des villageois m'a raconté qu'il a acheté son pot de chambre et qu'il a longtemps gardé une lettre trouvée dans un tas de papiers qui n'intéressait personne et qui allait être détruit. Cette lettre, en allemand, venait-elle d'Otto Bauer? Le notaire, lui, dit n'avoir aucune trace de cette vente – trop ancienne!

Je suis heureuse d'avoir pu – au travers de ces quelques lignes – faire revivre cette femme courageuse, chaleureuse et désintéressée, même si la destruction de ses archives a sûrement fait plonger dans l'oubli des aspects essentiels de ce destin. ■



Construire/Déconstruire/Reconstruire la mémoire de Bernadette Cattaneo

Alicia León y Barella et Rossana Vaccaro

Le fonds de Bernadette Cattaneo, militante et dirigeante de la CGTU et du Parti communiste, féministe et pacifiste dans les années trente, est entré à la bibliothèque du Centre d'histoire sociale du xx^e siècle en 2015.

La bibliothèque Jean Maitron¹, du nom de son fondateur, conserve soixante-dix fonds d'archives de militants et d'organisations politiques, syndicales et associatives, dons et dépôts des militant(e)s et de leurs héritiers². En effet, dès les années 1960, les membres du CHS ont œuvré auprès des producteurs et des détenteurs de sources d'histoire ouvrière et sociale afin de les sensibiliser à l'importance de la sauvegarde de leurs documents et ils offraient également un lieu de dépôt et de conservation pour les fonds qui risquaient d'être perdus. Dès cette époque, les relations étroites entre le CHS et les militant(e)s se sont également nourries de l'association de ces dernier(e)s, parfois en délicatesse avec leur organisation d'origine, à l'élaboration du *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier*, et aux nombreuses initiatives à caractère scientifique et documentaire prises par les chercheuses et les chercheurs, les documentalistes et les archivistes du Centre. De ce fait, le CHS a été et reste un lieu de référence pour la communauté académique, les acteurs sociaux et tous ceux qui s'intéressent à l'histoire ouvrière et sociale.

C'est ainsi qu'en 2005, après la publication de la notice biographique de Bernadette Cattaneo dans le « dictionnaire Maitron³ », Jean-Sylvain Cattaneo, son petit-fils, a contacté Claude Penner, directeur du Dictionnaire, afin de le mettre en relation avec son père, le fils de Bernadette, Jean-Bernard Cattaneo. Des entretiens ont ainsi été organisés entre 2005 et 2009 lesquels ont depuis contribué à enrichir la notice consacrée à Bernadette Cattaneo. À la mort de

1. Jean Maitron (1910-1987), historien de l'anarchisme, fondateur en 1966 du Centre d'histoire du syndicalisme, actuel CHS, maître d'œuvre du *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, Paris, Éditions de l'Atelier (anciennes Édition ouvrières), 56 volumes, 1964-2016.

2. Inventaires disponibles en ligne : sur le site du CHS : <http://histoire-sociale.univ-paris1.fr/spip.php?article277> ; sur Calames : <http://www.calames.abes.fr/pub/#details?id=FileId-1254>.

3. *Dictionnaire biographique du Mouvement ouvrier français*, sous la direction de Jean Maitron, 4^e partie : 1914-1939, « De la première à la seconde Guerre mondiale », t. 21, Paris, Les Éditions ouvrières, 1984, p. 307.



Jean-Bernard Cattaneo, en 2013, Jean-Sylvain Cattaneo a souhaité donner les archives de sa grand-mère à la bibliothèque du CHS, après les avoir ordonnées et avoir effectué un premier classement⁴.

L'activité militante de Bernadette Cattaneo (► fig. 1) dans les années 1920 et 1930 se déploie de manière intense entre la CGTU, le PCF et le Comité mondial des femmes contre la guerre et le fascisme. Le rôle qu'elle a joué dans ces organisations a été important. Cependant, bien qu'elle soit connue des spécialistes du PCF et citée dans des ouvrages ou des articles sur le féminisme et le pacifisme des années trente, aucun travail ne lui est spécifiquement consacré. Par comparaison, Gabrielle Duchêne, féministe, proche du PCF et secrétaire générale de la section française de la Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté (LIFPL) a été l'objet de plusieurs publications francophones et anglophones⁵. Ainsi, ses activités sont mieux connues y compris celles menées au sein du Comité mondial des femmes contre la guerre et le fascisme où elle occupait le poste plus honorifique de présidente alors que Bernadette Cattaneo en était la secrétaire et la vraie cheville ouvrière.

Le fonds de Bernadette Cattaneo, donné au CHS, frappe d'abord par sa relative modestie matérielle (8 boîtes pour un peu plus de 2 mètres linéaires), au regard de la richesse de son parcours tel qu'il est décrit dans la notice du Dictionnaire Maitron. Une question s'est donc posée d'emblée. Était-ce là tous les papiers de la militante, ou la famille avait-elle fait un tri avant d'en décider le don? Lors d'entretiens menés avec lui Jean-Sylvain Cattaneo⁶ a précisé qu'à l'exception de livres de sa grand-mère, dont certains dédicacés gardés pour lui, tous les autres documents trouvés chez son père faisaient partie du don. Il a également révélé que Bernadette Cattaneo ne parlait jamais de son passé et qu'elle ne souhaitait pas que l'on y revienne. Jean-Bernard Cattaneo avait respecté ces consignes, refermant ainsi la voie à toute transmission familiale du passé militant de sa mère.

Dès lors, sans exclure la possibilité de destruction ou dispersion de documents pendant la guerre, l'hypothèse du choix délibéré de Bernadette Cattaneo de conserver très peu de traces de ses activités syndicales et politiques s'est renforcée. Ce qui ne pouvait que conduire à redoubler d'attention dans l'examen de la nature et de la teneur des documents que l'on s'apprêtait à classer. Qu'avait-elle choisi de garder et pourquoi?

Que manquait-il, en négatif et compte tenu des documents que l'on pouvait s'attendre à recevoir eu égard à son parcours foisonnant? Ces interrogations sur l'existant et ses lacunes ont permis de mettre en évidence comment ce fonds, modeste par la taille et discret sur l'activité militante, était cependant riche d'indications significatives sur l'itinéraire de Bernadette Cattaneo. Au-delà et d'un point de vue plus large, ce fonds invitait à la réflexion sur le

4. Nous renouvelons ici nos remerciements à Jean-Sylvain Cattaneo pour sa confiance, sa disponibilité et sa collaboration.

5. Une thèse de plus de 200 pages lui est entre autres consacrée: Emmanuelle Carle, *Gabrielle Duchêne et la recherche d'une autre route: entre le pacifisme féministe et l'antifascisme*, History Department, McGill University, Montreal, 2005.

6. Ces entretiens se sont déroulés au CHS en janvier 2015.



▲ Fig. 1 – Bernadette Cattané. Moscou, 1929. Fonds Bernadette Cattané, CHS, DR.

rapport des individus à leur passé, tel qu'il ressort des sélections opérées par ceux-ci dans les traces de leurs activités et la construction de leur mémoire, procédure inhérente à toute démarche de conservation d'archives.

Le parcours d'une militante

Mais retraçons d'abord l'itinéraire aussi remarquable que mal connu de Bernadette Cattanéo, à partir de la notice du *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier*, mais également, de deux autobiographies qu'elle avait rédigées à la demande du PCF en 1931 et en 1937⁷ (► fig. 2), dont sont extraits les passages qui suivent. Il s'agit d'exercices imposés dans un cadre strict de contrôle politique, mais néanmoins gros de ces écarts significatifs entre « la subjectivité libre et l'être assujéti », pointés par Bernard Pudal et Claude Pennetier dans leur livre consacré aux identités communistes⁸.

Des ruptures fondatrices

« Je suis née en 1899 à Brélévenez, en Bretagne, France, le 25 février 1899. Ma mère était une paysanne pauvre qui ne sait ni lire ni écrire et ne parle même pas le français. Mon père était un ouvrier. Il a été tué d'un accident de chemin de fer, lorsque j'avais 5 ans. J'ai été élevée dans la petite ferme de mes grands-parents qui avaient recueilli ma mère à la mort de mon père. Toute ma famille est croyante⁹. »

C'est ainsi que Marie, Bernadette Le Loaer Cattanéo se présente dans son autobiographie de 1931. À l'école communale, qu'elle fréquente jusqu'à douze ans, elle est remarquée par son instituteur, dont l'intervention est décisive. « Mon instituteur vieux syndicaliste anticlérical guida beaucoup mes lectures et m'influença énormément¹⁰ ». De là date la rupture avec les croyances familiales (« Depuis mon enfance, j'ai été antireligieuse¹¹ ») et le choix définitif d'un camp dans une région où « [...] on était rouges ou blancs. Ceux qui combattaient la religion étaient des rouges¹². »

Autodidacte et lectrice assidue, Bernadette n'hésite pas à s'attaquer aux ouvrages les plus ardu :

« J'ai beaucoup lu, un peu au hasard, Renan, Diderot, Voltaire, les classiques français [...] j'ai lu le *Capital* de Marx, mais j'avoue que j'ai eu du mal à m'assimiler les premières lectures, j'ai lu les ouvrages de Lénine parus en français, puis

7. Archives biographiques du Komintern, Dossier personnel de Bernadette Cattanéo, Moscou, décembre 1931 et 1937. Nous remercions ici l'équipe du Maitron d'avoir mis à notre disposition les photocopies de ces autobiographies dont les originaux se trouvent aux archives d'État russes pour l'histoire sociale et politique (RGASPI).

8. Bernard Pudal et Claude Pennetier, *Le sujet communiste, Identités militantes et laboratoire du « moi »*, Rennes, PUR, 2014.

9. Bernadette Cattanéo, *Autobiographie*, Moscou, décembre 1931.

10. Bernadette Cattanéo, *Autobiographie*, Moscou, décembre 1937.

11. Bernadette Cattanéo, *Autobiographie*, Moscou, décembre 1931.

12. *Ibid.*

10
 Je suis née le 27 février 1899
 à Brelevenez en Bretagne. Mon
 père et ma mère étaient de
 paysans. Quelques années après
 ma naissance mes parents
 sont allés à Paris. Mon père
 a travaillé comme cheministe.
 Il fut tué par le train lorsqu'
 j'avais cinq ans. Entre temps
 j'avais eu une sœur qui
 est morte ensuite à l'âge
 de six ans.

À la mort de mon père
 ma mère est revenue chez
 ses parents et a travaillé
 toujours à la petite ferme
 que mes grands parents avaient
 en location.

Je suis donc restée
 à la campagne toute
 mon enfance et ma
 jeunesse.

Puis devant les difficultés
 de plus en plus grandes que
 nous avions à vivre tous

► Fig. 2 – Autobiographie,
 Moscou, décembre 1937.

des quantités d'ouvrages révolutionnaires, les livres sur la Commune, la révolution française, sur la révolution russe¹³... »

Son départ à Paris ne semble pas relever d'un choix, mais plutôt de la nécessité: « Puis, devant les difficultés de plus en plus grandes que nous avions à vivre tous de la ferme je suis allée à Paris comme beaucoup pour tenter d'y gagner ma vie¹⁴ ».

Quand elle arrive dans la capitale en 1919, son « instruction moyenne » lui ouvre l'accès à un emploi de rédactrice, qui l'éloigne du métier de couturière auquel elle se destinait. D'abord embauchée dans un journal boursier, elle entre ensuite à la « pharmacie de la rue de Rome », une fabrique de médicaments, en qualité de chef de service du *Journal des médecins*. Elle y rencontre son futur mari, Jean-Baptiste Cattané, dont elle aura deux enfants. Ils rejoindront tous deux le PCF et la CGTU en 1923. Dans l'autobiographie de 1937, Bernadette Cattané s'attarde sur ses conditions de vie d'alors:

13. *Ibid.*

14. Bernadette Cattané, *Autobiographie*, Moscou, décembre 1937.

« À la naissance de ma fille, le 5 décembre 1921, mon mari était resté deux mois et demi au chômage. Nous avons en charge son père, vieil ouvrier sellier paralysé depuis onze ans, sa mère et sa jeune sœur. Pour perdre le moins possible de journées de travail je quittais la veille de la naissance de ma fille et repris onze jours exactement après. Onze mois après, le 18 novembre 1922, j'ai eu un deuxième enfant, un garçon¹⁵ ».

Malgré ces grandes difficultés, dès 1924, elle s'engage dans une activité qu'elle mène sans relâche quinze années durant. « Je me précipitais dans l'action avec toute l'ardeur de ma jeunesse¹⁶ », écrit-elle.

Début 1925, à l'origine de la création d'une cellule communiste à la pharmacie et d'un appel à la grève, les époux Cattanéo sont durement sanctionnés :

« [...] la cellule fut recherchée par la police de la maison. Nous fûmes tous licenciés mon mari et moi avec les autres camarades [...]. Nous ne pouvions plus travailler en Pharmacie, notre patron, président du syndicat patronal nous avait signalés partout¹⁷. »

Engagements croisés : communiste et syndicaliste

En avril 1925, Bernadette Cattanéo entre à la rédaction de la *Vie ouvrière* dirigée par Gaston Monmousseau. Dès lors, les tâches et les responsabilités syndicales s'enchaînent ou se cumulent. Membre de la commission féminine de la CGTU depuis 1924, elle en assure le secrétariat cinq ans plus tard et sera réélue à ce poste en 1932 et en 1933. Entre 1925 et 1934, elle multiplie les voyages aux quatre coins de la France pour organiser et aider à l'organisation de grèves : « Je pris part à toutes les grèves qui se déroulèrent en France depuis cette époque où il fallait envoyer une militante¹⁸ ». De 1925 à 1931, elle participe aux III^e, IV^e, V^e et VI^e Congrès de la CGTU en tant que représentante des femmes syndiquées et employées. Éluë à la Commission exécutive de la centrale en 1931, elle entre au Bureau confédéral deux ans plus tard (► fig. 3).

Ce parcours syndical s'accompagne d'un cheminement parallèle au sein du PCF. Membre de sa commission féminine en 1924, elle participe au comité de rédaction de *l'Ouvrière* et collabore à de nombreux autres journaux. En 1936, elle siège au bureau de la Commission centrale de contrôle financier du Parti. En 1938, son expérience et ses activités l'amènent à intervenir à l'École centrale des femmes où son cours traite de la situation du mouvement féminin en France.

L'horizon de Bernadette Cattanéo dépasse désormais le cadre hexagonal. En 1929, elle dirige la délégation de la CGTU lors du 12^e anniversaire de la Révolution russe, à Moscou. En novembre 1930, elle est élue au conseil central de l'Internationale Syndicale Rouge. Elle effectue plusieurs autres voyages en

15. *Ibid.*

16. *Ibid.*

17. *Ibid.*

18. *Ibid.*



▲ Fig. 3 – Militant-e-s de la CGTU devant le siège de la rue de la Grange aux Belles, Paris, s.d. Fonds Bernadette Cattané, CHS, DR.

◀ Fig. 4 – Bernadette Cattané. Moscou, 1937. Fonds Bernadette Cattané, CHS, DR.

◀◀ Fig. 5 – Bernadette Cattané et Dolores Ibárruri, Espagne, s.d. Fonds Bernadette Cattané, CHS, DR.

URSS. « En 1935, je fus appelée par le Komintern pour discuter du travail des femmes dans le Comité mondial¹⁹ », note-t-elle. En 1937, elle participe à la réunion que le Comité exécutif de l'Internationale Communiste consacre au travail des femmes. Elle y présente le rapport pour la France, dont la résolution est votée à l'unanimité. À cette occasion, elle est reçue personnellement par Dimitrov. Ces séjours la conduisent à faire la connaissance de militantes étrangères, dont les personnalités la marquent, à l'exemple d'Elena Stassova et d'Alexandra Kollontaï, deux dirigeantes soviétiques toutes les deux marginalisées par Staline quelques années plus tard (► fig. 4).

Pendant la guerre civile espagnole, Bernadette Cattanéo franchit à plusieurs reprises les Pyrénées pour le Comité de coordination d'aide à l'Espagne républicaine au sein duquel elle travaillait avec Isabelle Blume, Marthe Huysmans, Clara Malraux, Cilly Vassart, Maria Rabaté (► fig. 5). En France même, elle contribue à l'organisation du soutien politique et matériel aux républicains et à l'animation des comités dans les entreprises et les quartiers : « Depuis les événements d'Espagne, j'ai surtout porté mes plus grands efforts pour venir en aide à nos frères et sœurs dans la lutte²⁰ » (► fig. 6 et 7).

Combats pacifistes

Membre du Comité national d'Amsterdam-Pleyel et secrétaire du Comité d'entente et de coordination des organisations féminines internationales, Bernadette Cattanéo fut l'organisatrice pour le PCF et la CGTU du Congrès mondial des femmes contre la guerre et le fascisme, réuni à Paris du 4 au 7 août 1934. Elle en présida la commission politique et fut nommée secrétaire générale du Comité mondial des femmes contre la guerre et le fascisme issu du congrès (► fig. 8 et 9). « C'était pour moi une dure expérience que de diriger la première rencontre sur un terrain encore pas très sûr, de responsable d'organisations et de femmes qui étaient restées jusqu'alors loin l'une de l'autre²¹ », commentera-t-elle à ce propos. Sur la lancée, elle dirigera la rédaction du journal du Comité, *Femmes dans l'action mondiale* et l'organe de sa section française.

Dans le cadre de la nouvelle politique unitaire étendue aux organisations de femmes, nébuleuse féministe comprise, le PCF encourage le Comité à combiner les revendications en matière de droits des femmes et l'action contre la guerre et le fascisme. Bernadette Cattanéo s'engage sur cette ligne avec conviction :

« À partir de ce moment-là toute ma plus grande activité se passa dans le mouvement nouveau que nous avons lancé et qu'il fallait organiser, stabiliser également politiquement²². »

Au cœur d'un vaste réseau de femmes, elle sillonne l'Europe et apporte son aide au développement de comités nationaux et à la création de leurs

19. Bernadette Cattanéo, *Autobiographie*, Moscou, décembre 1937.

20. *Ibid.*

21. *Ibid.*

22. *Ibid.*

► Fig. 6 – Bernadette Cattanéó, Marthe Huysmans, Margarita Nelken, Cilly Vassart, Madrid, 1936. Fonds Bernadette Cattanéó, CHS, DR.



▼ Fig. 7 – Bernadette Cattanéó, Maria Rabaté, Marcelle Leroy, dans un village en Espagne, s.d. Fonds Bernadette Cattanéó, CHS, DR.



journaux. « Dans tous ces postes, j'ai travaillé à organiser le rapprochement de plus en plus grand des organisations et des personnalités. J'ai recherché les liaisons et les appuis pour notre travail²³ », explique-t-elle. Les résultats sont là. Tandis que les 2 000 comités fondés en France regroupent 200 000 adhérents en 1937, le Comité international annonce 10 millions de membres dans le monde (► fig. 10).

23. *Ibid.*



▲ Fig. 8 – Bernadette Cattaneo, Maria Rabaté, Cilly Vassart, Marthe Huysmans à la tribune.
Fonds Bernadette Cattaneo, CHS, DR.

▲▲ Fig. 9 – Bernadette Cattaneo au Congrès de Marseille, 1938.
Fonds Bernadette Cattaneo, CHS, DR.



▲ Fig. 10 – Rassemblement mondial des femmes contre la guerre et le fascisme, s.d. Fonds Bernadette Cattaneo, CHS, DR.

Bernadette Cattaneo concourt également aux directions nationale et internationale du Rassemblement universel pour la paix, à travers l'organisation de sa commission féminine. Portée par ses qualités personnelles et les procédures communistes de promotion de cadres venus des classes populaires, la jeune militante affiche fièrement ses origines modestes et en souligne la forte signification symbolique quand elle est reçue à la SDN, à Genève, aux côtés de Clara Malraux et de Gabrielle Duchêne (► fig. 11):

« Comme secrétaire générale du mouvement, j'ai organisé la première délégation des femmes travailleuses auprès de la SDN pour y défendre leur droit et la paix. Jusqu'alors seules les bourgeoises s'y rendaient²⁴. »

▼ Fig. 11 – Bernadette Cattaneo, Maria Rabaté, André Malraux, Francis Jourdain, Clara Malraux, Gabrielle Duchêne à la SDN, Genève, 1936. Fonds Bernadette Cattaneo, CHS, DR.



24. *Ibid.*



▲ Fig. 12 – Bernadette Cattaneo au micro de la radio UGT, Madrid, s.d. Fonds Bernadette Cattaneo, CHS, DR.

On ne saurait mieux signaler le caractère hors normes de l'itinéraire suivi par cette femme d'origine paysanne dont le capital scolaire se résumait au Certificat d'études primaires. Selon l'avis de Claude Penetier et Bertrand Pudal, fondé sur l'analyse d'un corpus de militantes communistes des années trente²⁵, Bernadette Cattaneo aurait été la seule, au vu des fonctions qu'elle exerçait, à pouvoir prétendre entrer au Comité central du PCF²⁶. Mais cela ne se réalisera pas.

En 1937, Bernadette Cattaneo évaluait elle-même les progrès accomplis au cours de ces années de militantisme : « J'avais pris l'habitude de la parole et je devenais une bonne agitatrice²⁷. » Maria Rabaté, sa camarade de Parti, confirmera en 1979 à l'historien Claude Willard, que Bernadette réunissait les qualités de bonne journaliste, d'oratrice et d'animatrice (► fig. 12)²⁸.

Rompre pour la dernière rupture

En 1939, le militantisme intense et multi-forme de Bernadette Cattaneo pour la cause de la paix et contre le fascisme, jusque-là

25. Bernard Pudal, Claude Penetier, *op. cit.*, p. 179.

26. De fait, Martha Desrumeaux, ouvrière du textile et dirigeant de la CGTU, avait été élue au Comité central en 1929 et au Bureau politique en 1932. Il y demeura l'unique femme jusqu'en 1937, date à laquelle les ex-confédérés subordonnèrent le maintien de ses responsabilités syndicales au sein de la CGT réunifiée à l'abandon de ses fonctions à la direction du PCF. Dans les années 1920, des femmes avaient déjà siégé dans ces instances.

27. Bernadette Cattaneo, *Autobiographie*, Moscou, décembre 1937.

28. Cf. « Maria Rabaté, une femme communiste », propos recueillis par Claude Willard, *Cahiers de l'Institut Maurice Thorez*, n° 29-30, 1979, p. 171-193. C'est au cours de ce même entretien que Maria Rabaté prétendra que Bernadette Cattaneo avait été recrutée par la police. Ses allégations n'ont jamais été prouvées. La rupture de 1939 peut fournir sans doute une clé d'explication à ces accusations posthumes.



▲ Fig. 13 – « Bernadette Cattaneo se désolidarise des Staliniens », *Le Populaire*, 6 octobre 1939. Fonds Bernadette Cattaneo, CHS, DR.

indissociable de l'engagement communiste originel, entre en conflit avec la discipline de parti. Il finira par l'emporter.

Le 6 octobre 1939, elle publie dans *Le Populaire* (► fig. 13) une déclaration hostile au pacte germano-soviétique que le quotidien annonce sous un titre définitif : « Bernadette Cattaneo se désolidarise des Staliniens » :

« Aujourd'hui, il m'est impossible d'admettre et de comprendre la politique qui consiste à tendre la main à l'agresseur et à faire avec Hitler des « pactes d'amitiés ». Je ne puis davantage admettre que l'on nous présente Hitler comme un champion de l'ordre en Europe, alors qu'il n'a cessé d'être une menace permanente pour tout le monde. Je ne puis donc pas suivre ceux qui défendent une telle politique, et je reste persuadée que nous n'aurons véritablement la paix que lorsque nous aurons abattu le fascisme²⁹. »

Pour aussi brutale et déchirante qu'ait pu être la rupture en ces circonstances, certains documents du fonds Cattaneo, comme on le verra par la suite, laissent entrevoir l'ancienneté d'un processus de détachement progressif au fur et à mesure que les responsabilités exercées la familiarisaient avec les coulisses de l'appareil et les fruits défendus de l'autonomie personnelle.

29. CHS, fonds Bernadette Cattaneo, 4-BC21. « Bernadette Cattaneo se désolidarise des Staliniens », *Le Populaire*, 6 octobre 1939.

Ainsi s'interrompt brusquement la carrière politique de Bernadette Cattaneo. Dans les années 1950, elle quittera Paris et restera éloignée de la politique, se refusant même d'aller voter jusqu'à sa mort, en 1963.

Le fonds de Bernadette Cattaneo

On l'a dit, le fonds³⁰ paraît bien modeste (8 boîtes, pour un peu plus de 2 mètres linéaires) et, surtout, pauvre en sources directes concernant l'intense activité politique et syndicale de Bernadette Cattaneo. On y trouve des coupures de presses, des journaux, des brochures, des programmes et des comptes rendus de congrès édités, mais très peu de sources manuscrites, aucune trace directe du militantisme quotidien. Les seules traces de son rôle à la CGTU sont une carte d'adhérente et le compte rendu d'une séance du congrès de 1935. De même, aucun papier ne rend compte de son rôle au PCF : ni notes manuscrites, ni brouillons d'articles, ni procès-verbaux de réunion. De ses voyages en URSS, il ne reste que quelques photos (► fig. 4).

Si les pièces en rapport avec le Comité mondial contre la guerre et le fascisme sont plus nombreuses, elles ne disent rien de la place qu'elle y a tenue, à l'exception de ses très nombreux articles dans la collection du journal *Femmes dans l'action mondiale*. Pour la plupart, les documents inventoriés – tracts, textes de pétitions, programmes de conférences sur les femmes et la paix, un ticket d'entrée au congrès de Rassemblement pour la paix de 1937 – ne mettent pas en avant la personnalité de la militante. De ses voyages en Espagne, en 1936 et 1937, ne subsistent que des sauf-conduits.

Les seules notes manuscrites du fonds concernent les Soviétiques Elena Stassova et Alexandra Kollontai et ont été rédigées par Bernadette Cattaneo bien après leur disgrâce. La mort de Kollontai, en 1952, la replonge dans son passé et la pousse à réinterpréter dans l'après-coup des signes de désaffection constatés à l'époque et qu'elle n'avait pas su s'expliquer alors. Sur la feuille arrachée d'un bloc-notes (► fig. 14), elle écrit :

« Kollontai est morte [...] Son attitude m'avait donné à réfléchir. Je n'avais pas compris pourquoi elle manifestait une telle indifférence à l'égard de l'action que nous menions alors pour l'égalité des femmes auprès de la SDN. Maintenant je me rends compte. Pour elle nous étions les instruments d'une politique qu'elle n'approuvait pas. Et elle aussi savait qu'elle n'était plus qu'un instrument³¹. »

À propos d'Elena Stassova, avec laquelle elle s'était liée d'amitié, elle rédige trois feuilles sur le même papier à carreaux :

30. Le fonds Bernadette Cattaneo a été classé et inventorié en 2016. Un inventaire est disponible en ligne sur Calames : <http://www.calames.abes.fr/pub/#details?id=FileId-2082>

31. CHS, fonds Bernadette Cattaneo, 2-BC1-B. « Note manuscrite de Bernadette Cattaneo sur Alexandra Kollontai », s.d.

h18

Kollontai est morte -
 Lorsque je rentrai au parti en 1924 son prestige était énorme. Son indépendance sa beauté étaient légendaires, ses aventures faisaient même d'elle un être extraordinaire. Je l'ai vu deux fois - au présidium d'une journée internationale des femmes au Bolcho Théâtre et à Genève lors d'une session de la S.D.N. quand avec Leprioff elle faisait partie de la délégation soviétique - son attitude m'avait donné à réfléchir - Je n'avais pas compris pourquoi elle manifestait une telle indifférence à l'égard de l'action que nous mètions alors pour l'égalité des femmes auprès de la S.D.N. - Maintenant je me rends compte - Pour elle nous étions les instruments d'une politique qu'elle n'approuvait pas. Et elle aussi savait qu'elle n'était plus qu'un instrument.

▲ Fig. 14 – Note manuscrite de Bernadette Cattanéo sur Alexandra Kollontai. Fonds Bernadette Cattanéo, CHS, DR.

« J'étais très fière de cette amitié et de l'affection que me témoignait Stassova. Pour moi elle était toujours la secrétaire du parti avec Lénine au moment de la révolution. D'origines bourgeoises comme beaucoup de bolchéviks de l'époque héroïque elle avait tout sacrifié à son idéal. Aussi le réveil fut-il pour elle d'autant plus terrible. Elle croyait en Staline [...]. Pauvre et chère Hélène. Je crois que j'aurais été pour elle tout de même un soutien et une véritable amie. [...]. Quelque chose se rompait et mon idéal s'effondrait lamentablement. J'ai souvent pensé que Stassova qui était venue me voir en 1939 à l'Hôtel national avait voulu me transmettre un message pour notre monde qu'elle savait libre et ses amis [...]. Il fallait que Staline liquide tous ceux et celles qui pouvaient encore lui parler d'égal à égal et lui rappeler un tas de souvenirs qu'il préférerait certes oublier³². »

32. CHS, fonds Bernadette Cattanéo, 2-BC1-A. « Note manuscrite de Bernadette Cattanéo sur Elena Stassova », s.d.

Nous ignorons les motivations et les éventuels destinataires de ces notes de Bernadette Cattané, non datées, mais qui semblent remonter aux années 1950.

Si le fonds recèle peu de documents de première main sur l'activité politique et militante de Bernadette Cattané, il comprend une part importante de documents relevant de l'intime, des « égo-documents³³ » qui constituent des témoignages indirects de l'action politique de Bernadette Cattané. De la Conférence internationale des femmes tenue en 1938, à Marseille, la militante a gardé un compte rendu édité, mais également le menu du dîner sur lequel les intervenantes (Maria Rabaté, Hélène Langevin-Joliot, Luce Langevin, Gabrielle Duchêne...) ont apposé leurs signatures et, sur un petit carton à part, les mots affectueux et chaleureux adressés : « À la plus aimable et à la plus sympathique de nos camarades hommages respectueux et fraternels », « À la meilleure conteuse d'histoires marseillaises³⁴ »... En outre, plus de 150 photographies ont été rassemblées³⁵. Parfois personnelles, familiales et amicales, elles témoignent également des implications de Bernadette (CGTU, Comité mondial des femmes contre la guerre et le fascisme, Congrès de Marseille, Congrès de Bruxelles, séjours en Espagne, URSS, Angleterre, Allemagne, etc.) et de son inscription dans les réseaux féminins européens des années trente. Des photos la montrent devant le siège de la *Vie ouvrière* (► fig. 15) avec ses collègues-camarades, dans les manifestations de femmes du Comité mondial, en Espagne avec d'autres femmes de la délégation, avec Cilly Vassart, Dolores Ibárruri, Maria Rabaté, Gabrielle Duchêne, Clara Malraux... Toutes témoignent de la dimension collective de son engagement et suggèrent l'atmosphère de solidarité et d'amitié que suscitaient les luttes pour des valeurs communes.

La correspondance est un autre témoignage central de l'action de Bernadette Cattané, où vie publique et vie privée s'entremêlent. Plus de 600 cartes postales ont été conservées³⁶. Parmi celles-ci, certaines ont été envoyées à Bernadette Cattané par des militant(e)s, mais d'autres sont des cartes envoyées par Bernadette Cattané à sa famille (Jean-Baptiste, son mari, et ses deux enfants, Micheline et Jean). Si la correspondance émise est souvent absente des fonds d'archives, elle a pu, ici, être conservée et s'avère riche d'enseignements.

Ce sont plus de 150 cartes postales qui ont été envoyées par Bernadette Cattané au cours des nombreux voyages que nécessitaient ses activités militantes. Documents destinés à la sphère familiale, elles sont le reflet des liens entre une femme et son mari, entre une mère et ses enfants :

33. Philippe Artières et Jean-François Laé, *Archives personnelles (Histoire, anthropologie et sociologie)*, Paris, Armand Colin, 2011.

34. CHS, fonds Bernadette Cattané, 1-BC2-L2. Menu du banquet du Congrès de Marseille du 31 mai 1938 à la Maison de la Mutualité.

35. CHS, fonds Bernadette Cattané, 5-BC. Photographies.

36. CHS, fonds Bernadette Cattané, 2-BC4-B. Cartes postales.



▲ Fig. 15 – Luce Langevin, Cilly Vassart, Maria Rabaté, Bernadette Cattaneo, Julia Mailloux, Marcelle Leroy, Marthe Huysmans, 14 juillet 1936. Fonds Bernadette Cattaneo, CHS, DR.

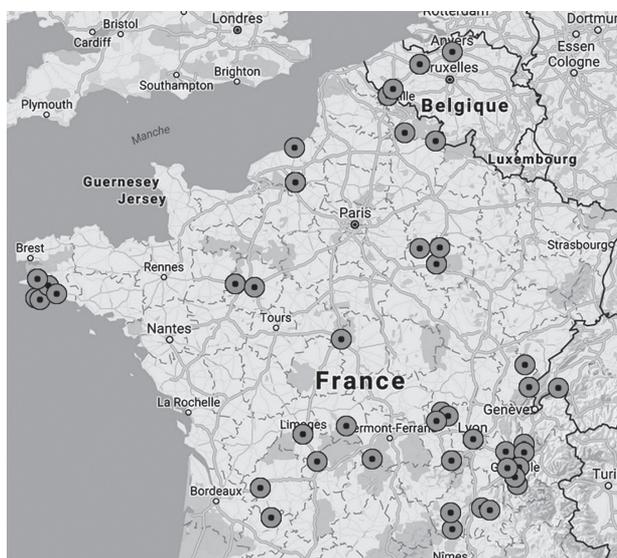
« Mes chers enfants. Papa m'a envoyé vos notes de fin de mois. J'en suis très contente et espère que vous allez continuer à bien travailler. Il faut que Kiki [Jean] tâche de faire mieux et Michou [Micheline] de décrocher la première place le mois prochain. Je ne sais quand je rentre, Bons baisers, Maman³⁷. »

Mais, indirectement, ces cartes postales sont particulièrement instructives sur l'activité militante de Bernadette Cattaneo. Ainsi, quand, entre 1925 et 1934, Bernadette Cattaneo apporte son aide à l'organisation et au déroulement de nombreuses mobilisations, une centaine de cartes sont envoyées. Mêlant considérations personnelles et politiques, elles constituent, *a posteriori*, une sorte de « carnet de grèves ». Ainsi le 7 janvier 1931, elle écrit à son mari depuis la Bretagne :

« Mon cher Jean, Je continue mes pérégrinations à travers cette pointe extrême de la Bretagne. Si ce n'était le mauvais temps, c'est très agréable. Hier, j'étais à Saint-Guénolé, sauvage au possible. J'ai admiré le gouffre de l'enfer et les vagues bondissant à plusieurs mètres au-dessus des rochers. Actuellement, je suis à Kerity-Penmarch, un trou où il n'y a même pas d'hôtel ni de train. Je vais être obligée de faire à pied 2K500 pour coucher et manger ce soir (...). Nous n'avons guère que des pêcheurs à nos réunions. Ce n'est pas le moment pour la conserve. Beaucoup d'usines sont fermées. J'espère que tu ne t'ennuies pas de trop. Je pense rentrer mardi soir ou mercredi matin. Lundi, je vais à Douarnenez³⁸. »

37. CHS, fonds Bernadette Cattaneo, 2-BC4-B3. Cartes de Bernadette Cattaneo à sa famille. Rouen, s.d.

38. CHS, fonds Bernadette Cattaneo, 2-BC4-B3. Cartes de Bernadette Cattaneo à sa famille.



▲ Fig. 16 – Itinéraire militant de Bernadette Cattaneo (1925-1934).

Cette carte a été réalisée à partir des cartes postales envoyées par Bernadette Cattaneo durant les grèves entre 1925 et 1934.

commune	Département ou pays	date
Aix-les-Bains	Savoie	2 mai 1931
Andelot	Jura	31 janvier 1930
Anvers	Belgique	11 octobre 1933
Arcis-sur-Aube	Aube	9 avril 1931
Aubusson	Creuse	2 février 1931
Brive	Corrèze	6 mars et 20 octobre 1931
Caudry	Nord	23 août 1930
Chambery	Savoie	1 ^{er} mai 1931
Charlieu	Loire	19 février 1931
Concarneau	Finistère	20 mars 1930
Cours	Rhône	17 février et 1 ^{er} mars 1931
Crest	Drome	12 février et 9 décembre 1932
Douarnenez	Finistère	23 février et 22 mars 1930
Fourmies	Nord	8 août 1930
Gand	Belgique	10 octobre 1929 et 10 octobre 1933
Genève	Suisse	21 juillet 1934
Grenoble	Isère	22 avril 1930, 1 ^{er} avril 1931, 5 février, 1 ^{er} novembre, 3 et 7 décembre 1932, 17 mars 1934
La Batie Montgascon	Isère	7 février 1932
La Chartreuse	Isère/Savoie	23 mars et 1 ^{er} avril 1934
Lausanne	Suisse	10 juin 1933
Lille	Nord	10 mars 1929, 6, 15 août, 1 ^{er} et 29 septembre 1930
Limoges	Haute-Vienne	9 mars et 20 octobre 1931
Lyon	Rhône	22 février, 3, 6 mars, 13 avril, 16 mai 1930
Moirans	Isère	19 février 1930, 10 avril 1934
Morez	Jura	2 et 9 février 1930
Mussidan	Dordogne	11 mars et 11 août 1931
Pont L'Abbé	Finistère	16 janvier 1931
Quimper	Finistère	21 mars 1930, 19 janvier 1931
Roanne	Loire	6 mars 1930
Romilly-sur-Seine	Aube	26 juin 1933
Rouen	Seine-Maritime	22 octobre, 3 et 10 novembre, 9 décembre 1928, 12 mars 1929
Saillans	Drome	27 septembre 1931
Saint-Donnat	Puy-de-Dôme	28 août 1931
Saint-Etienne	Loire	16 et 17 février 1930
Saint-Guénolé	Finistère	16 janvier 1931
Saint-Pierre-de-Chartreuse	Isère	29 avril 1931
Tourcoing	Nord	11 mars 1925
Troyes	Aube	24 juin et 24 juillet 1933
Uzerche	Corrèze	7 mars 1931
Vallon pont d'Arc	Ardèche	30 septembre 1931
Vals les Bains	Ardèche	28 septembre 1931
Vierzon	Cher	28 juin 1930
Vizille	Isère	9 décembre 1932
Voiron	Isère	6 décembre 1932 et 17 mars 1934



En 1929, elle décrit à son époux la grève de Belfort, récit vivant du quotidien d'un mouvement en cours :

« Le mouvement marche admirablement. L'organisation est impeccable. Les ouvriers règnent en maître dans la mairie, fief des socialistes qui n'y peuvent rien. Les communistes dirigent officiellement le mouvement et les ouvriers comprennent qu'il n'y a qu'eux qui sont capables de leur venir en aide efficacement. Les soupes populaires fonctionnent. On a des vivres pour 10 jours et la solidarité joue partout. Les petits commerçants, toute la population vient en aide aux grévistes. Un habitant a fait don d'une vache au Comité de grève.

Les piquets de grève sont à leur porte et contrôlent tout ce qui rentre et tout ce qui sort nuit et jour. À la gare, à la poste, à la douane, les services officiels sont doublés par les services ouvriers de la grève³⁹. »

Au cas par cas, les cartes postales nous renseignent sur les camarades de lutte de Bernadette, sur le déroulé des mouvements, leur organisation, leurs raisons, leurs difficultés... Prises dans leur ensemble, ces 200 cartes postales permettent également de retracer l'itinéraire militant de Bernadette Cattané, et donc d'établir une cartographie des grèves sur cette période. Une première étude permet de repérer les lieux où elle a officié comme « agitatrice » (selon ses propres termes) : essentiellement l'Est de la France, autour de Saint-Étienne, Lyon et Grenoble ; la Bretagne (Concarneau, Quimper, Douardenez) auprès des pêcheurs ; le Nord de la France et la Belgique, auprès des mineurs (► fig. 16).

On le voit, ces « égo-documents » sont bien plus riches qu'on aurait pu le penser de prime abord. Par un biais détourné d'autant plus nécessaire que les sources primaires sur sa vie militante restent rares, ils mettent en évidence l'importance du rôle qu'elle a joué dans cette période.

*

* *

Effacée de l'histoire du PCF à la suite de sa rupture, Bernadette Cattané n'a pas plus été revendiquée par les militants féministes et pacifistes peu soucieux de s'encombrer d'une figure par trop ancrée dans un communisme partisan censé subordonner ces combats à ses logiques internes.

En se retirant de toute vie politique et publique après 1939, Bernadette Cattané a contribué à l'oubli qui l'a engloutie depuis. À la fin de sa vie, elle aurait dit à son fils qu'elle avait le sentiment d'avoir « loupé sa vie ». Il n'est donc pas étonnant qu'elle n'ait pas voulu garder les traces d'un passé douloureux, impossible à revendiquer. Désillusion et amertume ont pu guider son choix d'élimination de témoignages de sa longue et intense carrière politique dont elle aurait souhaité que sa famille ne garde pas le souvenir.

C'est ainsi que Jean-Sylvain Cattané a découvert l'histoire de sa grand-mère à la lecture de sa notice biographique dans le Maitron. Il s'est alors documenté sur l'histoire à laquelle sa grand-mère avait participé et sur ses

39. *Ibid.*



enjeux. Il poursuit actuellement des recherches personnelles sur la trajectoire de Bernadette Cattaneo. Son désir de reconstruction de la mémoire familiale suscité par les historiens du Maitron procède d'une double volonté de réappropriation et de réhabilitation du passé de sa grand-mère.

Restent dans le fonds Cattaneo des papiers plus personnels, proportionnellement les plus nombreux, qui dessinent le passé que Bernadette a voulu conserver. Mais, on l'a souligné, ces documents ne sauraient relever de la seule sphère de l'intime et de la catégorie des souvenirs familiaux ou personnels qui ne retiendraient de Bernadette Cattaneo que ses images et rôles de mère, d'épouse, d'amie-camarade. Ainsi en va-t-il des cartes postales chaleureuses, maternelles, aimantes adressées à son mari et à ses deux enfants depuis les lieux où elle se rendait pour organiser des grèves, qui n'en restent pas moins des témoignages de sa participation active aux luttes sociales et nous informent sur celles-ci.

Grâce aux historiens du Maitron et à son petit-fils qui, passant outre aux non-dits de sa grand-mère, revendique ce passé pour lui et sa famille, le fonds de Bernadette Cattaneo est désormais à la disposition des chercheurs. En l'état, il renseigne sur les luttes sociales de l'entre-deux-guerres, mais témoigne aussi des difficultés et des contradictions rencontrées par une femme d'origine modeste prise dans les tourbillons de l'histoire et d'un engagement intense qui devait la marquer bien au-delà de la brutale interruption survenue au milieu de sa vie. ■

À la manière d'Aragon et de Triolet: Suzanne Arlet, écrivaine et militante

Lucie Guesnier

Des années 1950 à la fin de sa vie, Suzanne Arlet mena des activités littéraires et militantes dans le rayonnement de Louis Aragon et d'Elsa Triolet. Elle déposa en 1983 au Centre d'histoire sociale de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne ses archives dans lesquelles les documents portant sur la vie du couple Aragon/Triolet, sujet passionnel pour Suzanne Arlet, dominent largement. Outre ce que le fonds révèle sur l'admiration que Suzanne Arlet portait à Aragon et Triolet, il permet également d'analyser la façon dont l'écrivaine, par ailleurs méconnue, a souhaité orchestrer sa mémoire. Le fait qu'elle ait sélectionné, assemblé puis confié ses propres documents aux archives du CHS est un acte significatif qui nourrit la problématique de *genre de l'archive* de différents points de vue. Pourquoi et selon quels principes personnels une femme écrivaine et militante d'après-guerre telle que Suzanne Arlet a-t-elle œuvré pour conserver et léguer ses propres documents? Quels aspects de ses activités et de sa vie a-t-elle privilégiés pour qu'ils soient transmis à la postérité? Et de manière corollaire, quels silences a-t-elle laissés subsister? La dimension fragmentaire des archives permet d'ébaucher quelques pistes. D'autre part, si l'on croise ce que dit l'archive avec des informations collectées par ailleurs concernant la trajectoire biographique de Suzanne Arlet, on peut émettre quelques suggestions sur la quête identitaire des trente dernières années de sa vie.

Repères biographiques¹ avant la rencontre de Louis Aragon et Elsa Triolet

Suzanne Arlet est le pseudonyme d'Emilie Russmann. Née le 20 octobre 1895 à Lwow, en Pologne (aujourd'hui Lviv, Ukraine), elle est décédée en 1988 à Paris des suites d'un accident vasculaire cérébral. Elle fut écrivaine, poétesse, enseignante, traductrice, féministe, déléguée du Mouvement de la Paix dans le sillage du PCF et chroniqueuse de théâtre. Tôt orpheline de ses deux parents, Emilie Russmann fut élevée par son oncle. Elle grandit à Cracovie avant de poursuivre ses études à Vienne, où elle apprit l'allemand. Les raisons de son installation en France dans les années 1920 n'apparaissent pas dans ses archives, mais sa rencontre avec Gustave Durup, l'homme qui deviendra le

1. Ces informations sont issues de l'essai à caractère biographique : Suzanne Arlet, *Ma route est ma demeure*, Millau, Impr. Maury, 1967, ainsi que des propos recueillis auprès de Jean Durup, le fils de Suzanne Arlet et Gustave Durup.

père de ses trois enfants puis son époux, pourrait expliquer qu'elle y soit restée. Suzanne Arlet et Gustave Durup se marièrent en 1957 après la naissance de leurs enfants. Installés à Paris, ils vécurent au 1, rue Monticelli, dans le 14^e arrondissement. Peu d'informations renseignent la vie de Suzanne Arlet avant le jour où elle publia sa première nouvelle aux *Lettres Françaises*, en 1949, dans la rubrique dirigée par Elsa Triolet².

Sa rencontre avec Elsa Triolet, compagne de Louis Aragon, semble ainsi avoir été décisive dans l'évolution littéraire et personnelle de Suzanne Arlet. Elle l'évoque d'ailleurs comme l'un des moments de grâce de son existence. La seule lettre (► fig. 1) d'Elsa Triolet – datée de 1951 – concerne *Monsieur Antoine n'a pas déposé d'enveloppe*³, le premier roman de Suzanne Arlet publié chez les Éditeurs français réunis, maison d'édition alors dirigée par Louis Aragon (► fig. 2).

Cette réponse d'Elsa Triolet, relativement rassurante sur les possibilités de publier chez les Éditeurs français réunis, engagea Suzanne Arlet sur la voie de l'écriture : entre 1949 et 1979, elle signa plus d'une vingtaine de romans, essais littéraires, nouvelles et pièces de théâtre, souvent à compte d'auteur, mais trouvant parfois leur place chez de petits éditeurs de province. Également passionnée de théâtre, Suzanne Arlet fit partie du Syndicat professionnel de la critique dramatique, entre 1962 et 1974. Elle écrivit à ce titre des critiques théâtrales dans la rubrique culturelle de la revue *Ariane*, entre 1953 et 1973. En outre, elle traduisit des auteurs et poètes polonais qu'elle contribua à faire connaître en France, en particulier l'écrivain et dessinateur Bruno Schulz ainsi que le poète, dramaturge et parolier engagé, Jerzy Ficowski⁴. Elle réalisa également une anthologie de la poésie polonaise pour la revue *Le pont de l'épée* en 1962⁵.

De l'autonomie à l'anonymat

Le fonds Suzanne Arlet, constitué à l'origine de 15 boîtes, a été déposé au CHS en 1983 dans le cadre d'un contrat de donation entre Suzanne Arlet et Jacques Girault, alors responsable des archives du centre. Son inventaire a été réalisé et mis en ligne⁶ au cours de l'année 2016.

L'inventaire, un jeu de piste

L'ouverture des cartons de Suzanne Arlet a révélé la présence de documents appartenant à Gustave Durup. Le CHS semblait avoir reçu au même moment les archives de Gustave Durup, sans contrat de donation et sans qu'aucun lien

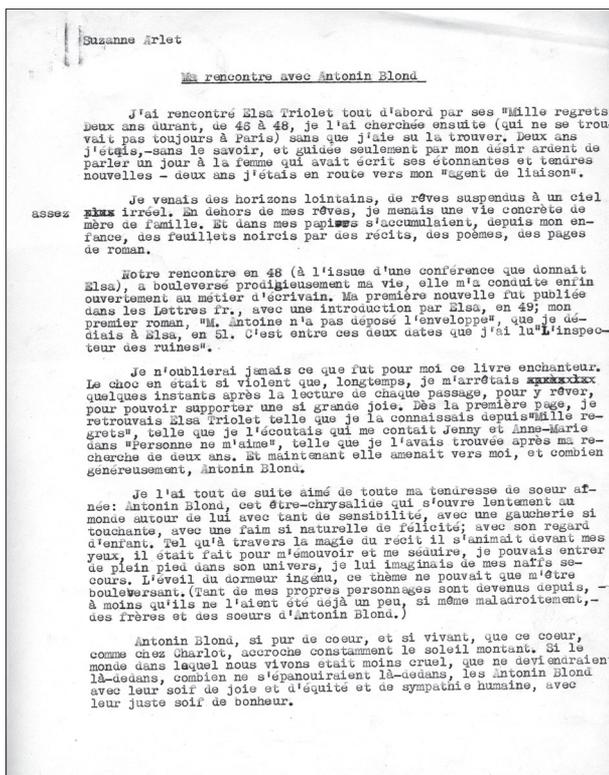
2. Suzanne Arlet, « Monsieur Antoine est déconcerté », *Les lettres françaises*, n° 250, 10 mars 1949.

3. Suzanne Arlet, *Monsieur Antoine n'a pas déposé d'enveloppe*, Paris, éditeurs réunis, 1951.

4. Voir la bibliographie de Suzanne Arlet.

5. Suzanne Arlet, « Vertige de bien vivre : essai d'anthologie de la jeune poésie polonaise », Textes choisis et traduits par Suzanne Arlet, Chambelland, *Le pont de l'épée*, n° 19, 3^e trimestre 1962.

6. <http://www.calames.abes.fr/pub/#details?id=FileId-2073>.



- ▲ Fig. 1 –
Récit par Suzanne Arlet de sa rencontre avec Elsa Triolet.
Tapuscrit non publié de Suzanne Arlet : rencontre avec Antonin Blond, proposé à l'Huma, 30 mars 1955.

◆ CHS, fonds Suzanne Arlet, 2-SA3.

- Fig. 2 –
Lettre d'Elsa Triolet à Suzanne Arlet

◆ CHS, fonds Suzanne Arlet, 3-SA-2A.

Paris, le 9/10/57

Chère amie,
les "Éditeurs Réunis" ont eu grand
soin de ne pas vous écrire - Mais
bien sûr que c'est entendu, et vous
pouvez même déjà voir la publicité
au dos du dernier numéro d'Europe
Quant aux épreuves, la suite s'écrit
sans inquiétude, sous les ailes plu-
vieuses deux fois qu'au. D'ailleurs,

entre les deux fonds ne soit *a priori* visible. D'autre part, outre la présence de documents relatifs aux activités de résistance de Gustave Durup au cours de la Seconde guerre mondiale dans les cartons de Suzanne Arlet, rien ne précisait la nature de leurs relations de leur vivant. Enfin, au moment du transfert des fonds d'archives de Suzanne Arlet et de Gustave Durup au CHS, la collection des *Lettres Françaises*, revue littéraire dirigée par Louis Aragon après la guerre, fut extraite des cartons en provenance de leur domicile et déposée parmi les périodiques du CHS⁷. En d'autres termes, les archives déposées par Suzanne Arlet, une quinzaine de cartons, se trouvaient de fait liées à un autre fonds, celui de Gustave Durup, comptant pour sa part une cinquantaine de cartons non inventoriés, ainsi qu'à une collection des *Lettres Françaises* de 1949 à 1972.

La réalisation de l'inventaire du fonds Suzanne Arlet a donc tenu compte de la compréhension de la nature des liens entre les deux fonds, et par effet domino, des liens entre ces personnages. Le fait que leur union matrimoniale, confirmée par le témoignage oral de leur fils Jean Durup, n'apparaisse ni dans leurs archives respectives, ni dans les documents de légation du CHS pose question : était-ce un choix partagé par les deux époux, une revendication d'autonomie de la part de l'un ou de l'autre, les effets de l'adoption d'un pseudonyme ou encore la conséquence d'une pratique d'archivage ?

Retisser des liens invisibles

Pour reconstituer les liens entre ces deux fonds d'archives, il a fallu comprendre la nature des relations qu'entretenaient de leur vivant Suzanne Arlet et Gustave Durup. L'absence de référence à leur mariage comme à leurs trois enfants dans le fonds Suzanne Arlet laisse supposer que l'écrivaine avait choisi de mettre exclusivement en évidence certains aspects de ses activités tout en marginalisant sa vie personnelle.

Des documents trouvés dans les archives de Gustave Durup confortent l'hypothèse d'une volonté de conservation de la seule existence militante et autonome. Dans la correspondance avec le secrétariat de la Ligue des droits de l'homme (LDH), la question du patronyme de Suzanne Arlet est évoquée à plusieurs reprises. Le couple avait demandé à la LDH que leurs cartes d'adhérents soient délivrées au nom de chacun – Durup et Arlet. De même, ils protestaient auprès du secrétariat de la LDH afin que celui-ci libelle les correspondances à leurs deux noms, rappelant au passage la loi selon laquelle, malgré le mariage, l'épouse n'était pas tenue d'adopter le nom de son mari. Suzanne Arlet semblait attacher une importance primordiale à la construction d'une identité d'écrivaine et de militante qui soit basée sur le pseudonyme qu'elle avait composé.

L'élaboration et la mise en ligne de l'inventaire de ces archives ont d'ailleurs soulevé la question du nom sous lequel il devait apparaître. Le pseudonyme Suzanne Arlet figure sur le contrat de donation au CHS. Pourtant, son nom de naissance, Emilie Russmann, est le seul patronyme attestant de son union

7. Cette collection des *Lettres Françaises* entre 1949 et 1972 est aujourd'hui consultable au CHS.



avec Gustave Durup, et sous lequel elle apparaît par ailleurs dans l'extrait de naissance de celui-ci⁸.

L'anonymat

Gustave Durup bénéficie d'une notice biographique dans le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*⁹ fondé par Jean Maitron, alors qu'il n'y a pas d'entrée à Suzanne Arlet. Elle est cependant signalée dans le dictionnaire en tant qu'épouse de Gustave Durup, mais sous son nom de naissance, Emilie Russmann. D'un côté, aucune mention de Suzanne Arlet dans le *Maitron* ne permet d'éclairer le parcours de l'écrivaine militante. De l'autre, aucune trace d'Emilie Russmann dans les archives léguées au CHS ne permet d'établir qu'Emilie Russmann et Suzanne Arlet étaient la même personne. S'il n'y avait pas eu le témoignage de leur fils, Jean Durup, qui confirma que Suzanne Arlet était bien le pseudonyme d'Emilie Russmann, la mémoire de cette écrivaine aurait été amputée de tous ses liens familiaux. Ses publications à compte d'auteur – la plupart conservées à quelques exemplaires dans les centres d'archives français – ainsi que son fonds au CHS sont les seules traces qui subsistent du personnage qu'elle s'efforça d'être dans l'après-guerre. L'occultation de ses noms de jeune fille et d'épouse dit la radicalité d'une femme évacuant sa vie intime au profit de la femme de lettre qu'elle souhaitait incarner.

Ses archives léguées au CHS font donc silence sur sa vie personnelle et sur son parcours précédant la rencontre avec Louis Aragon et Elsa Triolet. En revanche, elles témoignent d'une quête identitaire à la source de leur constitution et dépôt.

Cette construction identitaire résulte-t-elle d'une démarche assumée, qui témoignerait de la volonté d'émancipation d'une femme polonaise émigrée et passionnée de littérature confrontée aux entraves du mariage? La question se pose, mais les documents déposés ne permettent pas une réponse claire. En revanche, ils conduisent à s'interroger sur la santé mentale de Suzanne Arlet dans les trente dernières années de sa vie, alors que le couple Aragon/Triolet était devenu le sujet obsessionnel de ses activités.

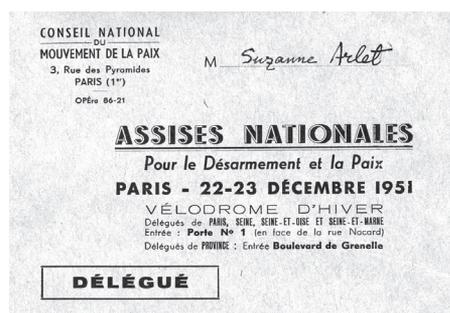
Se construire une identité

Les priorités identitaires de Suzanne Arlet sont au cœur de ses archives. Outre les aspects militants de ses activités qu'elle a souhaités mettre en évidence, c'est aussi l'image d'une fan de Louis Aragon et d'Elsa Triolet qui transparaît au fil du dépouillement.

8. Voir l'extrait de naissance de Gustave Durup, V4E 9761, Archives de Paris, Naissances, 10 mai 1900.

9. http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?page=article_long&id_article=23523.

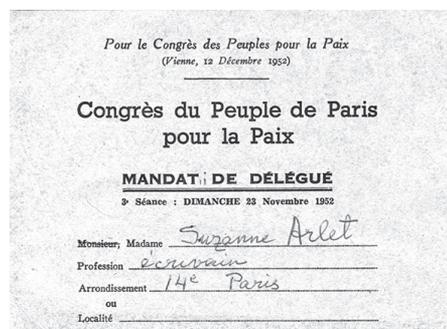




Le militantisme

Suzanne Arlet se définissait elle-même comme une militante mais à la manière de Louis Aragon et d'Elsa Triolet. Influencée par leur engagement auprès du PCF, elle participa, elle aussi, aux mouvements pacifistes et communistes des années 1950-1960 : les mouvements de la jeunesse communiste ou le Mouvement de la paix. Elle était déléguée du 14^e arrondissement de Paris pour le Conseil national du Mouvement de la Paix, entre 1951 et 1955 et participa à ce titre à certains congrès du Mouvement de la Paix sur la question du réarmement allemand. En outre, elle était impliquée dans différents comités nationaux d'action et de soutien, pour les prisonniers politiques et pour la défense des libertés, aux temps des guerres coloniales. Avec Gustave Durup, elle se mobilisa en 1953 dans la campagne du PCF autour du cas Henri Martin, devenu une affaire symbolique de la lutte contre la guerre d'Indochine (► fig. 3).

◀◀◀ Fig. 3 – Documents de Suzanne Arlet militante.



À la même époque, elle fréquentait les mouvements de la mouvance communiste, tels que l'Union des femmes françaises, ainsi que le Mouvement national pour la défense de l'enfance. Elle était aussi adhérente à la Ligue des Droits de l'Homme.

Enfin, la présence dans ses archives de documents relatifs à l'implication de Gustave Durup au sein des réseaux de résistance du collège de France soulève des interrogations. Pourquoi ces documents ne se trouvent-ils pas dans les archives de Gustave Durup ? Pourquoi concernent-ils exclusivement l'implication de Gustave Durup dans la résistance ? Suzanne Arlet avait-elle commencé à construire la mémoire de son mari ? Quelles que soient les réponses à ces questions, ces documents présentent un intérêt pour l'histoire de la guerre et de la résistance. Ils illustrent le moment de la Libération, grâce à la présence du journal quotidien que Gustave Durup tint entre 1^{er} août et le 2 septembre 1944. Les documents afférents aux démarches administratives opérées par Gustave Durup après la guerre pour bénéficier des pensions destinées aux résistants donnent quelques éléments de connaissance sur les traces des réseaux de résistance au sein du Collège de France.

Après les documents relatifs au militantisme de Suzanne Arlet et de Gustave Durup, le second volumineux volet des archives est entièrement consacré à l'édification par l'auteure de sa personnalité littéraire à la manière d'Aragon et de Triolet. Les pratiques d'archivage de Suzanne Arlet donnent à voir la manière d'être et de faire d'une « fan » du couple littéraire.

Suzanne Arlet, une « fan »

Suzanne Arlet confessait dans *Ma route est ma demeure*¹⁰ qu'elle avait inventé son pseudonyme en accolant les deux premières lettres du nom du nom d'Aragon aux trois dernières de celui de Triolet : Ar-let. La plus grande partie de ses archives, organisée en dossiers thématiques par ses soins, est composée de coupures de presse concernant le couple Aragon/Triolet entre 1945 et 1982. La présence constante de ce couple littéraire comme si l'on visait à en saisir toutes les manifestations publiques, témoignent qu'une des occupations principales de Suzanne Arlet était bien la collecte, le classement et la conservation des documents liés à leurs activités. Ce sont presque trente années consacrées à la poursuite du couple. Les archives de Suzanne Arlet sont une véritable illustration de la vie et de l'œuvre du couple historique, du point de vue des médias : on y trouve les programmes de leurs activités publiques, leurs sorties d'ouvrages, leurs conférences et discours, les spectacles, etc. On peut supposer que la présence au domicile de Suzanne Arlet et de Gustave Durup de la collection des *Lettres Françaises* entre 1949 et 1972, période dans laquelle Louis Aragon et Elsa Triolet avaient un rôle primordial au sein de la revue, est probablement l'œuvre de Suzanne Arlet. Elle y publia sa première nouvelle en 1949 et chercha le reste de sa vie une forme de visibilité auprès de cette revue. Outre ses activités de collecte, Suzanne Arlet traduisait les poèmes d'Aragon

10. Suzanne Arlet, *Ma route est ma demeure*, *op.cit.*

31/X

Dieu cher Monsieur Aragon,
 Vous qui connaissez la vie et savez la comprendre -
 je vous écris à nouveau. Peut-être y a-t-il quelque (nou-
 velle) faute de ma part. Après tant de semaines où je ne
 vous ai pas vu, je vous ^{ai} demandé quand je pourrais plus
 longuement vous parler. (après le 10); voyez y surtout une écrite
 crainte que je ne sache ^{pas} rien, que cette écriture s'éloigne
 encore, comme ce soleil vers lequel on marche, comme le dit
 votre poème. Comprenez, et ne m'en veuillez pas. Ne parlez-
 vous pas de ce refuge qui est la bonté humaine? Ne soyez pas
 trop sévère pour quelqu'un qui s'est remis entre vos mains qu'il vi-
 nera. J'ai craint aussi qu'il y a peut-être quelque malen-
 tendu, parce que j'ai parlé l'autre jour à Elza. Cela je tou-
 jours sur trouver les mots justes? je ne le crois pas. Mais
 que ma pensée a été profondément affectueuse, croyez-le
 sous leur! Rien de plus douloureusement partois ce monde que de se
separer de ceux auxquels on est attaché; mais j'ai si
 souvent les apparences contre moi. Oui, la vie est chose
 difficile. De quel droit attendre la charité des autres, et comment vivre
 sans elle. Tantôt que je parlais avec Elza, j'avais dans ma
 serviette noire "de premier accroc cent 200 francs" -- que je
 relis - et avec combien de joie et moi - ce mois-ci. Tantôt que je
 parlais avec vous, je venais de quitter mon père arrivé à Paris
 30 ans de notre séparation; mais je n'ai pas eu le cœur
 de ne pas courir, ne fût-ce si tard, vers cette rue de l'Ély-
 sées où l'on peut avoir le bonheur de vous rencontrer par-
 fois. Et que faire, que faire pour que vous soyez acceptés
 l'amitié si respectueuse et fiévreuse d'un être comme moi qui
 ne sait pas sans doute vous approcher assez sereinement.
 Cette fin d'octobre m'est difficile aussi parmi les miens
 d'où une très, très grande fatigue que je ressens. Avant-hier
 voyez, nous avons eu enfin un "conseil de famille", les enfants
 étaient épuisés, à rechercher la meilleure solution. Il me
 fut accordé une nécessaire indépendance; elle se trouve peut-être
 aussi un jour par un petit legs à part. C'est pour sauver à temps une
 tristesse que la vie quotidiennement menaçait de briser dans notre exis-
 tence. C'est une formule d'intente, dont j'espère du bien et de l'indé-
 pendance pour mon mari et moi. Mais vous voyez, la vie est dif-
 ficile.
 J'ai une plaquette de prête, elle est redonnée à Elza,

▲ Fig. 4 – Lettre de Suzanne Arlet à Louis Aragon, non datée.

◆ CHS, fonds Suzanne Arlet, 3 SAI-B.

9/I 58

Elsa, très chère,

Au milieu de la nuit je vous écris. Je ne dors pas encore à deux heures (de plus en plus l'insomnie m'arrise, avec mes soucis, et je m'y résigne). Et, une nouvelle fois ces tout derniers temps, j'ai rêvé ensuite de vous. Je m'en réveille. Il n'est que cinq heures. Je veux vous écrire... Dire à travers le souvenir d'un rêve, où vous étiez si infiniment bonne avec moi, ce que je n'arrive pas à vous dire au long de la vie éveillée.

Je ne sais pas que si cela existe que des lettres puissent annoncer quelque chose ~~parmi~~ entre les humains. (Les livres le peuvent; pas toujours.) Puis-je cependant vous supplier de lire cette lettre comme si elle n'en était pas une. Je sens que le demi-rêve presque tranquille dans lequel j'ai écrit, fait d'elle quelque chose de plus, et que je ~~vous~~ vais y délier ~~ma~~ ~~la~~ bouche. Acceptez la lumière qui tombe sur un lambeau de vie humaine, puisque le sort vous en a fait l'un des courants essentiels de cette vie, et son témoin et son point de référence.

Pardonnez-moi, Elsa. Pardonnez-moi, dans votre cœur, toutes les apparences qui pèsent si lourdement. Puisque c'est à cause de vous deux que je ne puis et ne dois changer... C'est comme si vous m'aviez - à l'un des moments - si fréquents, vous le savez - de votre propre grandeur, confié une tâche; et comme elle est inusuelle et difficile, tout juste à la limite extrême de mes forces, je n'avance que lentement, toute ma vie changée peu à peu de lourd en comble y ouffet à peine, et sans doute est-elle impatientant, irritant, dans le meilleur cas désarmant à voir, pour un juge hâtif, ce singulier spectacle de dessein littéraire que ne soutiennent même pas de bons personnels suffisamment grands ou méritoires. Mais vous, vous Elsa, si seulement vous avez un peu de temps un jour pour penser à moi avec cette attention créatrice qui est votre bien intime et si pénétrant, comment pourriez-vous alors ne pas percevoir le sens, si maladroit fut-il, de cette expression! Et c'est pourquoi je crois que vous le percevez. Mais peut-être demeurez-vous si fatiguée de ma lenteur (ou de mon insuffisance de perfection), que le

▲ Fig. 5 –
Lettre de Suzanne Arlet à Elsa Triolet, 9 janvier 1958.

◆ CHS, fonds Suzanne Arlet, 3 SA2-A.

en polonais. Certains éléments concernant ces traductions sont présents dans les archives mais aucune mention de publication n'est faite.

Le texte de 1955 relatant sa première rencontre avec Elsa Triolet et reproduit figure 1, est accompagné – dans les archives – de correspondances de plus en plus enfiévrées adressées à Elsa ou à Louis. Les lettres qu'elle écrivait à l'un et à l'autre témoignent de sa fascination exaltée. Une vingtaine de courriers s'adressent à Louis Aragon (six autres sont conservées à la BnF) et six à Elsa Triolet. Suzanne Arlet leur déclare son admiration sans mesure et partage avec eux les tribulations de son âme. Le ton est passionné, tourmenté et parfois même désespéré (► fig. 4 et 5).

Les lettres donnent à lire une véritable vénération et un état émotionnel bouleversé. Il semble pourtant qu'il n'y ait jamais eu de correspondance réciproque. Exceptée la lettre d'Elsa Triolet mentionnée ci-dessus, les archives ne contiennent aucune réponse du couple.

Il y a aussi chez Suzanne Arlet une forme de fétichisme. Dans ses archives, elle a conservé un bouton de manchette ayant appartenu (selon elle) à Louis Aragon, ainsi que des petits bouquets de fleurs séchées que Louis Aragon aurait touchés.

La consignation de tous les faits et gestes de Louis et d'Elsa, la volonté de les transmettre à la postérité dans ses archives ainsi que la création de son pseudonyme montrent que sa quête identitaire l'avait amenée à une véritable fusion avec le couple littéraire. Les archives de Suzanne Arlet témoignent de la recherche d'une femme, par ailleurs mère et épouse, au cours des trente dernières années de sa vie et ont une valeur documentaire sur les activités du couple Aragon/Triolet. Elles appellent en outre une lecture psychanalytique. En effet, la fascination pour le couple littéraire, doublée d'un certain fanatisme, interroge sur l'état mental de Suzanne Arlet. Une recherche interdisciplinaire incluant les domaines des psycho-sciences destinés à « psychanalyser l'archive », serait ici fort intéressante.

L'effacement

Suzanne Arlet a œuvré pour construire une mémoire autonome, indépendante de celle de son mari, et oubliée de son passé polonais. Elle insistait dans ses lettres à Louis Aragon et à Elsa Triolet sur sa volonté profonde et existentielle d'écrire. Si la plupart de ses œuvres ont été publiées à compte d'auteur, elle ne semble jamais avoir abandonné le projet qui l'animait d'émerger enfin sur la scène littéraire. Suzanne Arlet confessait attendre une forme de reconnaissance. Elle souhaitait que ses textes trouvent des éditeurs pour pouvoir vivre de sa passion à l'instar des auteurs qu'elle vénérât. Dans cette perspective, elle demandait régulièrement l'aide de Louis Aragon et Elsa Triolet. Et pourtant, le désir effréné de reconnaissance de Suzanne Arlet se trouve aujourd'hui inabouti. Elle a au contraire été comme effacée.

En effet, on l'a dit, Suzanne Arlet, contrairement à son mari et à son fils n'a pas de notice dans le *Maitron*. Il n'y a aucune trace d'elle dans les archives du couple Aragon/Triolet. Elle a aussi été effacée des mémoires de ceux qui ont



accueilli ses archives. Personne, parmi le personnel qui travaillait au CHS à l'époque du transfert de ses archives ne se souvient d'elle, malgré le contrat signé par ses soins. La personne chargée de transporter les cartons de documents du domicile du couple au CHS, au début des années 1980, se rappelle d'une « petite souris affairée, pliée en deux, ne relevant pas la tête pour le saluer ». En revanche, Gustave Durup est resté dans la mémoire orale comme « un grand homme élané¹¹ » qui dirigeait de manière très déterminée le transfert des cartons vers le CHS.

Suzanne Arlet était une femme discrète. La manière dont elle a constitué ses archives montre pourtant un désir de reconnaissance publique. Tout converge à témoigner d'une volonté de contrôle de son identité et de sa postérité : ce n'est pas seulement la décision convaincue de conserver son pseudonyme malgré le mariage ou encore de se rapprocher du couple littéraire le plus connu de l'époque, mais c'est aussi l'écriture de nombreux romans dans lesquels elle se raconte elle-même, entre fiction et réalité.

Cette écrivaine avait tout mis en œuvre pour sortir de l'anonymat. Et pourtant son nom reste inconditionnellement confiné à ce que Michelle Perrot évoque dans ses « silences de l'histoire¹² ». Est-ce dû à son talent (ou absence de) littéraire, à son sexe ou sa personnalité ?

Ironie du sort, Suzanne Arlet écrivit en 1956 *Les silences chantent aussi*¹³, une nouvelle semblant anachroniquement répondre en échos aux propos de Michelle Perrot. Si les silences peuvent en effet être causés par la difficulté des hommes à écouter, les archives de Suzanne Arlet « chantent » un besoin existentiel de vivre par la littérature. L'anonymat dans lequel elle est restée s'inscrit certainement dans des circonstances liées à la fois à son histoire, à son époque, à sa condition ainsi qu'à une série d'espérances contrariées. L'intérêt de ces archives se trouve donc autant dans leur contenu que dans leurs silences sur le parcours méconnu d'une écrivaine dont le talent littéraire reste peut-être à découvrir. ■

BIBLIOGRAPHIE DE SUZANNE ARLET

Publications

« Monsieur Antoine est déconcerté », *Les lettres françaises*, n° 250, 10 mars 1949.

Monsieur Antoine n'a pas déposé d'enveloppe, Paris, Éditeurs réunis, 1951.

Sources, Paris, Éditions des Poètes, 1954.

Les silences chantent aussi, Paris, Caractères, 1956.

Terre à jamais : poèmes, Paris, Hautefeuille, 1957.

Voisines : choix de poèmes sur la peinture et la sculpture, Paris, J. Millas-Martin, 1958.

Dialogue dans le crépuscule, Paris, les Nouveaux Cahiers, 1959.

Didier et les adolescentes, Paris, les Nouveaux Cahiers, 1960.

11. Témoignage de Jean-Pierre Barthonnat, décembre 2015.

12. Perrot Michelle, *Les femmes ou les silences de l'Histoire*, Paris, Flammarion, 1998.

13. Arlet Suzanne, *Les silences chantent aussi*, Paris, Caractères, 1956.



- Réflexions sur la création littéraire: en marge d'un passage de « Expérience du drame » de Roger Vailland. Portrait de l'auteur par Mervi, Paris, J. Grassin, 1961.*
- Mes mains vides: ou Adrien. Méditations écrites après la lecture des « Lettres » de la religieuse portugaise, Paris, Les Nouveaux cahiers, 1961.*
- Grand âge, nous voici, Paris, La revue moderne, 1964.*
- Le don suprême, choix de poèmes de commémoration, Millau, Imp. Maury, 1964.*
- Pain de la tendresse, Rodez, Suberive, 1966.*
- Ma route est ma demeure, Millau, Impr. Maury, 1967.*
- Le choix de Giulietta: comédie dramatique en 3 actes, Millau, Impr. Maury, 1968.*
- Le visage..., Paris, Le pavillon, 1970.*
- Rétrospective théâtrale 70-71. Les deux pôles: (remarques préliminaires pour un essai, « l'indicible au théâtre »), Dinant, Impr. L. Bourdeaux-Capelle, 1972;*
- Pauline et le printemps, Rodez, Suberive, 1972.*
- Scènes parallèles: excellents spectacles, rétrospective 1972-1973, Millau, Cahiers Culturels, 1973.*
- Chronique du pain de tendresse, Paris, S. Arlet, 1974.*
- Tiré à part: pages... concernant une théorie erronée sur les origines paternelles d'Apollinaire, Paris, S. Arlet, 1976.*
- Sources encore: choix de poèmes lyriques, Paris, S. Arlet, 1977.*
- L'indicible au théâtre: pages de journal intime, Paris, S. Arlet, 1979.*

Traductions

- SCHULZ Bruno (1892-1942), *Traité des mannequins*, traduit du polonais par Suzanne Arlet, Allan Kosko, Georges Lisowski, Paris, Julliard, 1961.
- « Vertige de bien vivre: essai d'anthologie de la jeune poésie polonaise », Textes choisis et traduits par Suzanne Arlet, Chambelland, *Le pont de l'épée*, n° 19, troisième trimestre 1962.
- FICOWSKI Jerzy (1924-2006), *Cinq nus, poèmes, Wanda Ficowska, Gravures sur cuivre*, traductions de Suzanne Arlet, Verneuil sur Avre, imp. Dierville, 1964.
- HORDYNSKI Jerzy, *Les retours inaccomplis: poèmes*, traduits du polonais par Suzanne Arlet, Paris, La Revue Moderne, 1964.
- FICOWSKI Jerzy, *Lettre à Marc Chagall*, Traduits du polonais par Suzanne Arlet, Paris, Eaux forts de Marc Chagall, A. Maeght, 1969.
- SCHULZ Bruno (1892-1942), *Le sanatorium au croque-mort: nouvelles*, traduites du polonais par Thérèse Douchy, Allan Kosko, Georges Sidre, Suzanne Arlet, Paris, Denoël, 1974.
- BRYLL Ernest, *Le remous de novembre*, Traduction libre du polonais par Suzanne Arlet, Paris, S. Arlet, 1975.

DEUXIÈME PARTIE

DU CÔTÉ DES FÉMINISTES





Les féministes et leurs archives

Marine Rouch

Il faut remonter à la toute fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle pour rencontrer un souci de mémoire chez les féministes. On assiste alors à des tentatives plus ou moins fructueuses pour créer et maintenir à flots des bibliothèques féministes dont la raison d'être était la conservation et la transmission des archives militantes. À l'origine, il y a la prise de conscience malheureuse que l'histoire ne retiendra pas d'elle-même les actions des mouvements minoritaires et de dominé.e.s. C'est au prisme de cette conscience d'un possible oubli qu'il faut d'ailleurs mesurer aujourd'hui la difficulté des entreprises passées et contemporaines. Les documents conservés devaient permettre de combler les lacunes de la mémoire.

Les premières « archivistes » féministes

Eliska Vincent face à l'indifférence des institutions culturelles

C'est la bibliothèque d'Eliska Vincent (1841-1914), abritée dans sa maison d'Asnières et dont on dit qu'elle contenait un « million de fiches et de dossiers¹ », qui fut la première initiative de regroupement d'archives féministes. Eliska Vincent est née dans une famille républicaine radicale. Son père fut d'ailleurs emprisonné pour son orientation politique au moment de la révolution de 1848². Sa fille commença son activité militante en 1866 quand elle rejoignit la Société pour la revendication des droits civils des femmes³. Sa participation à la Commune lui valut d'échapper de peu à l'exécution en 1871. Elle défendit les droits des travailleuses, notamment par son implication dans le mouvement syndicaliste français. Mais c'est dans la revendication pour le suffrage féminin qu'elle se signala particulièrement : en 1888, elle fonda le petit mais influent groupe d'Asnières, L'Égalité⁴. Quand, la même année, Hubertine

1. Christine Bard, « Les gardiennes de la mémoire », *Bulletin Archives du féminisme*, n° 5, juin 2003. <http://www.archivesdufeminisme.fr/ressources-en-ligne/articles-et-comptes-rendus/fonds-archives-bibliotheques-musees/bard-c-les-gardiennes-memoire/#r9>

2. Helen Rappaport, *Encyclopedia of women social reformers*, États-Unis, ABC-CLIO, 2001, p. 725.

3. Fondée par Léon Richer et Marie Deraisme en 1869.

4. Il est plus tard absorbé par l'Union française pour le suffrage des femmes, créée en 1909. Eliska Vincent en fut la vice-présidente.





▲ Fig. 1 – Photographie de Maria Vérone vers 1920.

Auclert, qui en avait aussi assuré l'animation, suivit son mari pour quatre ans en Algérie, Eliska géra le groupe parisien⁵. Cette vie militante fut propice au recueil de documents contribuant à la construction d'une mémoire féministe. À sa mort en 1914, Eliska légua sa bibliothèque au Musée social, créé en 1894, dans l'espoir que l'institution fonde un institut féministe. Le Musée refusa le fonds, malgré l'intervention de Marguerite Durand et Maria Vérone (► fig. 1), ses deux exécutrices testamentaires. En contrepartie y fut créée en 1916 une section d'études féminines⁶. Cette bibliothèque a donc malheureusement disparu sans laisser de traces.

Un cercle d'intéressées

Alors qu'Eliska tenta d'assurer la survie de son trésor, d'autres ne cherchèrent pas à transmettre le leur aux institutions publiques et s'occupèrent surtout de rassembler autour d'elles un cercle d'intéressées. En 1901,

la journaliste Marguerite Belmant, se faisant appeler par son pseudonyme Marbel, fonda l'Union fraternelle des femmes (UFF), organisation militante pour le suffrage féminin. Pour garder mémoire de ces actions, Marbel constitua une véritable bibliothèque féministe dans sa demeure parisienne. Madame Chulliat, qui avait connu les milieux féministes par sa sœur Jane Misme, journaliste et créatrice de l'hebdomadaire féministe *La Française* en 1906 ainsi que militante à l'Union française pour le suffrage des femmes (UFSF) fondée en 1909, entreprit également de créer, en 1924, une bibliothèque féministe. Elle rassembla une documentation féminine et féministe de 3 000 volumes au fond de la librairie parisienne de son mari, Paul Ducrocq. Faut de moyens, elle ne put continuer et dut fermer en 1936. Toutes deux entretenaient des bibliothèques ouvertes au public avec parfois, à l'instar de l'entreprise de Marbel, la possibilité d'emprunter par correspondance ou bien, comme chez Madame Chulliat, de se réunir autour d'un thé ou d'assister à une conférence⁷. Ces bibliothèques disparurent corps et biens.

5. Helen Rappaport, *op. cit.*

6. Françoise Blum, Janet Horne, « Féminisme et Musée Social: 1916-1939. La Section d'études féminines du Musée Social », *Vie sociale*, n° 8-9, août-septembre 1988.

7. Christine Bard, *op. cit.*



On ne peut ignorer non plus l'*Encyclopédie féministe* d'Hélène Brion (1882-1962) qui l'occupa toute sa vie et qui ne fut jamais publiée. Cette œuvre monumentale et inachevée est conservée à la Bibliothèque Marguerite-Durand (BMD)⁸. Sur des dizaines de cahiers, qu'elle prêtait volontiers, Hélène Brion consigna des notices biographiques de femmes exceptionnelles, des notes sur des événements dont des femmes étaient les héroïnes, ou encore rassembla des cartes postales écrites par des femmes.

Deux « dépôts légaux officieux »

D'autres entreprises connurent une destinée plus heureuse. Les féministes du début du xx^e siècle savaient qu'elles pouvaient confier leurs archives à deux de leurs camarades : Marie-Louise Bouglé et Marguerite Durand.

La jeune Marie-Louise Bouglé (1883-1936) travaillait comme vendeuse la journée et suivait des cours du soir pour passer un diplôme de sténodactylo. C'est en assistant régulièrement à des universités populaires qu'elle découvrit les associations féministes. Très vite, elle rejoignit le rang des militantes féministes et pacifistes des Jeunesses laïques et républicaines et de l'Union pour le suffrage des femmes dont elle prit la responsabilité de la documentation. Elle développa alors une véritable passion pour la conservation de la mémoire féminine et féministe, alimentée après la Première guerre mondiale par sa profonde déception face au retour des rôles traditionnels des femmes. Dans une interview, elle déclare :

« La pensée que tous les efforts faits, que toutes les idées émises lors des congrès, n'étaient pas centralisés et risquaient dès lors d'être perdus pour l'avenir me désolait. Je résolus d'amasser tout ce qui concernait notamment l'activité féminine dans le temps présent¹⁰. »

C'est en 1926 qu'elle ouvrit sa bibliothèque au public, dans son petit appartement du 10^e arrondissement, après avoir rassemblé en deux ans près de 12 000 documents grâce à une « liaison étroite avec tous les groupes féministes français et étrangers, faisant des échanges avec les bibliothèques, s'assurant le service de presse des principaux éditeurs¹¹ ». Au fil des années, Marie-Louise Bouglé réussit à enrichir son fonds auprès de nombreuses féministes radicales : l'historienne Maïté Albistur, qui consacra sa thèse de 3^e cycle sous la direction de Michelle Perrot, à l'inventaire et au classement des documents de Marie-Louise Bouglé¹², précise que la bibliothèque de la militante fonctionnait alors

8. Colette Avrane, « Hélène Brion, une institutrice féministe », Bulletin *Archives du féminisme*, n° 5, juin 2003.

9. Christine Bard, *op. cit.*

10. *Minerva*, 1932. Cité par Maïté Albistur, « Une nouvelle demeure de Clio ou les archives Marie-Louise Bouglé », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 1985, vol. 1, n° 1, p. 27-28.

11. Maïté Albistur, *Ibid.*, p. 27.

12. Maïté Albistur, *Inventaire des archives Marie-Louise Bouglé, déposées à la Bibliothèque de la Ville de Paris (BHVP)*, avril 1982.



comme un « dépôt légal officieux¹³ ». Après sa mort prématurée en 1936, son mari, André Mariani, présida la Société des amis de la bibliothèque Marie-Louise Bouglé qui permit la consultation des documents pendant dix ans de plus. Après un refus de la Bibliothèque nationale de France, le fonds fut versé à la bibliothèque de la ville de Paris en 1946 où il est aujourd'hui consultable.

Il existe un autre dépôt légal officieux à la même époque, celui de Marguerite Durand (1864-1939) (► fig. 2). À l'âge de 17 ans, celle-ci quitta le domicile familial et devint actrice à la Comédie-Française, situation qu'elle abandonna après son mariage avec le député radical Georges Laguerre en 1886¹⁴. Elle commença alors à côtoyer les cercles politiques et se lança dans le journalisme. En 1896, Marguerite Durand vécut sa première expérience du féminisme quand elle dut couvrir un Congrès international organisé par la Ligue française pour le droit des femmes (LFDf). L'année suivante, elle fonda *La Fronde*, journal féministe par et pour les femmes qui avait pour objectif d'élargir l'horizon de ses consœurs au-delà de la sphère privée (► fig. 3). C'est au siège de son journal qu'elle constitua sa petite bibliothèque. En janvier 1932, le bulletin municipal officiel publia l'acte de naissance officiel de la Bibliothèque Marguerite-Durand : « cette bibliothèque offre un intérêt primordial par le caractère souvent unique des pièces qu'elle comporte pour l'étude et le développement du mouvement féministe¹⁵ ». La ville de Paris accepta le don à la fin de la même année. Quelques 10 000 livres, des milliers de brochures, de manuscrits, de documents iconographiques, d'archives d'associations féministes et féminines etc., purent désormais être consultables au dernier étage de la mairie du 5^e arrondissement. Tout naturellement, c'est Marguerite Durand elle-même qui continua de gérer la bibliothèque jusqu'à sa mort en 1936. La romancière Harlor, pseudonyme de Jeanne Clothilde Désirée Perro (1871-1981), qui assistait Durand, prit la suite. La bibliothèque ferma ses portes au début de l'Occupation en 1940, subit quelques pertes au passage et ne rouvrit qu'en 1970 au moment du renouveau féministe. Elle est aujourd'hui située dans le 13^e arrondissement, 79, rue Nationale, au dernier étage de la médiathèque Jean-Pierre Melville.

Des travaux sur l'histoire des femmes et du féminisme rendus possibles

Ces pionnières de l'archivage féministe ont permis la réalisation des premiers travaux sur l'histoire des femmes et surtout du féminisme. Christine Bard précise que « dès son origine, l'histoire du féminisme s'inscrit dans une perspective militante¹⁶ ».

13. Maïté Albistur, article cité, p. 28.

14. Ils divorcèrent en 1891.

15. *Bulletin municipal officiel*, 17 janvier 1932. Cité par Christine Bard, *op. cit.*

16. Christine Bard, « Introduction » in Christine Bard, Annie Metz et Valérie Neveu (dir.), *Guide des sources de l'histoire du féminisme*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Archives du féminisme, 2006.



PORTRAIT PAR JULES CAYRON

MARGUERITE DURAND

1864-1936

DIRECTRICE-FONDATRICE DE LA FRONDE

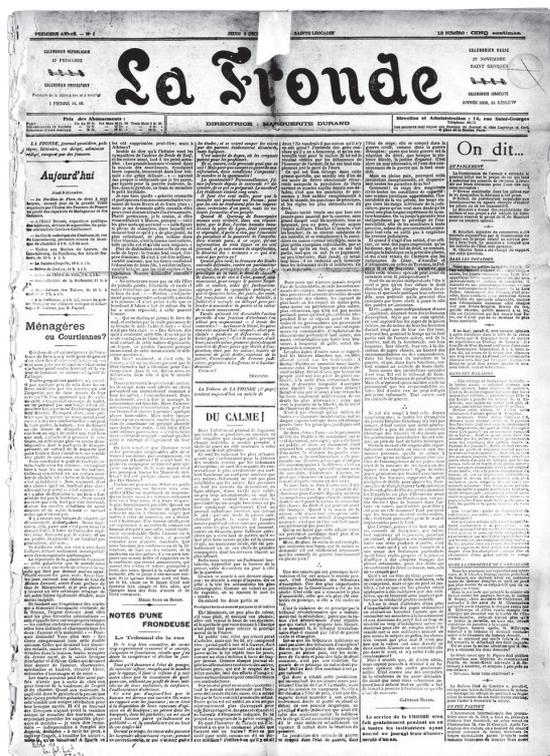
Donatrice à la Ville de PARIS de la

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE MARGUERITE DURAND

Office de Documentation Féministe

Mairie du V^e (ouverte de 14 h. à 18 h., sauf le Samedi)

▲ Fig. 2 – Carte postale-réclame du journal *La Fronde*, utilisant le portrait de Marguerite Durand peint par Jules Cayron en 1897.



▲ Fig. 3 – Le tout premier numéro de *La Fronde*, le 9 décembre 1897. © Gallica BnF.

Léon Abensour, membre de l'Union française pour le suffrage des femmes (UFSF), publia ainsi une *Histoire générale du féminisme à nos jours* en 1921¹⁷. Quant à Marguerite Thibert, militante socialiste et féministe, elle soutint une thèse intitulée *Le féminisme et le socialisme français de 1830 à 1850* en 1926. Plus tard, Pierre Grimal, spécialiste de lettres classiques, publia entre 1964 et 1967 les quatre tomes de son *Histoire mondiale de la femme*¹⁸. La collection souffre d'essentialisme et d'un excès de juridisme. Néanmoins, elle témoigne d'un nouvel état d'esprit et d'une volonté de « prendre en compte la moitié quotidienne de l'humanité¹⁹ ». Le renouveau féministe des années 1970 alla de

pair avec celui de recherches militantes. Les militantes – et celles du MLF ne furent pas en reste – insistèrent sur la nécessité de connaître le passé pour construire l'avenir. Ainsi, en 1973, Michelle Perrot, accompagnée de Fabienne Bock et Pauline Schmitt-Pantel, intitula un premier séminaire à Paris 7-Jussieu « Les femmes ont-elles une histoire ? » en se basant sur l'absence supposée de sources disponibles pour parler des femmes puisque l'histoire avait toujours été faite par et pour les hommes. L'année suivante, Michelle Perrot et Françoise Basch créèrent le Groupe d'études féministes (GEF). 1973 encore, Yvonne Knibiehler et Marcel Bernos fondèrent le Centre pluridisciplinaire d'études féminines de l'université de Provence (CEFUP) et ouvrirent en 1974 un Deug sur la « condition féminine ». D'autres groupes suivirent comme le Centre lyonnais d'études féministes (CLEF) (1976) et le Groupe de recherches

17. Léon Abensour, *Histoire générale du féminisme des origines à nos jours*, Paris, Delagrave, 1921.

18. Pierre Grimal, *Histoire mondiale de la femme*, Paris, Librairie générale de France, 1965.

19. Cité par Françoise Thébaud, *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, Lyon, ENS Éditions, 2007, p. 44.

interdisciplinaires d'étude des femmes à Toulouse (GRIEF) (1979). Le premier bilan historiographique remonte à l'année 1984, avec la publication des actes du colloque de Saint-Maximin sous le titre *Une histoire des femmes est-elle possible?*²⁰

Deux vastes chantiers contribuèrent à la fondation des études féministes: les femmes travailleuses avec l'histoire ouvrière et les femmes militantes avec l'histoire sociale, le tout dans une perspective marxiste. On se concentra alors sur les femmes les plus radicales et sur les périodes les plus révolutionnaires. Au début des années 1990, la monumentale *Histoire des femmes en Occident*, en cinq tomes, sous la direction de Georges Duby et Michelle Perrot, fit connaître ces thèmes au grand public tout en élargissant les problématiques²¹.

L'histoire du féminisme ne fut pas en reste. Maïté Albistur et Daniel Armogathe publièrent d'ailleurs les premières synthèses: *Histoire du féminisme français du Moyen-Âge à nos jours* en deux volumes et *Le Grief des femmes: anthologie des textes féministes*²².

Initiatives contemporaines: collecte et transmission des sources

Centres d'archives

La Bibliothèque Marguerite-Durand reste la référence pour les chercheur.e.s en histoire des femmes et du féminisme (► fig. 4). Ses collections comptent près de 45 000 livres et brochures dont les plus anciens datent du XVII^e siècle, sur les femmes et le féminisme. La bibliothèque possède aussi de nombreuses éditions originales d'œuvres littéraires écrites par des femmes, parmi lesquelles celles d'Olympe de Gouges et Flora Tristan. 1 100 titres de périodiques féminins et féministes sont également consultables: *Le droit des femmes* (1869), *La Citoyenne* (1881), *La Fronde* (1897-1905) mais aussi des titres plus rares tels que *La Spectatrice* (1728-1729) ou *La Femme libre* (1832-1834). On y trouve encore des dossiers documentaires sur divers thèmes, des lettres et manuscrits d'écrivaines, féministes, journalistes telles que Simone de Beauvoir, George Sand, Louise Michel ou encore Colette; des fonds de personnalités comme Jane Misme, Cécile de Corlieu et Nelly Roussel. Les collections continuent de s'enrichir de tous les ouvrages qui paraissent sur ces sujets mais aussi de quelques fonds d'archives.

La BMD est la seule bibliothèque publique française spécialisée à collecter les archives sur les femmes et le féminisme. À partir des années 1970, quelques centres, disséminés sur le territoire national, pouvaient cependant prétendre à accueillir des documents à l'instar de la généraliste Bibliothèque de documentation internationale contemporaine (BDIC) où l'on trouve les archives personnelles de militantes féministes, des collections de journaux, des brochures ou

20. Michelle Perrot (dir.), *Une histoire des femmes est-elle possible?*, Marseille, Rivages, 1984.

21. Georges Duby, Michelle Perrot (dir.), *Histoire des femmes en Occident*, 5 vol., Paris, Plon, 1990-1992.

22. Maïté Albistur, Daniel Armogathe, *Histoire du féminisme français du Moyen-Âge à nos jours*, 2 vol., Paris, Des femmes, 1977; *Le Grief des femmes: anthologie des textes féministes*, Paris, Hier et demain, 1978.



▲ Fig. 4 – La Bibliothèque Marguerite-Durand aujourd'hui, dans le 13^e arrondissement.

encore des comptes rendus de rencontres militantes. On peut par exemple y consulter le fonds Gabrielle Duchêne (1870-1954) qui participa à la fondation de la section française du Comité international des femmes pour une paix permanente. Depuis 2000, après une saisie par la Gestapo puis une récupération par l'armée soviétique à la fin de la guerre, les archives de la Ligue des droits de l'homme (LDH) fournissent de maigres mais néanmoins intéressantes informations sur sa Commission féministe. En 2000 toujours, Geneviève de Gaulle Anthonioz déposa les archives de l'Association nationale des anciennes déportées et internées de la résistance (ADIR) qu'elle présidait alors. Les témoignages des déportées, leurs photographies, leurs correspondances et autres écrits sont des éléments à intégrer à l'histoire des femmes et du féminisme. Les universitaires Liliane Kandel et Françoise Picq y ont également déposé leurs archives personnelles qui constituent un riche témoignage sur les luttes féministes des années 1970²³. D'autres centres, plus spécialisés, comme le centre de documentation du planning familial ou les Archives recherches cultures lesbiennes (ARCL) ouvertes depuis 1983, permettent de faire l'histoire de ces institutions.

Ces centres continuent d'enrichir leurs collections d'archives privées et publiques. Mais la Bibliothèque Marguerite-Durand ne peut plus remplir à elle seule cette immense mission. Depuis 2000, elle peut orienter ses donatrices et donateurs vers le Centre d'archives du féminisme (CAF), abrité par la bibliothèque de l'université d'Angers et créé par l'association Archives du Féminisme. Le dynamisme de Christine Bard a permis toutes ces réalisations. L'association publie un riche bulletin (*Bulletin des archives du féminisme*) qu'elle adresse sous forme papier à ses adhérente-s. Chaque bulletin est ensuite mis en ligne (<http://www.archivesdufeminisme.fr/les-activites/bulletin-de-l-association/>). Il s'agit de collecter, classer – en partenariat avec la formation Histoire et métiers des archives de l'université d'Angers – et de mettre à disposition des chercheur.e.s les archives privées – issues de personnalités ou d'associations – relatives à l'histoire du féminisme, en collaboration étroite avec la Bibliothèque Marguerite-Durand en ce qui concerne le choix de la localisation des fonds collectés par l'association. Les deux fonds les plus anciens sont celui de Cécile

23. Pour une présentation du contenu de ces fonds, voir Anne-Marie Pavillard, « BDIC : présentation » sur le site internet des Archives du féminisme. URL: <http://www.archivesdufeminisme.fr/liens/bdic-presentation/>

Brunschvicg (1877-1946) dont les archives avaient été saisies à son domicile en 1940, transférées à Berlin puis Moscou avant de revenir en France et que ses héritiers ne décident de les confier à Angers. Le second est celui du Conseil national des femmes françaises (CNFF), fondé en 1901 et encore en activité. Aujourd'hui, le CAF possède 36 fonds inventoriés²⁴ tels que le fonds du Mouvement pour la liberté de l'avortement (MLAC), des Chiennes de gardes, des Femmes Libres ou encore ceux de Benoîte Groult, Pierre Simon, Yvette Roudy et Florence Montreynaud. En parallèle, la BU d'Angers développe aussi un fonds documentaire sur les études féministes et de genre. Elle n'est d'ailleurs pas la seule puisque de nombreux centres de ressources se créent au sein de bibliothèques municipales et universitaires comme le Point G dans la bibliothèque municipale de Lyon, l'espace Égalité de genre dans la médiathèque Olympe de Gouges de Strasbourg ou encore le centre de documentation Simone / SAGESSE dans la bibliothèque universitaire centrale de l'université de Toulouse Jean Jaurès.

Des guides à la recherche

L'histoire des femmes et du féminisme est aussi une histoire politique, culturelle et sociale et couvre donc de très nombreuses thématiques. Les sources pouvant contribuer à son écriture, on s'en doute, sont dispersées dans l'ensemble des centres d'archives (bibliothèques municipales, archives départementales, municipales et nationales, etc.) et une centralisation est difficilement envisageable pour des raisons évidentes à la fois pratiques et éthiques. Christine Bard le rappelle, la transmission se fait aujourd'hui « dans un cadre universitaire grâce au développement (hélas encore très insuffisant) des études sur les femmes et le genre²⁵ ». L'invisibilisation des sources, qui résulte de leur éparpillement, aurait de quoi décourager les chercheur.e.s. Mais deux entreprises sont à relever, qui ont eu à cœur d'encourager les recherches sur l'histoire du féminisme.

Au début des années 1980, Françoise Blum, Colette Chambelland et Michel Dreyfus ont entrepris la réalisation d'un guide des sources sur les mouvements de femmes entre 1919 et 1940. Publié en 1984, l'ouvrage qui s'intitule *Mouvements de femmes (1919-1940) : guide des sources documentaires*²⁶, entend « préparer le travail pour l'élaborer [l'histoire des mouvements de femmes]²⁷ ». Ce sont les fonds de neuf bibliothèques et centres d'archives qui ont été explorés pour dresser une liste des documents relatifs à des mouvements ayant eu pour ambition la défense des droits des femmes. Les auteur.e.s ont établi une typologie en sept temps afin de fournir aux chercheur.e.s un ensemble cohérent, à savoir le mouvement suffragiste, les organisations en lutte contre la guerre, les

24. Inventaires disponibles à cette adresse : http://bu.univ-angers.fr/inventaires_CAF

25. Christine Bard, « Introduction », *op. cit.*, p. 10.

26. Françoise Blum, Colette Chambelland, Michel Dreyfus, *Mouvements de femmes (1919-1940) : guide des sources documentaires*, Paris, CEDIAS-Musée Social, 1984.

27. Françoise Blum, « Mouvements de femmes (1919-1940) : Guide des sources documentaires », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 1985, vol. 1, n° 1, p. 20.

organisations féministes religieuses, les organisations professionnelles ou catégorielles, les organisations liées à un parti, les syndicats et les organisations qui échappent à toute classification (l'Union de pensée féminine et l'Union temporaire contre la prostitution réglementée par exemple).

Plus récemment²⁸, le *Guide des sources de l'histoire du féminisme*²⁹ a relevé le même défi mais s'est attaché à élargir à la fois les périodes concernées et la définition du féminisme. En effet, les sources consignées remontent à la Révolution de 1789 – « puisque la notion de droits de l'Homme est au fondement du féminisme moderne³⁰ » - jusqu'à nos jours. De même, certaines associations ne se réclamant pas explicitement du féminisme – précisons que le mot apparaît en français en 1872 sous la plume d'Alexandre Dumas fils qui défend l'assassinat d'une femme adultère par son mari – peuvent tout de même être considérées comme telles. C'est le cas de la Ligue des droits de l'homme. C'est aussi le cas des syndicats qui disposent de sections féminines, parfois désignées explicitement féministes. L'entreprise est immense : il a fallu entreprendre une vaste enquête (2000-2003) auprès des centres d'archives, des bibliothèques et des musées de la France entière. Ces derniers devaient répondre à un questionnaire établi par l'association, ayant pour objet de décrire les parties des fonds intéressant l'histoire des femmes et du féminisme. L'équipe reconnaît que le travail est à poursuivre, notamment au niveau des sources radiophoniques, mais il s'agit d'un outil précieux qui a contribué et continue à légitimer et construire ce champ de recherche. Dans un autre registre, signalons aussi la création et la direction par Christine Bard d'une collection « Archives du féminisme » aux Presses universitaires de Rennes qui prolonge les activités de l'association du même nom. À ce jour, elle compte plus d'une vingtaine d'ouvrages³¹.

Les archives féministes en danger ?

Nous l'avons dit, les archives des dominé.e.s, non « nobles » échappent généralement à la conservation. Ainsi, les sources pour l'histoire du féminisme sont majoritairement privées, qu'elles appartiennent à des personnes ou à des associations. Christine Bard pose le problème soulevé par la nature même de ces archives³². En premier lieu, on en a difficilement connaissance, et, en second lieu, la ou les propriétaires n'en autorisent pas nécessairement la consultation :

28. Également en 2004, Françoise Thébaud (dir.), *Pas d'histoire sans elles. Ressources pour la recherche et l'enseignement en histoire des femmes et du genre*, Orléans, Association pour le développement des femmes du genre Mnémosyne/CRDP de l'académie d'Orléans-Tours, 2004 ; – Annick Tillier (dir.), *Des sources pour l'histoire des femmes. Guide*, Paris, BNF, 2004.

29. Christine Bard, Annie Metz, Valérie Neveu (dir.), *Guide des sources de l'histoire du féminisme*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Archives du féminisme, 2006. L'association offre par ailleurs une version en ligne pour pouvoir accueillir d'éventuelles mises à jour : <http://www.archivesdufeminisme.fr/le-guide-des-sources/>

30. Christine Bard, « Introduction », *op cit.*, p. 11.

31. Le catalogue peut être consulté en ligne : <http://www.pur-editions.fr/collection.php?idColl=105>

32. *Ibid.*, p. 13.

« Garder le monopole de la consultation : telle est la tendance naturelle des organisations qui voudraient, en contrôlant l'accès à leurs archives, maîtriser leur image et acheter leur place sous le soleil de Clio³³. » C'est le problème auquel sont confronté.e.s de nombreu.x.s chercheur.e.s. Lors d'une journée d'étude intitulée « Histoire et mémoires militantes : l'exemple du MLF³⁴ », la crainte d'une possible dépossession a été évoquée par les militantes lorsqu'il a été question de l'éventuel versement de leurs archives personnelles et de leur utilisation par les chercheur.e.s. Les questions fusaient ; toutes se demandaient si elles seraient encore propriétaires de leurs documents – les archives privées gardent ce statut après avoir été confiées à des archives publiques³⁵ –, qui allait classer leurs papiers ? ; s'il n'y aurait pas le risque de voir émerger une contre-histoire... Il y a donc une grande méfiance de la part des militantes, plus particulièrement de la part de celles qui appartiennent à la génération MLF³⁶.

Il faut aussi composer avec le manque de place et de moyens des centres. La Bibliothèque Marguerite-Durand n'échappe en rien à ces limites. En 2000, au retour du fonds Cécile Brunshvicg en France, la BMD manquait à la fois de place et de personnel. C'est donc à Angers qu'on orienta Olivier Baruch, l'arrière-petit-fils de Cécile Brunshvicg, qui cherchait un lieu d'accueil convenable. Aujourd'hui, la BMD accueille de petits fonds et le CAF reçoit les plus volumineux. Quant au contexte socio-politique actuel, il est loin d'être favorable. Des mouvements réactionnaires ont émergé depuis quelques années, faisant suite à une période de « féminisme d'état » qui, malgré ses limites et ses contradictions, avait tout de même permis de légitimer les recherches sur les femmes et le féminisme. Les études féministes peuvent néanmoins compter sur le dynamisme et la détermination de ses chercheur.e.s face à des forces contraires.

Les premières « archivistes féministes » ont laissé un héritage exploité à la fois dans les mouvements féministes contemporains et les milieux universitaires. Nous avons dressé ici un portrait des sources du féminisme encore en devenir qui laisse augurer de futurs enrichissements. Le travail d'inventaire et d'exploration est à poursuivre mais les jeunes chercheur.e.s peuvent aujourd'hui compter sur des associations telles qu'Archives du féminisme et son guide des sources. ■

33. *Ibid.*

34. Organisée par Sylvie Chaperon et Justine Zeller, le 26 janvier 2015 à l'université de Toulouse Jean Jaurès.

35. Christine Bard le précise (*op. cit.*, p. 12) et renvoie à Françoise Heldesheimer, *Les archives privées. Le traitement des archives personnelles, familiales et associatives*, Paris, Christian, 1990.

36. Christine Bard écrit que « les années "MLF" subissent une déformation inévitable lors de leur pétrification archivistique, ne serait-ce qu'en raison de la grande importance donnée alors à l'oral », *ibid.*



Entre genre et nombre, une féministe et sa famille : le fonds Marguerite Pichon-Landry

Julien Pomart

Parmi les archives du militantisme, il existe une catégorie dans laquelle les femmes sont par essence très représentées, celle du militantisme féministe. Dans le cadre du questionnement autour du « genre de l'archive », les fonds d'archives de militantes féministes se prêtent à une double analyse dans la mesure où les femmes sont présentes à la fois en tant que producteur¹, mais aussi en tant que sujet : des femmes produisent des archives dans le cadre d'une activité militante en faveur de droits féminins égaux à ceux des hommes. Dès lors, on peut se demander si ces fonds d'archives féministes sont spécifiques : un fonds d'archives de militante féministe porte-il de manière consubstantielle des marques du genre féminin ?

C'est au travers de cette problématique que nous proposons une analyse du fonds de Marguerite Pichon-Landry, dont l'activité de militante s'est concentrée en France dans la première partie du xx^e siècle, et qui a laissé derrière elle non seulement ses propres papiers, mais aussi ceux de sa famille. Partant du principe que le genre est une construction sociale, il paraît intéressant d'effectuer cette analyse au regard d'autres types de relations et de rapports sociaux qui peuvent apparaître dans ce type d'ensemble documentaire. Car le fonds Marguerite Pichon-Landry permet à la fois une étude de la sphère personnelle et de l'action militante, une mise en contexte dans un environnement social, un regard sur un temps long (plusieurs générations).

Les archives familiales d'une militante féministe

Marguerite Pichon-Landry

Marguerite Landry (Ajaccio, 14 novembre 1877-Paris, 6 septembre 1972) est née dans une famille d'intellectuels radicaux socialistes. Sa mère Augustine Meuron (1836-1925) et son père Timothée Landry (1841-1912), magistrat, quittent la Corse pour Nîmes en 1883 avant de rejoindre la capitale en 1889. Elle a 5 frères et sœurs : Josèphe Landry, dite Seppa (1869-1871) ; Eugène Landry (1872-1913), homme de lettres ; Adolphe Landry (1874-1956), député

1. En archivistique, un producteur est une personne physique ou morale, publique ou privée, qui a produit, reçu et conservé des archives dans l'exercice de son activité. À noter le féminin « productrice » n'est pas usité.

de Corse, démographe considéré notamment comme le père de la politique familiale française, ministre à plusieurs reprises ; Marie Long-Landry (1877-1968), sa sœur jumelle, médecin, première femme chef de clinique en France ; Lasthénie Thuillier-Landry (1879-1962), médecin psychiatre, fondatrice de l'Association française des femmes médecins en 1923.

Marguerite Landry étudie le droit à l'université. Elle épouse en 1903 le juriste Charles-Adolphe Pichon, auteur d'une thèse dénommée *Du libre salaire de la femme mariée* et secrétaire de Raymond Poincaré. Ils ont une fille, Amy (1905-1992), médecin psychiatre.

Marguerite Pichon-Landry est connue pour son engagement au sein du Conseil national des femmes françaises (CNFF), qui débute en 1905, date à laquelle elle entre dans la section de législation. Elle côtoie dès lors la présidente Julie Siegfried, ainsi qu'Avril de Sainte-Croix, la secrétaire. Durant la Première Guerre mondiale, elle est responsable de l'Office de renseignements aux familles dispersées du CNFF. En 1916, elle rejoint la Section d'études féminines du Musée social (► fig. 1).

Au CNFF, son principal objectif est le suffrage féminin. À la mi-1922, le Sénat refuse d'accorder le droit de vote aux femmes. C'est un long combat qu'elle ne cesse de mener en tant que membre de la section législation, secrétaire générale (1929), puis présidente (1932). Les relations de son frère Adolphe lui donnent un accès à l'élite politique lui permettant de progresser sur la question du travail des femmes (► fig. 2).

Pendant la Seconde Guerre mondiale, Marguerite Pichon-Landry fait partie du réseau de résistants Cohors-Asturies et informe la résistance gaulliste grâce à ses relations. Elle sera décorée de la médaille de la Résistance française. Par ailleurs son implication au sein du Musée social se poursuit : élue au grand conseil en 1943, elle devient membre du comité de direction à partir de 1946.

L'obtention du droit de vote en 1944 puis son départ de la présidence du CNFF en 1952 marquent un tournant : elle se consacre à l'éducation des filles et à l'économie domestique. Elle aide notamment à la création de l'Union fédérale de la consommation en 1951, association devenue depuis Union fédérale des consommateurs (UFC).

Un don d'archives familiales

Le fonds Marguerite Pichon-Landry a deux facettes : s'il a fait l'objet d'un don à la Fondation Maison des sciences de l'homme en 2012 en tant que fonds d'archives de militante féministe, c'est aussi un ensemble de papiers appartenant à une même famille. Les documents ressortent aussi bien à la sphère personnelle qu'à l'action associative, militante et professionnelle, et datent du début du XIX^e siècle aux années 1970. Nous désignons sous cette dénomination Fonds Marguerite Pichon-Landry l'ensemble des archives familiales de la militante, comprenant : les archives de Marguerite ; celles de son grand-père Joseph-Adolphe ; celles de son père Timothée ; celles de ses frères Eugène et Adolphe ; de la correspondance échangée entre les Landry et d'autres familles ; des photographies de membres de la famille



▲ Fig. 1 – Portrait de Marguerite Pichon-Landry, dans le grand salon du 68 rue d'Assas (Paris), entre 1920 et 1940. Archives FMSH, I2D1/2073.

▲▲ Fig. 2 – Congrès du Conseil International des Femmes à Helsinki, en juin 1954 – Marguerite Pichon-Landry au centre, robe noire, chapeau blanc. Photo Finlandia Kuva Oy. Archives FMSH I2D1/158.

Un premier travail d'inventaire et de numérisation a été réalisé en 2011, à l'initiative des petits enfants de Marguerite, dont Antoinette Bernard², par Lucile Utgé-Royo (documentaliste). Le service des archives de la FMSH a procédé à la reprise et à une restructuration des données ayant donné lieu à un inventaire archivistique encodé en XML-EAD et publié en ligne en 2013³.

Ces archives apportent un certain éclairage sur la personnalité et l'action d'une militante relativement peu connue – tout du moins rarement mentionnée – de la « première vague » féministe : son champ d'action, ses combats, ses soutiens et parfois, les difficultés rencontrées dans son engagement militant. Mais ce n'est pas tout : la présence des papiers de son grand-père, de son père, de son mari, de ses frères et sœurs, de sa fille, permet une autre approche du fonds, notamment un examen des rapports de genre au sein de la famille autant qu'au dehors, dans la sphère militante, et ce sur une longue durée.

Archives féministes, archives « féminines » ?

En filigrane, l'expression de soi

Comme souvent en matière d'archives personnelles, la correspondance que Marguerite Pichon-Landry a conservée est avant tout celle qu'elle a reçue. Il s'agit principalement de lettres échangées entre membres (exclusivement féminins) du CNFF mais aussi avec des hommes en dehors du tissu associatif féministe. Les copies de lettres qu'elle a envoyées, précieuses dans la mesure où elles émanent de la pensée et de la volonté de Marguerite, ne portent pas spécialement de marqueurs de genre – psychologiques, sociologiques ou culturels – que l'on attribue couramment aux femmes dans les représentations sociales : une grande sensibilité, l'expression de l'intime ou la mention de la vie familiale. Contrairement à certaines de ses correspondantes, elle n'emploie qu'exceptionnellement des formulations appartenant au registre affectif. Comme Marthe Boël (présidente du Conseil international des femmes) et Cécile Brunschvicg, elle réserve ce registre aux cas exceptionnels qui le nécessitent.

Par exemple lors de la guerre civile grecque (1946-1949), la réponse qu'elle adresse à la demande d'aide émanant du Conseil national des femmes hellènes (CNFH) atteste d'une certaine emphase qui est somme toute de circonstance lorsque l'on se doit d'exprimer compassion et solidarité féminine (► fig. 3). Mais ce type de correspondance, qui répond par ailleurs au ton utilisé par le CNFH, reste rare.

Ce sont avant tout ses différents périmètres d'intervention liés au droit des femmes – éducation des filles, santé, économie domestique –, et qui trouvent une expression matérielle dans les archives, qui renvoient au genre féminin : les archives ne constituent pas l'expression d'un genre, sauf de manière indirecte.

2. Fille d'Amy Pichon et du médecin Jean Bernard

3. L'inventaire est accessible à l'adresse http://nabu.fmsch.fr/document/FR075FMSH_000000024. Une partie des archives composant le fonds est consultable en ligne.

► Fig. 3 -
Lettre de M^{me} Pichon-Landry à
la présidente du Conseil national
des femmes hellènes
(17 janvier 1947).
Archives FMSH 12D1/386.

Paris le 17 Janvier 1947

Madame la Présidente
du Conseil National des Femmes Hellènes
26 rue Alexandre Soutsou
Athènes.

Chère Madame,

Nous venons de faire connaître votre nouvel et érouvant appel à une de nos réunions de Comité.

Toutes celles d'entre nous qui ont entendu cette lecture vous assurent une fois de plus de leur affection pour leurs secours grecques.

Elles vous expriment toute la sympathie qu'elles ressentent pour leurs douloureuses épreuves et l'écho que trouvent parmi elles les revendications que vous formulez.

Dites-nous comment vous estimez que nous pourrions vous aider utilement?

Recevez, Madame la Présidente, l'assurance de nos sentiments de profonde sympathie.

M. Pichon Landry

Si elles portent la trace d'une construction sociale, c'est peut-être celle de la bourgeoisie de l'époque.

Dans les papiers de la militante féministe, les hommes sont présents, qu'ils soient émetteurs, destinataires ou personnages mentionnés. Enfant et jeune adulte, Marguerite reste en contact avec pères, frères (et sœurs) lorsqu'elle se trouve éloignée d'eux. Dans cette correspondance transparaissent affection et respect envers les figures masculines que constituent son père et ses frères. On ne peut s'empêcher de garder cela à l'esprit en constatant qu'à l'âge adulte, dans le cadre de ses activités militantes, elle ne fera jamais part d'animosité envers la gent masculine.

Par la suite, elle et son mari Charles-Adolphe reçoivent conjointement un grand nombre de lettres et de cartes postales. Mais leurs occupations professionnelles et militantes respectives semblent ne pas se croiser: s'il s'agit des archives d'un couple, on ne peut parler d'archives de couple militant. On trouve par ailleurs quelques lettres de Raymond Poincaré, avec lequel elle a gardé contact, et de Robert Debré.

Constitution et transmission des archives

Au travers des constructions socio-familiales

La conservation des papiers est une pratique familiale amorcée au XIX^e siècle par la branche paternelle de la famille de Marguerite. Bien souvent lorsqu'il est question d'archives, il s'agit de garder par-devers soi les preuves pouvant justifier d'un droit ou de la réalisation d'un acte. Son père conservait ainsi des papiers relatifs aux biens immobiliers, aux successions familiales antérieures, aux dettes contractées, aux dépenses, aux créances. Le document le plus ancien retrouvé date de 1808. Une correspondance professionnelle liée à ses activités juridiques (310 pièces) a aussi été conservée. Comme l'explique aujourd'hui Antoinette Bernard, les papiers ont ensuite été entreposés dans une chambre de bonne par Marguerite Pichon-Landry, qui a initié leur classement.

La transmission a été effectuée par les hommes puis par les femmes de la famille. On constate que la passation de la responsabilité des archives s'opère avec Marguerite, sans doute pour deux raisons concomitantes : parce qu'elle était sensible à la préservation de ses propres archives de militante, qu'elle a inscrite dans un processus global de conservation des documents de la famille (incluant aussi une bibliothèque), mais aussi parce que les frères Landry sont morts avant elle et ses sœurs (Eugène en 1913, Adolphe en 1956).

Dans le cas présent, le souci de la préservation de la mémoire de la famille n'apparaît pas comme spécifique au genre féminin mais plutôt comme une pratique inhérente à la bourgeoisie de l'époque, et même à des pratiques socio-professionnelles courantes dans cette famille baignant dans le Droit – Marguerite et son père sont juristes –, qui peuvent pousser à la conservation et au classement de preuves écrites destinées à un usage ultérieur quelconque.

Par ailleurs une certaine cohésion du noyau familial transparaît dans les archives, que ce soit au fil de la correspondance échangée entre ses membres ou sur les nombreuses photographies prises et faisant état de rassemblements familiaux. L'intérêt pour l'histoire des Landry est très présent. En 1874, le père de Marguerite entreprend des recherches généalogiques : il s'agit d'établir les liens de parenté entre les familles Landry et Meuron afin de, peut-être, pouvoir utiliser le patronyme Meuron qui semble disparaître du côté suisse. À la mort de Timothée en 1912, Marguerite poursuit les investigations avec l'aide de sa sœur Marie. De ces recherches émergeront progressivement plusieurs arbres généalogiques ainsi qu'une monographie historique intitulée *Adolphe Landry. L'homme. Ses origines. Sa famille. Ses alliances*, remise en 1971 à Marguerite par un certain Joseph de Germigny. Le manuscrit rédigé par le biographe constitue vraisemblablement l'objet d'une commande.

Si l'on observe une continuité dans cette entreprise biographique, on ne peut que souligner un changement dans les motivations l'ayant portée. Alors que le père souhaitait établir un droit, les filles ont voulu ériger et conserver une mémoire collective à la fois par « conscience de classe » mais aussi de par un réel attachement d'ordre affectif à la famille. Cette histoire familiale trouve ici un aboutissement en la personne d'Adolphe, aimé et admiré de ses sœurs. Elle devient celle d'un seul homme, selon la volonté de femmes.

Paradoxalement le regard porté sur ces archives familiales par les donateurs en fait avant tout un fonds d'archives de militante féministe : c'est à ce titre qu'il a fait l'objet d'un don à la Fondation Maison des sciences de l'homme, dont la Bibliothèque a constitué un fonds bibliographique portant sur l'histoire des femmes, le féminisme et les études sur le genre. Ses donateurs sont au nombre de trois : deux petits-fils et une petite fille, Antoinette Bernard, qui a suivi de près les travaux d'inventaire et de numérisation du fonds par une documentaliste réalisés en amont du don, et qui lui a cherché un lieu d'accueil. La chaîne de transmissions s'est donc poursuivie avec des femmes.

Ce choix de considérer cet ensemble comme les archives d'une féministe et de sa famille trouve son explication dans le fait que les papiers de Marguerite sont les plus nombreux (environ un tiers de l'ensemble), et que son activité militante est mieux documentée que l'activité professionnelle des autres membres

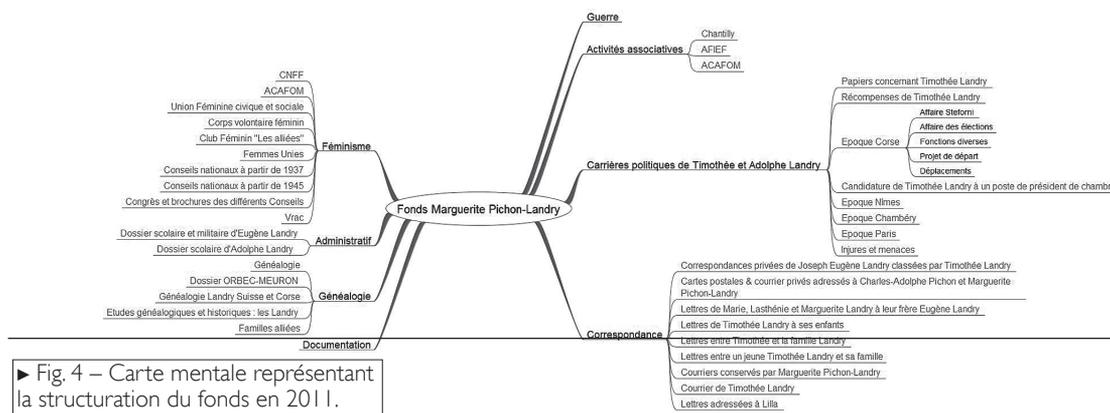
de la famille. Mais on peut par ailleurs s'interroger sur la part d'influence du sexe dans ce processus de transmission : des hommes auraient-ils vu dans cet ensemble de papiers familiaux autre chose qu'un fonds de féministe ?

Concernant ce dernier point, on peut dire que les archives autorisent plusieurs lectures : si l'émergence d'une figure comme celle d'Adolphe Landry tire son origine de l'histoire familiale, la construction de la personnalité ainsi que l'œuvre de la militante féministe partagent en partie la même source.

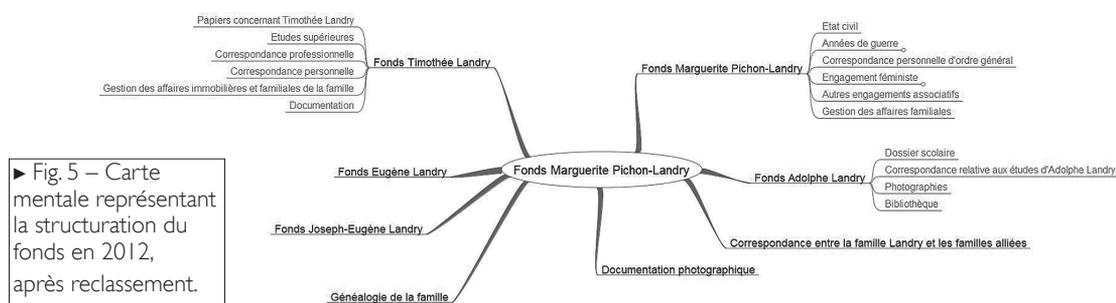
Classement féminin versus classement masculin

Archives transmises par des hommes puis des femmes, classées par des femmes ? De Marguerite Pichon-Landry à Antoinette Bernard, les archives ont été prises en charge mais aussi classées. Elle-même les a conservées et classées avant que sa fille Amy Bernard-Pichon (1907-1992) prenne le relais. Il s'agissait d'un classement ordonnancé selon plusieurs thématiques : féminisme, guerre, carrières politiques de Timothée et d'Adolphe Landry, activités associatives, etc. (► fig. 4).

Ce type de classement, qui a été remanié depuis, n'est pas spécialement révélateur d'une pratique « genrée » : propre ni aux hommes ni aux femmes, il est caractéristique de ceux réalisés par les non-archivistes (les chercheurs par exemple). Rien dans la pratique classificatoire ne laisse deviner une construction différenciée de la mémoire en fonction du genre. On note cependant la présence de la catégorie « féminisme » regroupant la quasi-totalité des archives liées au militantisme de Marguerite.



► Fig. 4 – Carte mentale représentant la structuration du fonds en 2011.



L'ensemble du fonds familial a été reclassé par les archivistes de la FMSH en fonction des différents « producteurs » (► fig. 5). Le plan de classement final, conforme au principe de respect des fonds qui sous-tend la pratique archivistique, reflète, et de manière presque fortuite, la volonté de mettre les archives de Marguerite Pichon-Landry au premier plan et de les considérer comme un fonds d'archives familiales de militante féministe. Au final ce patrimoine transmis et classé sur plusieurs générations, portant d'abord et en premier lieu la mémoire des hommes de la famille, est considéré aujourd'hui comme celui d'une femme.

*
* *

Chez les Landry, le « goût de l'archive », pour reprendre l'expression d'Arlette Farge, est une affaire de famille plus qu'une question de genre. Car du point de vue d'un archiviste, difficile d'attribuer une « spécificité féminine » aux archives de Marguerite Pichon-Landry. Leur remise en contexte dans l'environnement familial et social de l'époque permet une certaine distanciation : la féministe a vraisemblablement constitué sa mémoire comme l'aurait fait un homme, *a fortiori* comme l'ont fait les hommes de la lignée des Landry avant elle. À ce titre les archives familiales de la militante peuvent se prêter à une analyse interdisciplinaire mêlant historiens, sociologues, spécialistes des questions de genre, psychanalystes, et pourquoi pas psycho-généalogistes.

D'avantage que leur contenu, leur classement, leur transmission, ce sont avant tout les thématiques couvertes par les archives de Marguerite Pichon-Landry qui permettent de les qualifier d'archives de féministe, et par extension archives d'une femme, le militantisme féministe ayant d'abord été (et reste de nos jours) majoritairement féminin. Dans le cas présent s'il existe un genre de l'archive, il se situe quelque peu dans le regard porté par qui appréhende le fonds aujourd'hui, avec sa propre logique de catégorisation de ce qui relève du féminin ou du masculin. ■

« Vous ne me connaissez pas mais ne jetez pas tout de suite ma lettre ». Le courrier des lecteurs et lectrices de Simone de Beauvoir

Marine Rouch

Si de nombreuses féministes n'ont pas pris le soin de conserver les traces de leurs activités militantes, si d'autres encore n'en ont pas assuré la transmission, Simone de Beauvoir, au contraire, nous a légué un véritable témoignage de son époque en conservant les milliers de lettres qu'elle a reçues de la part de son public lecteur. En 1995, sa fille adoptive et héritière, Sylvie Le Bon de Beauvoir, versait les correspondances de l'écrivaine à la Bibliothèque nationale de France. Ces documents forment aujourd'hui le fonds des lettres reçues¹, en cours de classement et subdivisé en quatre sous-unités : lettres reçues d'intellectuels et amis ; lettres reçues de lecteurs devenus des correspondants privilégiés ; lettres reçues de lecteurs ; coupures de presse². Nous nous limiterons ici à l'analyse des « lettres reçues de lecteurs », réparties dans quarante-quatre boîtes d'archives et que nous estimons à près de 20 000, reçues entre 1944 et 1986, année de la mort de Simone de Beauvoir³.

1. Bibliothèque nationale de France, département des manuscrits, NAF 28501 – fonds Simone de Beauvoir – Lettres reçues. Toutes les archives citées dans cet article appartiennent à ce fonds, sauf indication contraire.

2. Les coupures de presse ont été envoyées par des correspondant-e-s depuis l'étranger et les quatre coins de la France.

3. Les lettres reçues d'intellectuels et d'amis comptent trente correspondances avec des personnalités diverses : Madeleine Chapsal, Claude Chabrol, René de Ceccaty, Alain Badiou ou encore Dominique Desanti. Quant aux lettres de lecteurs devenus des correspondants privilégiés, elles regroupent quelques dizaines de correspondances suivies. Notons que ces deux sous-unités pourraient à l'avenir être enrichies par des courriers extraits des « lettres reçues de lecteurs ». En effet, le fonds étant en cours de classement, de nombreuses lettres présentes dans les « lettres reçues de lecteurs » trouveront sans doute leur place dans les sous-unités précédentes : on y trouve de nombreuses correspondances suivies avec des lecteurs et lectrices au départ inconnu.e.s. De la même façon, on croise aussi des lettres de la part d'intellectuel.le.s et ami.e.s (Marguerite Grépon, Genevieve Gennari, Marie-Andrée Lagroua Weill-Hallé, Georges Hourdin... pour n'en citer que quelques-un-e-s).

Il y a vingt ans, Sylvie Le Bon de Beauvoir regrettant que les « Lettres reçues » soient peu étudiées, proposait des pistes de traitement⁴. Son appel n'a pas été entendu et le fonds a peu attiré les chercheur-e-s. À ce jour, seuls les travaux de deux historiennes l'ont explicitement utilisé mais de façon partielle. Il s'agit d'Anne-Claire Rebreyend dans le cadre de sa thèse sur les pratiques sexuelles et amoureuses des Français entre 1920 et 1975 et, plus récemment, de l'américaine Judith Coffin qui a dressé un état des lieux du fonds dans un article publié en 2009⁵. Si en 2016 le fonds a été régulièrement consulté⁶, il est paradoxalement peu utilisé pour des recherches spécifiques sur l'histoire des femmes, du genre et des féminismes.

D'après Sylvie Le Bon de Beauvoir, Simone de Beauvoir ne jetait aucune lettre, ce qui explique l'importance du fonds. À partir du *Deuxième Sexe*, Beauvoir a eu conscience qu'en conservant ce courrier considérable, elle constituait un témoignage important sur son époque⁷. Nous souhaitons montrer qu'il est possible de mobiliser un peu plus cette correspondance-témoignage sous l'angle de l'histoire des femmes et du genre. Nous proposons donc deux pistes de réflexion concernant la transmission des mémoires féminines et féministes.

Mémoires féminines « ordinaires »

De nombreuses femmes « ordinaires » écrivent à Simone de Beauvoir. Dans les premières années, elles forment, avec les hommes, un public de spécialistes : écrivain.e.s, historien.e.s, professeur.e.s de lettres, médecins, etc., cherchant à approfondir leur lecture du *Deuxième Sexe*. Puis, en 1954, l'Académie Goncourt récompense *Les Mandarins*. Le public éclairé est en net recul ou se transforme en consommateur de littérature. On écrit alors à Simone de Beauvoir pour lui faire part de ses impressions de lecture. Lorsqu'en 1958, l'écrivaine commence à publier ses *Mémoires*⁸, la féminisation de son lectorat se précise. Cette même année, plus de 80 % de lettres sont écrites par des femmes. Elles se stabilisent ensuite autour de 70 % chaque année.

Les hommes continuent à écrire, mais sont en net recul. Entre 1958 et 1961, 59 lettres sont écrites par des hommes, contre 156 par des femmes⁹. Sur ces 59 hommes, les *Mémoires d'une jeune fille rangée* est cité 14 fois, *La Force de l'âge* 11

4. Le Bon de Beauvoir Sylvie, « Lettre au président de la BNF », dans Éliane Lecarme-Tabone, Jean-Louis Jeannelle (dir.), *Simone de Beauvoir*, Paris, Ed. de l'Herne, 2012, p. 373-374.

5. Rebreyend Anne-Claire, *Intimités amoureuses : France, 1920-1975*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2008. Coffin Judith, « Sex, love, and letters: writing Simone de Beauvoir, 1949-1963 », *American historical review*, octobre 2010, p. 1061-1088.

6. Pour les études littéraires notamment. Voir Augras Julie, « Écritures de lecteurs : Beauvoir lue. La réception des Mandarins (1954-1959) », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 2016/2, vol. 116, p. 387-408.

7. Échange de mails.

8. *Mémoires d'une jeune fille rangée*, 1958 ; *La Force de l'Âge*, 1960 ; *La Force des choses*, 1963.

9. Données obtenues sur un échantillon de 339 lettres écrites par un lectorat « ordinaire », reçues entre 1949 et 1961. 90 % de ces lettres se concentrent entre 1954 et 1961.



fois (dont deux fois par deux hommes citant le premier tome dans la même lettre). Ils ne seraient donc que 23 en quatre ans à avoir écrit en réaction à la lecture des *Mémoires*, soit 39 % des lecteurs hommes¹⁰. Cette mince proportion ne signifie pas que les *Mémoires* ont été peu ou pas lus par les hommes puisque la totalité d'un lectorat n'écrit pas à un-e auteur-e. Pour prendre la plume, il faut en effet que la lecture ait été une expérience bouleversante. Chez les hommes, c'est la possibilité donnée par Beauvoir de revivre une époque précise que les lettres saluent après la lecture de *La Force de l'âge*. Quant aux *Mémoires d'une jeune fille rangée*, les hommes remercient l'écrivaine de s'être livrée de la sorte : la lecture leur a permis de comprendre son parcours. J.-F. appartient au milieu catholique et bourgeois. Il avait lu les livres précédents de l'auteure mais les deux tomes des *Mémoires* lui ont permis de « comprendre [sa] vie¹¹ ». Quant à J., il a aimé le premier tome des *Mémoires* qui l'a d'ailleurs poussé à reprendre la lecture du *Deuxième Sexe*, abandonnée quelques années plus tôt car demandant « un effort constant d'attention¹² ». Pour un autre, instituteur retraité, *La Force de l'âge* a été une lecture agréable par sa « sincérité » et surtout parce que le livre lui a permis de « revivre les années 1929-1944¹³ ». Chez les femmes, les effets de la lecture des *Mémoires* sont tout autres. Le sexe de leur auteure a permis une identification et une appropriation plus profondes. Une femme leur a confié sa vie ; à elles, désormais, de lui faire lire la leur.

Un nouveau moyen d'expression pour des femmes isolées

Écrire à Simone de Beauvoir est pour beaucoup l'occasion de prendre une véritable bouffée d'air frais. La lettre représente une fenêtre temporairement ouverte sur un monde auquel elles n'ont pas accès, un monde auquel elles aspirent. Une majorité d'entre elles sont des mères au foyer. D'autres mènent une activité salariée. Mais toutes étouffent dans leur quotidien qu'elles trouvent étriqué, fait de tâches répétitives pour lesquelles elles manquent de reconnaissance. Isolées, c'est par la lecture, activité intersubjective par excellence, qu'elles ont un accès sur le monde et les consciences qui le peuplent. Les *Mémoires* de Simone de Beauvoir ont montré bien plus que la fabrique d'une écrivaine : ils ont fait de l'auteure une femme accessible et finalement peu différente des autres. Si *Le Deuxième Sexe* avait déjà montré aux femmes qu'elles

10. Les autres écrivent en réaction à un article paru dans *Les Temps Modernes* ou dans la presse, à une action ou une conférence du couple Sartre-Beauvoir, ou encore – mais moins souvent – après la lecture d'un roman beauvoirien (*Les Mandarins* est le roman le plus cité par les hommes entre 1954 et 1961).

11. Lettre du 9 avril 1961.

12. Lettre du 19 mars 1959.

13. Lettre du 23 décembre 1959. Deux autres lettres s'inscrivent dans cette veine : Lettre du 27 décembre 1960 : A ce lecteur, *La Force de l'âge* a permis de « revivre les années de guerre et de libération ». Lettre du 16 juillet 1961 : Pour celui-ci, les *Mémoires* sont réussis car ils sont « le témoignage de la vie de deux grands écrivains », ils sont « l'événement ».



étaient des millions à partager une condition, les *Mémoires* leur ont fourni une interlocutrice de choix, une oreille attentive.

Les confidences affluent. On peut lire en 1957 le désespoir d'une femme brimée par son mari qui lui coupe les vivres, sans qu'il manque de moyens, et qui l'empêche d'entretenir des relations avec ses deux filles. « La libération par le travail est une solution mais pour celles qui ont interrompu leur métier pour se marier et qui ne trouvent rien à faire parce qu'elles ont 40 ans, ne leur reste-t-il que le suicide ? ». C'est la seule peur d'être « traitée de mère dénaturée¹⁴ » qui empêche cette femme de mettre un terme à cette relation. Une sténodactylo, mariée et mère de trois enfants, décrit la situation dans laquelle elle se trouve. Issue d'une famille pauvre – son père était un « ivrogne », sa mère était « vulgaire » – elle a épousé un fils de travailleurs bien installés pour échapper à son milieu. Son mari, qu'elle n'a jamais aimé, la trompe au vu et au su de tous, « il la sort même avec les enfants ». Cette situation la fait se sentir « inutile et nulle » :

« Je suis une petite femme insignifiante. Je voudrais leur crier mais oui je suis capable de lire Malraux ou Camus. [...] Je serai toute ma vie comme ces petites ménagères pour qui l'univers est d'avoir un frigidaire, une télévision, du linge dans l'armoire. Et moi je n'ai rien il faut que j'élève les gosses avec l'argent que mon mari veut bien me donner et que je sois gaie pour eux. Je les rabroue. Je suis ignoble avec eux. Pauvres gosses. Je les aime. Je voudrais être riche pour eux car alors je pourrais me séparer voir du monde, apprendre¹⁵. »

Elle précise qu'elle écrit en étant persuadée que Beauvoir ne lira jamais sa lettre mais coucher ces mots sur le papier la soulage. Néanmoins, elle lance un appel :

« Écrivez-moi, vous qui devez me lire. Dites-moi que je suis folle, mais au moins quelqu'un aura pensé à moi - un tout petit peu - et au fond c'est cela ma détresse, c'est de n'avoir personne, personne¹⁶. »

Une autre, M. P., entretient une correspondance suivie avec Simone de Beauvoir depuis 1960¹⁷. Elles déjeunent régulièrement ensemble. En 1967, elle écrit :

« Pardonnez-moi de vous écrire – mais, il me semble que j'ai toujours oublié le “principal”... Cela vous paraît peut-être un peu naïf, mais tant pis... Vous savez depuis 10 ans, que je vous connais, que je suis sincère. Malgré les apparences, sans vous, je suis seule, ne me laissez pas. C'est à cause de vous que je vis, cela est vrai. J'ai passé mon examen d'avocat, pour vous faire honneur, j'ai surmonté

14. Lettre du 29 août 1957.

15. Barré dans la lettre.

16. Lettre non datée, vers 1961-1962.

17. Nous trouvons des traces de cette correspondance jusqu'à la fin des années 1960.



mon chagrin, ma solitude, à cause de votre gentillesse pour moi. J'ai vos photos découpées dans des journaux, j'ai vos lettres, vos paroles. C'est tout cela qui fait ma "vraie vie". »

Elle poursuit :

« [...] Chère Madame de Beauvoir, je suis de votre famille, je suis votre fille spirituelle – en ce sens que vous me dominez, mais qu'aucun autre être n'est plus proche de vous que moi, j'en suis sûre. [...] Vous me donnez "tout"... la vie¹⁸. »

Ces lettres, que nous ne pouvons toutes citer, expriment l'importance que revêt pour ces femmes la présence, réelle ou rêvée, de Simone de Beauvoir à leurs côtés.

Écrire pour exister

De nombreuses femmes ont trouvé dans l'écriture – sous forme épistolaire, littéraire ou plus intime – la possibilité de justifier leur existence à la fois à leurs propres yeux et à ceux du monde. C'est ainsi que Simone de Beauvoir reçut des dizaines de manuscrits qu'elle lut et jugea avec bienveillance.

Pour certaines, les Mémoires ont fourni la preuve qu'une vie de femme pouvait légitimement se raconter et intéresser un public, ce qui ne manqua pas d'éveiller des désirs d'écriture autobiographique. C'est le cas d'une lectrice de 1959, née dans une famille bourgeoise, que ses parents ont préféré marier très tôt à un homme qui l'avait embrassée le temps d'un « flirt ». Son mari, « rustre mais cultivé », la brutalise : « J'étais l'esclave, la servante, et l'amante qui devait bien entendu tout pardonner dans ces moments-là [...] je devins une petite "putain" de grande envergure. » Elle témoigne alors le besoin de s'exprimer pour briser un silence que la société lui impose : « Il faut absolument que je dise quelque chose avant de mourir – dépêchons-nous – j'ai presque 46 ans. » Elle propose alors à Beauvoir de lui envoyer de temps en temps des petits cahiers dans lesquels celle-ci trouvera l'expression de pensées qu'elle pourra aussi améliorer. Elle compte sur l'écrivaine pour écrire un livre à partir de ses notes car, dit-elle, « je ne suis pas agrégée de philosophie¹⁹ ». En 1959 toujours, c'est encore le cas de S., lectrice italienne, qui implore Beauvoir : « Voulez-vous bien écrire ma vie, la vie de mes parents²⁰ ? » En raison des tourments subis dès son enfance, elle pense que l'histoire de sa famille pourrait fournir matière à un roman. Une autre encore, mariée et mère de trois enfants, envoie ses carnets intimes, demandant l'avis de Beauvoir²¹. Dans une lettre ultérieure, on apprend que celle-ci lui a suggéré d'écrire à partir de ces carnets tout en lui

18. Lettre du 22 juin 1967.

19. Lettre du 9 juin 1959.

20. Lettre du 10 juillet 1959.

21. Lettre du 19 juin 1960. Les carnets ne sont malheureusement pas dans le fonds.



signifiant qu'ils ne sauraient, en l'état, constituer une œuvre²². Déçue, la lectrice avoue se sentir « l'esprit rouillé » et n'avoir pas « la culture suffisante²³ ».

Pour Beauvoir, ces femmes restent dans la facticité de la vie quotidienne. Mais en les encourageant à écrire, elle se fait leur maïeuticienne et leur fournit les moyens de s'échapper de leur environnement étouffant en réfléchissant sur leur condition.

Femme²⁴

*Je suis cet embryon qu'une femme a porté
et ce paquet de chair
qu'une femme a bercé
et je suis ce refus ce rejet ce mécompte
ce stupide accident que les parents recompte [sic]
et je suis ce chemin qu'un amour a tracé
cette voie solitaire
ces lambeaux de misère
et ce grand trou béant que l'homme a labouré.*

*Et je suis ce jardin qu'une graine encore tendre
épueuse et modifie
et pénètre et travaille
et je suis de ma mère l'ancienne retrouvaille.*

*Et je suis cet outil que l'on prend que l'on pose
l'outil que l'on dépose
au seuil de ses nuits.*

[...]

*Et je n'ai rien donné et je n'ai rien reçu
j'étais née de la terre
et je lui ai rendu ses labours de printemps
ses récoltes d'automne
et ses enfants perdus et qui nous abandonnent
et ces grands désespoirs des ventres détendus
et son sang répandu
et ses humeurs méchantes
et ses jours défendus
et ses ventres gonflés libèrent les eaux
et tous ses os broyés qui crient au scandale
et ce cri de l'enfant
et ce corps déchiré
et ces nuits sans sommeil
et ce corps labouré
et je suis ce grand vent qui fait sauter la terre
et ces hommes construits
et tous ceux qu'on enterre
et je suis le chemin qui conduit au repos
à ce ventre plissé
large et chaud
qui m'inonde. »*

22. On connaît le point de vue de Beauvoir sur l'invasion de la scène littéraire par les autobiographies de femmes. Selon elle, les recueils d'anecdotes n'ont aucun intérêt et c'est malheureusement le défaut qu'elle rencontre dans tous les manuscrits d'autobiographies qu'elle reçoit : « Je le sais bien parce que parmi les manuscrits que je reçois, il y a toujours une pile d'autobiographies de femmes qui toutes racontent leur vie sans s'occuper de savoir si les épisodes ont un intérêt quelconque pour autrui. » Simone de Beauvoir, « Mon expérience d'écrivain », dans Francis Claude, Gontier Fernande, *Les écrits de Simone de Beauvoir: la vie, l'écriture*, Paris, Gallimard, 1979, p. 449-450.

23. Lettre du 13 août 1960.

24. Extrait d'un poème d'une lectrice, P. Signori.



Pour d'autres, l'écrivaine a volontiers endossé le rôle de *mentore* littéraire et parfois accompagné les manuscrits de qualité devant les éditeurs. L'histoire la plus célèbre est celle de Violette Leduc que Simone de Beauvoir a soutenue jusqu'au bout²⁵. Marguerite Grépon est un autre exemple. En 1952, elle confie à Beauvoir les projets d'écriture qu'elle mène en parallèle de la création de sa revue, *Cahiers d'Ariane*. Rassurée par le jugement d'une écrivaine expérimentée, elle la remercie d'avoir aimé son « enfant-livre », cet « enfant touffu » qu'elle a la « faiblesse [d']aimer²⁶ ». Mais d'autres écrivaines n'ont pas connu une telle postérité alors même que Simone de Beauvoir suivait leurs travaux de près²⁷. Le cas de Florence Asie, pseudonyme de Henriette-Marie Napoléon qui rappelle sa passion pour l'exotisme, est édifiant. Elle écrit pour la première fois à Simone de Beauvoir en 1962. Son courrier révèle une personnalité fantasque :

« Je viens de lire votre énorme livre “la force de l'âge”, sans pouvoir le poser, malgré son poids détestable pour lire au lit ! Si je vous dis “chapeau !” c'est trop court. Je dirai donc que voilà un bouquin passionnant sans être un roman, comme on veut absolument en faire pondre aux écrivains. Vous êtes savante et vous n'êtes pas toujours à le prouver. Tout ce que vous racontez est intéressant, sans que ce soit, excusez-moi, des histoires de fesses, dont on persiste à croire que les lecteurs raffolent. Vous cherchez un sens à la vie, voilà pourquoi je vous ai suivie avec un grand intérêt. ».

Dans un *post-scriptum*, elle glisse :

« Je cours les éditeurs qui gardent longtemps mes manuscrits, tergiversent puis me les rendent... j'aurai bientôt fait le tour de Paris²⁸. »

Il n'en faut pas plus pour que Simone de Beauvoir, curieuse de nouveaux talents et ayant à cœur d'aider les femmes à se faire une place dans le monde littéraire et intellectuel, lui propose de lire ses écrits. Elle leur trouve du potentiel et s'engage à lire et corriger les manuscrits de Florence qui répond :

« Merci beaucoup. Je vous le redirai sous une autre forme bientôt. Soyez assurée néanmoins que je ne me pendrai pas à vos basques d'aucune façon. J'ai encore des tas de poèmes à vous envoyer. Je le ferai par petites doses, à mesure que je les ajuste, quand vous les aurez lus, allumez le feu avec. [...] Je me lève, je me penche, je vous fais une grande révérence – voilà²⁹. »

25. Ses trois premiers livres ont paru chez Gallimard dans les années 1940 et 1950 : *L'Asphyxie*, 1946 ; *L'Affamée*, 1948 ; *Ravages*, 1955.

26. Lettre du 15 mai 1952.

27. Nous présentons ici Florence Asie. Mais c'est aussi le cas de Marguerite Granier qui tentait de concilier son emploi, les tâches ménagères, sa vie familiale et ses ambitions littéraires ; de Léna Leclercq, Jacqueline Leiner, Alice Colanis et bien d'autres.

28. Lettre du 28 septembre 1962.

29. Lettre du 17 novembre 1962



Après bien des refus – Pierre Javet des éditions Julliard n'hésita pas à dire que le manuscrit qu'il venait de lire était celui d'« une folle³⁰ » – Gallimard publie le premier roman de Florence, *Fascination*, en 1966, dédié à Simone de Beauvoir : « J'offre ce livre à Simone de Beauvoir qui m'a fait la courte échelle³¹ ». Quatre autres romans suivent³² mais après la publication du deuxième, *L'amour, c'est quoi?*, l'éditeur se lasse et demande à Florence de renouveler et varier son style. Elle traverse alors une période de doutes durant laquelle Simone de Beauvoir redouble de conseils et de soutien. Florence s'essaye aussi à la poésie. Deux recueils de poèmes ont été publiés aux éditions Paule Mannschott³³, petite maison rouennaise spécialisée dans la poésie. Le couple Napoléon n'ayant pas d'enfant, c'est l'éditrice, voisine et amie, qui, à la mort de Florence, récupéra dans une boîte à chaussures les quelques documents conservés – probablement des correspondances et divers manuscrits. La boîte fut perdue. Seules quelques dizaines de poèmes demeurent dans le fonds des lettres reçues.

« Il y a choucroute et choucroute...	un ongle verni
celle qu'on mange seul en se bourrant sans rien dire.	je regarde fumer la saucisse et le chou...
Et puis Et puis	Et fument fument les volcans les horizons
il y a celle qu'on mange avec Simone de Beauvoir...	atterrissent les avions et s'envolent les ballons
Ce n'est pas du tout du tout pareil	je vois grouiller de mon balcon les têtes noires d'un « caviar »
Et pourtant c'est la même	qu'elle a vu de ses yeux vu coude à coude avec un pape hélas invisible...
oui mais avec elle je lui mange un oeil	14 décembre 1964 »
un mot qu'elle a dit	

© Poème de Florence Asie en l'honneur de
Simone de Beauvoir. © Droits réservés.

30. Lettre du 11 mai 1962.

31. Florence Asie, *Fascination*, Paris, Gallimard, 1966.

32. *Griserie*, (1967); *L'amour, c'est quoi?* (1968); *Le Rendez-vous mystique*, (1973); *Une sacrée bonne femme* (1975).

33. *De tout, un peu*, Rouen, P. Mannschott, 1968; *Anti-cancans*, Rouen, P. Mannschott, 1968.



Beaucoup chantent la fascination de l'auteure pour celle qu'elle appelait « S de B » – car « ça fait un blason, c'est plus grand³⁴ ».

Ces réalisations littéraires sont intéressantes à plus d'un titre. Elles ont en commun d'avoir été inspirées et/ou entretenues par Simone de Beauvoir. Les aspirations des femmes à mettre leur vie en récit éclairent sur leurs manières de vivre leur condition. Elles répondent à un vide dans leur histoire et à un sentiment d'absence de reconnaissance comme sujets à part entière. Cantonnées à des sphères privées, elles éprouvent alors le besoin de s'exprimer et d'être entendue sur la scène publique. L'écriture autobiographique témoigne d'une pratique réflexive sur la condition féminine qui mènera plus tard à l'affranchissement des contraintes sociales. Dans ce cheminement, l'influence de Simone de Beauvoir et de son œuvre est centrale.

Quant aux lettres qui relèvent de ce que nous appellerions le *mentorship* littéraire, elles permettent une analyse de la place réservée aux femmes dans et par le champ littéraire. Là encore, le rôle de Simone de Beauvoir est au centre et permet de dévoiler l'importance des amitiés et des réseaux féminins en matière d'entrée des femmes en littérature et de reconnaissance par l'institution littéraire³⁵.

Une guide intellectuelle: des jeunes filles en formation

La jeune Simone des *Mémoires d'une jeune fille rangée*, luttant contre son milieu bourgeois pour gagner son indépendance, a fasciné de nombreuses jeunes filles. L'écrivaine a suivi le parcours de beaucoup d'entre elles. Dans des lettres, au cours de rencontres dans son appartement de la rue Schœlcher ou dans des cafés, elles abordaient toutes sortes de sujets. Durant ces conversations, Simone de Beauvoir, certainement pour ne pas dépasser une certaine limite et pour se protéger, faisait en sorte que la vie de son interlocutrice soit au centre du propos³⁶. Les jeunes filles se sentaient en confiance et la considéraient comme leur guide. Simone de Beauvoir rassurait sur les questions que pouvaient se poser les jeunes filles au moment de l'adolescence (sexualité, relations aux autres, aux parents, religion etc.) mais conseillait aussi des lectures, des sorties au cinéma, des conférences ou des expositions. De longues discussions philosophiques et existentielles s'ensuivaient.

M. C. a 16 ans en 1959 quand elle décide d'écrire à l'auteure dont elle a déjà lu quelques œuvres :

« Dernièrement j'ai lu le premier tome du *Deuxième sexe* qui m'a passionnée. Bien sûr, il y a certaines pages de Philosophie pure que je n'ai pas comprises parce que je n'ai pas encore fait de Philo (j'ai seize ans, je suis en première) et j'attends l'année prochaine avec impatience. J'ai été fière en lisant votre livre que ma culture me

34. Lettre du 17 mai 1963.

35. Voir Ann Jefferson, « Amitiés féminines et entrée en littérature : Simone de Beauvoir, Violette Leduc et Nathalie Sarraute », *Perspective*, n° 14, printemps-été 2016, p. 3-5.

36. D'après Colette Avrane, une correspondante qui a souvent rencontré Simone de Beauvoir.



serve à sa compréhension. Par exemple vous citez, “La fouille” d’Engels, que j’ai lue l’année dernière, alors j’étais contente “d’être dans le coup” en quelque sorte. Je suis tout à fait d’accord avec vos idées. J’ai beaucoup apprécié l’analyse de l’œuvre de Montherlant qui est bien “envoyée”³⁷. »

Simone de Beauvoir l’a sans doute invitée à poursuivre la conversation puisque plusieurs lettres suivent, au fil des ans, dans lesquelles M. C. raconte sa découverte du monde.

Quant à Colette, son « coup de foudre³⁸ » remonte à ses treize ans, quand son grand frère lui a conseillé de lire un livre dont il pensait qu’il l’aiderait à traverser son adolescence tourmentée. Il s’agit des *Mémoires d’une jeune fille rangée*. Trois ans plus tard, la jeune Colette écrit pour la première fois une longue lettre à l’auteure³⁹. Elle a lu *La Force de l’Âge* et a commencé à lire des extraits de *La Force des Choses* dans *Les Temps Modernes*. « Chère Madame, vous ne me connaissez pas mais ne jetez pas tout de suite ma lettre⁴⁰ », commence-t-elle. Quelques semaines plus tard, sa mère tend une lettre à Colette qui rentre du lycée après avoir reçu le prix d’honneur⁴¹. L’écriture est inclinée, presque illisible. Simone de Beauvoir y encourage la jeune fille à lui écrire : « Votre lettre m’a beaucoup touchée et j’espère que vous me donnerez de vos nouvelles⁴² ». C’est le début d’une longue aventure épistolaire⁴³ qui sera enrichie par de nombreuses rencontres jusqu’à la mort de Beauvoir en 1986. Pour Colette, Beauvoir fut une guide intellectuelle à un âge où l’on appréhende difficilement l’avenir. En effet, la jeune fille raconte ses lectures, ses sorties au cinéma, ses tourments sentimentales, ses promenades solitaires à vélo, elle fait part de ses questionnements jusqu’aux plus intimes. Ainsi la jeune Colette fait écho à la jeune Simone des *Mémoires d’une jeune fille rangée* en affrontant la perte de sa foi religieuse :

« J’ai une question à vous poser et c’est surtout pour cela que je vous écris. J’ai mis cinq ans à m’apercevoir que je ne croyais plus en Dieu. Je ne croyais en lui que dans la mesure où j’avais l’impression qu’il me protégeais [*sic*] et m’aidait. Je me suis

37. Lettre non datée, 1959.

38. Expression employée par Colette lors de notre entretien téléphonique le 11 novembre 2015.

39. Colette Avrane a accepté de livrer la première lettre brute qu’elle a écrite à Simone de Beauvoir le 9 juin 1963, à l’âge de 16 ans. C’est certainement sa sincérité et sa détermination à comprendre le monde qui l’entourait qui ont touché Simone de Beauvoir. Colette est devenue historienne. Elle est consciente de ce que sa correspondance avec Simone de Beauvoir et son expérience de jeune fille dans les années 1960 ont de précieux.

Elle a soutenu une thèse sur les ouvrières à domicile sous la direction de Christine Bard et a récemment publié un ouvrage sur une féministe peu connue, Berthe Fouchère.

40. Lettre du 9 juin 1963.

41. Anecdote racontée par Colette lors de notre entretien téléphonique le 11 novembre 2015.

42. Lettre du 28 juin 1963. Archives personnelles de Colette Avrane.

43. Une centaine de lettres de Colette sont présentes dans le fonds des lettres reçues.

Dimanche 9 juin 63

Chère madame

Vous ne me connaissez pas mais ne jetez pas tout de suite ma lettre. D'abord je voulais vous dire que j'ai été enthousiasmée par les lignes de vous de que j'ai lus. Ils ont beaucoup changé mes idées. Je ne sais pas si j'en ai beaucoup parlé à la maison, mais la semaine dernière, lorsque j'ai demandé à ma mère le nombre de kilomètres qu'il y a d'ici à la Méditerranée, on m'a demandé je n'étais pas assez folle pour vouloir faire le voyage en bicyclette et si je ne prenais pour S. de Beauvoir. J'ai une question

jusqu'au bout. Excusez-moi si c'est mal écrit et si il y a des fautes d'orthographe mais si je cherche à recopier cette lettre je sais bien que je n'oserais pas et que je ne pourrais pas. Je voudrais peut-être mieux que je me présente. J'ai presque seize ans. Je suis une bonne élève mais une révoltée. J'érotte dans le milieu familial, au lycée. Je n'ai pas d'amis, je m'éduque seule. Vous direz à Monsieur Sartre que je l'admire et que j'ai lu beaucoup de ses livres et que j'ai aimé les Atlasses et j'ai eu une envie folle de gifler les gens qui riaient à tout moment. Je lis les Temps Modernes et attends la suite de la Force des Choses. Je veux que vous

P.S. J'ai pensé en lisant "la Force de l'Âge" que vous étiez très effrayés par la Mort. Peut-être avez-vous changé. Mais je ne crois pas que la Mort soit une chose si effrayante. C'est attirant et merveilleux au contraire. Vous ne pensez pas que l'inconnu est merveilleux? La peur de la Mort ne vient-elle pas de la frayeur collective plus que de notre volonté personnelle? J'espère que je ne vous ennuie pas trop avec mon bavardage. Il est minuit et je vous écrit dans ma chambre, nous sommes rentrés de la campagne et toute la famille parle en jetant un petit coup d'œil sur moi pour voir ce que je fais bien sûr.

à vous pour et c'est surtout pour cela que je vous écris. J'ai mis cinq ans à m'apercevoir que je ne croyais plus en Dieu. Je ne croyais en lui que dans la mesure où j'ai l'impression qu'il me regardait et m'aiderait. Je ne suis revenue compte que c'était uniquement parce que j'avais peur de me voyer seule face à l'avenir à l'inconnu. J'ai cessé de croire. Pourtant c'est insuffisant. Je suis une tourmentée et une insupportable. L'esprit de géométrie a besoin de preuves et je m'en ai pas. Alors je vous en demande. Expliquez-moi pourquoi Dieu n'existe pas ou si cela vous ennuie demandez à Sartre de me l'écrire. J'espère que vous lirez

sachiez que j'ai été heureuse de vous écrire parce qu'on se représente toujours ceux qu'on admire comme des gens inaccessibles alors que je crois que vous êtes accessibles. J'aimerais bien que vous demandiez à Mr Benêt d'écrire un article dans les Temps Modernes pour comment il est. Ce n'est pas les quelques pages que vous lui consacrez dans la Force de l'Âge qui ont satisfait ma curiosité.

Vous avez, madame, toute mon admiration et mon respect

Colette Arvane

Colette Arvane 45 rue de
Seringrad Paris 8^e arr

On vient de me demander si je mets en train d'écrire mes mémoires! Si vous me répondez voulez-vous m'expliquer aussi la différence entre exase et ek-stase.

Bonne nuit

Colette

rendu compte que c'était uniquement parce que j'avais peur de me trouver seule face à l'avenir, à l'inconnu. [...] "L'esprit de Géométrie" a besoin de preuves et je n'en ai pas. Alors je vous en demande. Expliquez-moi pourquoi Dieu n'existe pas ou si cela vous ennuie demandez à Sartre de me l'écrire⁴⁴. »

Beauvoir écrit :

« Vous me posez une grande question : il faudrait un livre ou des heures pour vous répondre. Quand vous serez en classe de philosophie vous apprendrez là-dessus beaucoup de choses, et vous pourrez lire *L'Être et le Néant* de Sartre⁴⁵. »

La réponse de Beauvoir non seulement encouragea Colette à poursuivre ses réflexions mais la rassura : elle avait enfin trouvé une personne capable de la comprendre. Une relation asymétrique mais néanmoins chaleureuse s'instaura, Colette en a aujourd'hui pleinement conscience : « Nous nous sommes vues pendant toutes ces années sans que j'appartienne réellement à sa vie. C'était une amitié limitée⁴⁶. » Il n'en demeure pas moins que Simone de Beauvoir a suivi et épaulé la jeune fille dans les moments les plus difficiles de sa vie. Trente ans après la mort de Simone de Beauvoir, Colette, qui a aujourd'hui 69 ans, peut faire un retour réflexif sur ces années et affirmer que l'écrivaine a été « une personne fondamentale dans [sa] construction personnelle⁴⁷ ».

Mémoire des engagements féministes

Avec *Le Deuxième Sexe*, Simone de Beauvoir a ouvert un débat auquel de nombreuses femmes sont prêtes à participer. Les lettres sont souvent l'occasion de discuter de la condition féminine et ce d'autant plus que dans les années 1950-1960 aucun mouvement social de grande envergure ne fédère encore les luttes féministes⁴⁸.

Des militantes en gestation (années 1950-1960)

B., professeur à Bâle, souhaite apporter sa pierre à l'édifice en 1953. En Suisse allemande, les jeunes filles sont encore considérées comme de « futures ménagères ». Grâce au poste d'enseignante qu'elle occupe depuis quatre ans, elle lutte pour que ses étudiantes « intéressantes » puissent avoir accès à des études supérieures. Mais elle se retrouve très souvent confrontée aux parents qui, dès que l'âge le permet, retirent leurs filles de l'école. Elle s'entend répondre :

44. Lettre du 9 juin 1963.

45. Lettre du 28 juin 1963. Archives personnelles de Colette Avrane.

46. Lors de notre rencontre le 10 décembre 2015.

47. Lors de notre rencontre le 15 novembre 2015.

48. Sylvie Chaperon parle de « creux de la vague » dans sa thèse de doctorat, *Le creux de la vague : mouvements féminins et féminismes : 1945-1970*, publiée sous le titre *Les années Beauvoir*, Paris, Fayard, 2000.



« Oui, si c'était un garçon ! Mais c'est une fille ! C'est inutile. Pourquoi l'encourager à faire des études ? Elle se mariera tôt ou tard, alors les études, c'est du temps perdu et de l'argent jeté par la fenêtre. ».

B. conclut sa lettre par la demande d'un entretien. Elle souhaite parler du problème des femmes et le besoin de se définir et de parler à une autre femme se fait sentir : « Ce n'est ni le professeur, ni l'étudiante qui vous le demande, mais une femme qui aura tant de questions à vous poser⁴⁹. » Et elle n'est pas la seule à solliciter un entretien. En 1953 également, Y. se dit très intéressée par les sujets qui traitent de « la femme » :

« Ces questions de l'activité féminine dans l'ordre intellectuel, du rôle de la femme émancipée dans la société moderne, des possibilités qui lui sont faites, ou, hélas ! encore refusées, de son rôle aussi près de l'homme dont elle doit être une collaboratrice efficace, non un jouet ou un instrument d'utilité pratique, tous ces sujets passionnants que des textes littéraires peuvent illustrer entre les mains d'une femme doublée d'un écrivain, j'aimerais m'en entretenir avec vous⁵⁰. »

D'autres tentent de trouver des solutions concrètes et/ou expriment explicitement un besoin de cohérence. Il est clair, pour une lectrice de 1951 dont les études ont été « interrompues par le mariage », qu'un long chemin reste à parcourir : « [...] sans union, sans cohésion, sans groupement⁵¹, rien à espérer avant longtemps : trop de préjugés, de coutumes enracinées [...] il faudrait des femmes comme vous⁵². » Une Suisse, dont la principale occupation semble être le journalisme et la critique littéraire, a mis un point d'honneur à faire connaître la pensée beauvoirienne dans son pays. Dans une lettre écrite en janvier 1957, elle dit avoir trouvé dans les œuvres de Beauvoir l'élan nécessaire pour écrire un article qui a permis au féminisme suisse d'entrer dans une phase « réjouissante⁵³ ». Une peintre mexicaine vivant à New York en 1956, rêve de son côté à des moyens techniques capables de libérer les femmes et propose à Beauvoir de réfléchir à la « gestation mécanique » pour délivrer les femmes de la biologie⁵⁴.

Le Deuxième Sexe a fait de Simone de Beauvoir la personne la plus qualifiée et attentive pour discuter de ces problématiques. Elles sont donc nombreuses à penser que lui parler leur permettra de pousser plus avant la compréhension de leur condition et de trouver des solutions pour l'améliorer. Elles voient ainsi en elle une représentante émérite de leur sexe.

49. Lettre du 16 mars 1953.

50. Lettre du 11 octobre 1953.

51. Elle souligne.

52. Lettre du 12 septembre 1949.

53. Lettre du 17 janvier 1957.

54. Lettre du 27 juin 1956.



Deux générations en débat

Alors que Simone de Beauvoir ne s'est pas encore pleinement engagée dans le féminisme⁵⁵, des militantes de la Première vague pensent déjà qu'elle pourra prendre leur relais, à l'instar de Cécile de Corlieu. Cette dernière (1891-1982), féministe catholique, a milité à l'Union pour le Vote des Femmes et a été secrétaire de la Commission Travail au Conseil National des Femmes entre 1925 et 1935. La correspondance des deux femmes donne à voir la confrontation de deux générations qui peinent à s'accorder. Ce que représente Cécile de Corlieu, Simone de Beauvoir l'a enterré depuis 1949, au début du *Deuxième Sexe* :

« La querelle du féminisme a fait couler assez d'encre, à présent elle est à peu près close : n'en parlons plus. On en parle encore cependant. Et il ne semble pas que les volumineuses sottises débitées pendant ce dernier siècle aient beaucoup éclairé le problème⁵⁶. »

C'est en 1956 que Cécile de Corlieu écrit pour la première fois à Simone de Beauvoir. Parce que « parmi [ses] amies féministes de l'époque, les plus influentes sont mortes », elle entend donner à lire son manuscrit à « un lecteur libre et féministe⁵⁷ », Simone de Beauvoir. Cécile de Corlieu a à cœur de fonder un féminisme chrétien et ses écrits, dont les manuscrits sont conservés à la Bibliothèque Marguerite Durand ainsi que les réponses de Simone de Beauvoir, tentent de penser l'émancipation des femmes au sein d'une morale chrétienne révisée. Elle compte sur l'influence de Simone de Beauvoir pour l'aider à trouver un éditeur. Celle-ci lui répond :

« Comme vous pensez bien, votre roman m'a beaucoup intéressée – Personnellement, je suis profondément irrégulière et j'aime ne pas compter sur des réformes intérieures aux règles pour changer la condition féminine. Je souhaite un changement du monde où les religions n'auraient tout simplement plus de place⁵⁸. »

Elle propose de transmettre le manuscrit de Cécile de Corlieu à Julliard mais craint que la « singularité » du sujet ne « déconcerte » les éditeurs⁵⁹. Cécile est consciente de l'écart qui la sépare de sa cadette :

55. Il faut attendre pour cela la deuxième moitié des années 1960 (préfaces à des ouvrages consacrés à des problèmes de la condition féminine, articles, etc.) et plus encore les années 1970 avec son engagement aux côtés du Mouvement de Libération des Femmes (MLF).

56. Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, t. 1, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1949, p. 13.

57. Lettre du 15 mars 1956.

58. Lettre du 16 mai 1956. Fonds Cécile de Corlieu, Bibliothèque Marguerite Durand.

59. Julliard refuse le manuscrit en 1960. Lettre du 12 janvier 1960.



« Je sais bien que la condition féminine peut s'améliorer malgré et contre les religions. Mais au cas où le changement du monde laisserait à quelques humains une âme religieuse, je veux trouver sous quelle forme de spiritualité⁶⁰. »

Cécile de Corlieu ne parvient pas à publier son livre : aux éditions de Minuit, Lindon reconnut à l'ouvrage une densité que peu de livres atteignaient⁶¹ mais refusa de l'éditer en arguant qu'il ne pourrait lui assurer la diffusion qu'il méritait ; Au Seuil, on lui reprocha son hybridité entre le roman à clefs et le témoignage⁶². Sa fille, Anne Lavan, décide d'intervenir et écrit à Simone de Beauvoir à son tour :

« J'ai toujours jugé que vous étiez la seule femme à pouvoir vous solidariser pour flanquer ce pavé dans la mare : à cause de votre solidité, de votre notoriété. [...] et vous êtes la seule femme du siècle⁶³. »

Simone de Beauvoir est celle par qui la libération arrivera car, Anne l'écrit, « tous ont lu [ses] livres et la jeune génération en est formée – sauf les couches catholiques, à qui il manque un témoignage catholique d'un féminisme religieux possible à approfondir ». Ce manque, la première génération de féministes, incarnée par Cécile de Corlieu, pourra le combler.

Cette dernière, qui travailla longtemps aux côtés de Cécile Brunschvicg, accorde une grande importance à la relève féministe et surtout à l'alliance de toutes les luttes. Elle invite Beauvoir au rapprochement :

« Votre intervention enlèverait à mon travail l'apparence d'une lutte intestine chez les catholiques et lui donnerait son vrai caractère : l'opposition de la femme à tout immobilisme, à tout obscurantisme dont elle est la première victime, opposition pour l'efficacité de laquelle une incroyante célèbre accepterait d'aider une croyante inconnue⁶⁴. »

L'écriture de Cécile de Corlieu est profondément engagée. Elle n'abandonnera jamais son combat⁶⁵ et ralliera d'ailleurs le Mouvement Démocratique des femmes dans les années 1960 afin d'y représenter un féminisme chrétien.

60. Lettre du 20 mai 1956.

61. Lettre du 24 février 1957.

62. Lettre du 12 mars 1957.

63. Lettre du 4 janvier 1960.

64. Lettre du 24 février 1957.

65. Son livre fut finalement publié en 1970 : *Carnets d'une chrétienne moderniste de 1898 à nos jours*, Toulouse, Privat, 1970.



*
* *

Avant de conclure, il faut dire un mot de la nature hybride de ces documents. En effet, la lettre à l'écrivain.e hésite entre le journal intime puisqu'on s'y livre en doutant qu'elle parvienne un jour à l'écrivain.e, et la correspondance qui implique une certaine retenue puisqu'on s'adresse à un autre supérieur, l'écrivain-e. Néanmoins, toutes voient en Simone de Beauvoir une possible porte-parole, et cette position libère les plumes.

Ainsi, le fonds pourra être une mine précieuse pour l'histoire de la vie privée des femmes dans les années 1950-1960 qui reste en grande partie à écrire. La publication en 1968 de *La femme rompue*⁶⁶ a d'ailleurs permis à de nombreuses femmes de s'exprimer sur leur vie conjugale. On pourra encore questionner l'influence de Simone de Beauvoir et de son œuvre sur les femmes. Elle représente un modèle de femme émancipée au cours de la seconde moitié du XX^e siècle mais le processus d'appropriation reste à étudier⁶⁷. Enfin, le fonds est d'une grande richesse pour l'histoire des féminismes. On y voit les femmes se diriger lentement vers l'engagement radical des années 1970. Les lettres de cette décennie traduisent bien l'effervescence du moment.

Nous ne pouvons malheureusement pas rendre justice aux milliers de lettres qui font la richesse de ce fonds. Nous avons souhaité ici proposer des pistes d'analyse qui, nous l'espérons, seront enrichies par de futures recherches. ■

66. Simone de Beauvoir, *La Femme rompue*, Paris, Gallimard, 1968.

67. Nous menons une thèse sur cet aspect sous la codirection de Sylvie Chaperon et de Martine Reid.

TROISIÈME PARTIE

HISTOIRES DE COUPLES



L'intime dans l'archive à l'Institut français d'histoire sociale

Marie-Geneviève Dezès

Les fonds conservés par l'Institut d'histoire sociale (IFHS) sont en majorité inscrits sous le nom de personnalités masculines. Deux sont connues pour avoir eu des relations conjugales longues et heureuses : Paul Delesalle (1870-1948), qui rencontre Léona en Belgique lors de son tour d'Europe d'apprenti mécanicien et l'aimera jusqu'à sa mort, et Maurice Dommanget (1888-1976), qui épouse en 1912 Eugénie Germain dont il portera le deuil une dizaine d'années avant de la rejoindre.

Toutefois les inventaires signalent deux fonds portant nommément un nom de couple : ceux de Pauline Roland (1805-1852), qui tombe amoureuse en 1834 de Jean Aicard qui la quitte en 1847, et de Louis Bouët (1880-1969) qui épouse Gabrielle Dechezelles au début du xx^e siècle pour soixante-dix ans de vie commune.

Enfin, trois fonds portent des noms de femmes.

Hélène Gosset (1879-1963), qui avait épousé le fils d'Édouard Vaillant, Renée Lamberet (1901-1980) qui s'était liée pendant la guerre d'Espagne avec un responsable syndicaliste anarchiste catalan qui sera son compagnon jusqu'à sa mort en 1956.

En ce qui concerne Hélène Brion (1882-1962), le mariage pour tous n'étant pas alors d'actualité, elle est restée officiellement célibataire ; les traces archivistiques de son intimité personnelle ont été difficiles à trouver, mais établissent formellement l'identité de ses deux compagnes de vie.

La plupart de ces personnalités ont fait l'objet de notices biographiques et d'études auxquelles parfois l'analyse approfondie des documents personnels peut apporter des corrections ou des compléments, mais cette analyse a pour but essentiel de déceler ce qui peut déterminer une différence entre des archives constituées par une femme ou par un homme, notamment en ce qu'elles apprennent sur leur personnalité, leur vie intime, leurs relations, leur mode de vie, si ces confidences livrées par l'archive sont volontaires ou retrouvées grâce à un travail de recouplement historique.

À travers les différents types d'archives ainsi étudiés, on tentera de répondre aux questions posées pour ce colloque, sur la construction de la mémoire, la mise à disposition du souvenir archivé, la relation entre vie militante et vie intime.

Les archives de couple

Le contraste entre le petit carton des archives Roland/Aicard et l'immense fonds Bouët est total, du point de vue du volume, mais surtout du contenu archivistique, et de l'histoire de vie qu'il permet de reconstituer.

Le couple Roland/Aicard

Contenu archivistique

Le fonds Roland/Aicard¹ comporte, en dehors des correspondances du couple, le prospectus d'appel à souscription pour le journal *La Démocratie* que veut lancer Victor Schœlcher après avoir fondé sa société d'édition en 1839 et nous indique qu'Aicard faisait partie de la future rédaction, une petite brochure d'Aicard éditée à Toulon, des correspondances d'amis qui ont connu le couple Roland/Aicard et suivi le second couple d'Aicard, des poèmes du fils né de cette seconde relation, poète et académicien devenu le plus célèbre des deux Jean Aicard, à qui ces documents avaient fini par échoir.

Les correspondances² adressées par Pauline et Jean l'étaient à leurs avocats respectifs après leur séparation ; elles nous renseignent, la première, sur le choc qu'elle a subi et qui a changé sa vie, la seconde, sur les causes profondes de la rupture : l'inégalité d'intelligence, de caractère, de vocation militante.

L'histoire de couple

Aicard³ raconte comment, jeune institutrice venue tenter sa chance à Paris, Pauline était devenue une « maîtresse de langues » appréciée du Tout Paris sous l'égide de M^{me} Récamier, puis avait abandonné cette position pour embrasser la « foi » des disciples d'Enfantin ; bien qu'étant en 1832 très opposé à ces théories, Aicard, Toulonnais venu faire son droit à Paris mais courant les réunions politiques, est attiré par la personnalité charismatique du second d'Enfantin, Moïse Retouret, qui, suivant son maître en Égypte, y meurt. Désespéré, Aicard remarque Pauline, admire sa noblesse d'âme, puis c'est un coup de foudre que bientôt, la découverte que Moïse avait laissé Pauline enceinte va gâcher pour lui sans qu'il l'avoue, accueillant le petit Moïse avant de faire deux autres enfants à Pauline qui ne vit plus que pour lui, tout en travaillant à des traductions alimentaires. L'austérité de cette vie, la fidélité de Pauline à ses convictions, sa volonté farouche d'indépendance, son refus du mariage qui asservit la femme à l'homme et lui ôte l'autorité sur ses enfants lasse son compagnon, plus jeune, habitué aux plaisirs, nostalgique de la gaieté

1. 14 AS 118.

2. 14 AS 118 Dossier 3, correspondances.

3. *Ibid.*, lettres de Jean Aicard, « notes confidentielles à M^c Charles Bonnat, avocat » ; document manuscrit classé en quatre dossiers, les deux premiers intitulés « antécédents » relatant son union avec Pauline Roland, les deux derniers sa relation avec Victoire Isnard, son conflit avec l'époux de Victoire Amédée André pour la garde de Jacqueline André, ses problèmes financiers et moraux consécutifs à la rupture avec Pauline.



▲ Fig. 1 – Lycée polyvalent Pauline-Roland à Chevilly-la-Rue dans le Val-de-Marne.

provençale et très influencé par une mère traditionaliste. Il croit pouvoir faire abandonner ses convictions à Pauline comme il lui a fait abandonner son entourage, et va jusqu'à l'empêcher de vendre sa traduction du *Traité du Divorce* de Milton en refusant d'y ajouter une préface sur laquelle ils sont en désaccord. Pendant ce temps, attiré par la jeune femme d'un ami commun, il se livre à un amour platonique aux désirs très physiques. Il finit par avouer à Pauline cet amour, et est surpris de la violence du désespoir qu'il lui cause, la pensant assez « enfantinienne » pour accepter les unions multiples, sans comprendre l'explication qu'elle donne de sa réaction.

Pauline⁴ fait comprendre que l'« amourette indigne » de Jean pour la pétillante et futile Victoire lui ouvre les yeux sur la nature de son compagnon, dont elle surestimait la valeur morale et la hauteur de pensée. D'une écriture ferme, elle avoue être « folle de douleur », mais ajoute : « Un rapprochement est tout à fait impossible entre M. Aicard et moi. » Le but de sa correspondance est de récupérer l'argent qu'elle lui avait prêté, sans vouloir rien lui réclamer pour ses enfants. Elle dit « ne plus croire au bonheur », mais s'enthousiasme de la vie nouvelle qu'elle embrasse :

« Je travaille pour notre association 15 à 16 heures par jour, j'y finirai mes jours (...) Là, se mène la vie la meilleure qu'il soit donné à des hommes de cœur de mener, là le bien que fait chaque individu ne doit pas rester stérile ! »

Préparant ainsi la création de l'Association des instituteurs, institutrices et professeurs socialistes, cumulant activités journalistiques et politiques, elle devient l'éducatrice émancipatrice, l'animatrice de l'Union des associations de travailleurs, de la résistance au Second Empire, qui subira les rigueurs extrêmes d'une déportation à laquelle elle ne survivra pas.

Le rapport de couple inégal où Aicard imposait à Pauline la rupture avec ses amis et cherchait à la détourner de ses convictions, lors de son heure de notoriété d'orateur et de publiciste, s'est ainsi inversé du fait de la rupture.

Jean, ruiné, battu aux élections auxquelles il se présente à Toulon en 1848 et 1852, finit par vivoter d'un poste au 2^e bureau, 2^e division du ministère de l'Instruction publique et des cultes⁵ avant de mourir de tuberculose⁶.

4. *Ibid.*, lettres de Pauline Roland à M^e Auguste Audemar, avocat, des 12, 29 et 30 avril 1847.

5. *Ibid.*, lettres de Jean Aicard à en tête du ministère.

6. *Ibid.*, lettres d'Hortense de Meritens à M^{me} Aicard (Victoire Isnard).

En reprenant sa liberté et son militantisme, Pauline est devenue une figure historique du socialisme et du féminisme, à laquelle la postérité rend hommage (► fig. 1)⁷.

Le couple Bouët

Contenu archivistique

Le fonds Bouët comporte 34 cotes, son importance quantitative répond à l'étendue des domaines qu'il couvre, débuts et évolution du syndicalisme enseignant, organisation minoritaire du syndicalisme révolutionnaire au sein du mouvement ouvrier et socialiste, rôle des « hussards de la république » dans la lutte rationaliste, anticléricale et pacifiste, déboires administratifs et poursuites politiques et judiciaires qui s'ensuivent, rénovation pédagogique par l'observation sociale qui conduit à la création du mouvement et du bulletin de *l'École Émancipée* que les Bouët finiront par gérer à eux deux de Saumur, luttes idéologiques internationales et partenariat bref avec Trotsky⁸.

C'est également un des fonds qui couvrent la plus grande période, commençant au début du xx^e siècle, et se poursuivant par le biais des correspondances classées par année jusqu'en 1975.

Le contenu biographique est tout aussi important, il comporte des notes relatives aux enfants du couple, aux péripéties administratives, poursuites, procès qui émaillent leur activité spectaculaire et dérangeante pour les inspecteurs d'Académie et les autorités préfectorales, à l'internement de Louis en camp français lors de la guerre de 14 pour propagande défaitiste. Plusieurs manuscrits de Louis retracent sa vie syndicale et politique et leur contexte, dont *Le syndicalisme dans l'Enseignement*⁹, et *Trente ans de combat*¹⁰, complétés après sa mort par une biographie¹¹ pieusement composée par Gabrielle et ses amis (► fig. 2)¹².

L'histoire de couple

Enfants de paysans, Louis et Gabrielle souhaitaient vivre à la campagne¹³; Louis est heureux d'être instituteur rural, Gabrielle reprend ses études pour pouvoir être institutrice à ses côtés. Dès lors, ils tentent des expériences pédagogiques ensemble, puis se lancent progressivement dans une action politique et syndicale où Louis prend vite la dimension d'un animateur national sans quitter son Maine-et-Loire, tandis que Gabrielle gravit les échelons à ses côtés, se créant une spécialité complémentaire de gestionnaire et de spécialiste de la pédagogie. Toujours ensemble, ils développent la recherche pédagogique, animent l'organisation de l'École Émancipée, écrivent dans son bulletin,

7. Pauline Roland inscrite au fronton des écoles de la République...

8. 14AS 426 à 430, dossiers.

9. 14AS 427, tapuscrit Louis Bouët.

10. 14AS 426, manuscrit Louis Bouët.

11. 14AS 426, « Louis Bouët, 1880-1969 » tapuscrit sans doute rédigé par Gabrielle Bouët et Maurice Dommanget.

12. 14AS 356 Fonds Dommanget.

13. 14AS 426, « Louis Bouët, 1880-1969 ».



▲ Fig. 2 – Louis et Gabrielle assis au premier centre (lunettes); debout derrière Louis Maurice Dommanget, derrière Gabrielle, Eugénie Dommanget. Congrès de La Fédération de l'enseignement de 1926 regroupant les collaborateurs de l'École Émancipée.

et finissent, aux prix de pénibles trajets entre école rurale et imprimerie de Saumur, par en être les éditeurs permanents¹⁴. La revue et les dossiers de l'École Émancipée, dont la gestion est tenue par Gabrielle, sont, comme le contenu des recherches pédagogiques, inclus dans leurs archives¹⁵.

Toujours ensemble, ce couple fusionnel s'exprime à deux voix dans l'archive où chacun a sa place, mais où chacun fait place à l'autre. Louis dit « ma femme et moi pensons que », Gabrielle le soutient partout, avec une autorité croissante, mais dans une harmonie étonnante. Quand Louis est secrétaire de son syndicat local, Gabrielle est trésorière, et quand on passe de l'échelle locale à l'échelle fédérale, le couple se retrouve dans le même équilibre au niveau supérieur, la Fédération nationale des instituteurs et institutrices ayant englobé les professeurs du secondaire devenue la Fédération de l'enseignement. Lorsque, en 1935, à l'occasion de la réunification de la CGT, leur organisation fusionne avec la Fédération cégétiste concurrente, la dernière séance de son dernier congrès d'août 1935 est placée sous la double présidence de Louis et Gabrielle Bouët¹⁶.

14. Voir notes 7, 8 et 9.

15. 14AS 426 à 437, dossiers et brochures.

16. 14 AS 426, manuscrit de *Trente Ans de combat*, IV « Vers la fusion », p. 212, 30^e Congrès de la Fédération unitaire de l'enseignement, Angers, août 1935.

Cette carrière parallèle unique ne fait que refléter la complémentarité du couple au quotidien, où parfois les rôles s'inversent sans heurt, comme dans cette lettre¹⁷ des Bouët à des amis syndicalistes où, en 1915, Gabrielle commence le 4 octobre avec une féminine encre bleu des mers du sud à donner des précisions sur les cotisations et Louis continue, le 5 à l'encre noire, en donnant les nouvelles de la famille, et expliquant qu'ils n'ont pu finir la lettre la veille car ils étaient en déplacement pour les obsèques de la grand-mère maternelle de Gabrielle.

À la mort de Louis, Gabrielle ne trouve de réconfort qu'en s'occupant de faire éditer *Trente ans de combat*, classer les archives communes et rédiger sa biographie.

Si Louis est incontestablement la figure dominante du couple, et cherche à léguer le souvenir de ses combats militants, il ne le fait jamais au détriment de sa femme dont il mentionne sans cesse l'action, et si Gabrielle veut élever à la mémoire de son mari un monument composé de biographies, de manuscrits, de dossiers, de correspondances, elle se joint à lui dans la biographie posthume comme dans l'archive de l'action passée, où elle le secondait de la classe à la prison.

Ce couple uni dans sa vie, dans sa famille, est un combattant en deux personnes complémentaires et interdépendantes, entretenant un immense réseau politique, syndical, administratif, éditorial, et travaillant ensemble avec passion au renouveau de l'enseignement. Si leur mariage est un exemple de collaboration harmonieuse, c'est que leur militantisme l'était aussi.

Le couple dans les archives féminines et masculines

La richesse des documents intimes de ces deux archives de couple ne se retrouve pas dans les autres éléments de notre corpus, où la lecture page par page a cependant permis quelques découvertes.

Contenu archivistique

Le fonds Hélène Brion¹⁸, outre les soixante volumes de son *Encyclopédie féministe* inachevée et leurs compléments géographique et professionnels, comprend des dossiers sur ses activités syndicales au sein de la Fédération des institutrices et institutrices dont elle est secrétaire à la veille de la Première guerre mondiale, sur le procès en conseil de guerre que lui vaut la diffusion de brochures pacifistes décidée par le comité fédéral, de nombreuses correspondances relatives à ses activités féministes et éditoriales, ses tournées en faveur de l'orphelinat ouvrier d'Épône ou retour de « Russie rouge », et une collection de périodiques féministes dont elle a été, pour certains, collaboratrice ou editrice.

17. 14AS 435, correspondances, dossier 1916, sous dossier « doubles de lettres 1915-1916 ».

18. 14AS 183 I/A à I/F. Répertoire alphabétique des femmes célèbres, II/A à II/D. Répertoire thématique de leurs activités, III/A à III/K. Répertoire de leur origine géographique IV/A à 4/F dossiers divers V périodiques féministes.

Le plus impersonnel de tous semble être le petit carton¹⁹ rassemblant les écrits d'Hélène Gosset sur Louise Michel, et quelques autres « gloires du livre d'Or féminin » comme notamment Flora Tristan.

L'immense fonds Lamberet²⁰ comporte une somme considérable d'archives différentes, relatives à la seconde Association Internationale des Travailleurs dont Renée fut la secrétaire générale en 1953-1954 après avoir été une de ses fondatrices, au mouvement anarchiste français et au mouvement anarchiste espagnol, en particulier à la période de la guerre d'Espagne, sur laquelle elle a rassemblé une documentation de première main, documents officiels, tracts, chansons, affiches, renseignements économiques et syndicaux. À première vue, aucun document autre que militant.

Les deux fonds masculins avaient été retenus en fonction de la présence de cotes « personnelles », mais présentent essentiellement la documentation relative à leurs centres d'intérêt.

Pour Delesalle²¹ de nombreux manuscrits : sur sa jeunesse ouvrière, sur la première association internationale des travailleurs à laquelle il a participé, ses activités de journaliste aux *Temps Nouveaux* et dans diverses revues du mouvement ouvrier, ses fonctions à la Fédération des bourses du travail puis à la CGT où il a mené la campagne pour la journée de 8 heures et participé à la rédaction de la Charte d'Amiens, ensuite ses activités de libraire spécialisé dans l'histoire sociale, rassemblant des collections iconographiques sur les mouvements révolutionnaires, des archives et documents sur la Commune, des correspondances de personnalités. Il a également légué la collection de périodiques et documents rares constituée pendant son activité de libraire.

Pour Dommanget²², la documentation de première main sur le syndicalisme des instituteurs dont il a été un des animateurs, les archives de trois secrétaires fédéraux la Fédération de l'Enseignement, dont les siennes, une immense correspondance politique, et l'ensemble de sa gigantesque production d'historien social, documentation, manuscrits, publications.

Les traces d'intimité

Hélène Brion²³

L'Encyclopédie féministe, bourrée d'apartés et commentaires manuscrits, est très révélatrice du tempérament, des relations personnelles – les donneuses de tuyaux, les collaboratrices – et des centres d'intérêt d'Hélène (► fig. 3). Elle marque fortement son aversion du masculin, sauf pour le « costume bipède » qu'elle trouve plus pratique, s'intéresse à la parthénogénèse, s'indigne de l'étonnement causé par les succès féminins, remplaçant d'une plume vengeresse les

19. 14AS 204.

20. 64 cotes plus deux concernant des affiches anarchistes de la guerre d'Espagne.

21. 67 cotes environ, les éléments de sa librairie sociale étant en cours d'inventaire et de réintégration dans le fonds.

22. 92 cotes.

23. 14 AS 183 IV/E.

sculpteurs femmes par des « sculptrices », et les chefs d'entreprise comme Bertha Krupp par des « cheffesses », mais ne commente jamais les rares échos concernant l'homosexualité féminine, dont les traces dans sa vie n'apparaissent que fugacement dans l'archive.

Henriette Izambard est officiellement citée comme la première collaboratrice d'Hélène sur les pages de présentation de son Encyclopédie²⁴; leurs relations intimes, cachées, sont pourtant connues de tous leurs amis. Gabrielle Bouët²⁵ reçoit en date du 8 septembre 1916 une lettre écrite de Reilly, qui porte un post-scriptum au crayon après la signature d'Hélène :

« Brion ne veut pas me prêter sa plume ! Les vacances s'achèvent, hélas, hélas, on en profite autant qu'on peut ! H. IZ. »

Parmi la correspondance reçue d'Hélène, d'autres traces²⁶. Marthe Bigot, dans une lettre postée le 17 septembre 1918 à M^{me} Brion, institutrice, Chaumont-en-Vexin, Oise, signe : « À vous et à H.I. » Une lettre du 22 octobre 1923, sans lieu ni signature, précise la réalité de cette première relation, passionnée, mais difficile, entre deux femmes vivant dans des villes différentes en cachette de l'administration, craignant sans cesse de se perdre mais ne pouvant se rejoindre (► fig. 4)²⁷.

Plus tard, une autre relation se noue ; Marguerite Othon a été bien connue de la famille d'Hélène, comme me l'a confirmé Marie-Hélène Thomas Chollet²⁸ qui, enfant, l'avait rencontrée avec sa cousine Hélène²⁹. Ses cousines de même génération l'évoquent dans leurs lettres : Suzanne Ancel écrit, à propos de la retraite d'Hélène en tant qu'institutrice de maternelle rue Caudale (lettre du 18 décembre 1938) : « Votre amie gagnera sans doute à cette liberté de vous avoir près d'elle ; car je suppose que vous ne demeurerez plus à Pantin » ; une autre cousine, femme de Paul Laurent, lui écrit le 2 avril 1939 : « J'espère que vous viendrez, Marguerite et toi. »

Hélène perd ses deux compagnes et finit sa vie seule ; en 1955, la formule habituelle de présentation de l'Encyclopédie se charge d'une annotation endeuillée : « Grande Encyclopédie féministe rêvée par Hélène Brion and some... *who are dead*³⁰ » .

24. 14AS 183 I/F, volumes V, 1902 et VI, 1914.

25. 14AS 435, correspondances, dossier 1916 pièce 129.

26. 14AS 183 IV/E, dossier correspondances classé par années.

27. Verso d'une carte-lettre à Hélène Brion dossier correspondances 1923.

28. Cousine en ligne maternelle d'Hélène Brion, Marie-Hélène Thomas Collet a déposé en mars 2012 à l'IFHS des archives familiales, photographies, témoignages ; elle m'a donné oralement des précisions complémentaires et l'autorisation de faire figurer son témoignage.

29. La photo prise le 12 avril 1958 par René Chollet devant le dernier domicile d'Hélène, 7, rue Michel Chasles, ne comporte que des membres de la famille : Pierrette, Christian, Marie-Hélène, selon qui Marguerite était alors décédée.

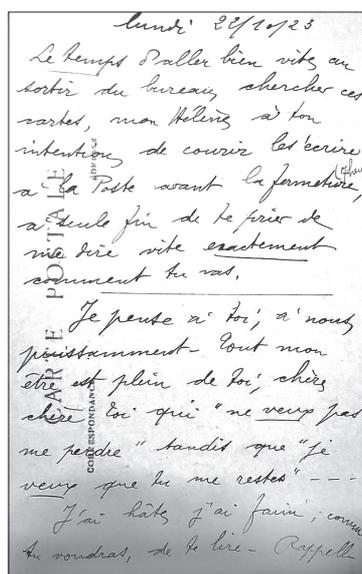
30. 14AS 183 I/F



▲ Fig. 3 – Carte éditée par Madeleine Vernet en mars 1918.

Collection « Les Femmes dans la mêlée », éd. de l'Avenir Social. Cette carte a été envoyée par Hélène Brion à Aline Brion à l'occasion d'une tournée de causeries sur l'orphelinat Ouvrier d'Épône.

► Fig. 4 – Verso d'une carte-lettre à Hélène Brion, 1923.



Si Marguerite Othon, compagne tardive, n'est pas associée dans l'archive aux combats d'Hélène, « la camarade Izambard » est citée personnellement par Louis Bouët dans ses mémoires, comme ayant prêté son domicile pour des réunions clandestines pacifistes pendant les vacances de 1916 où un groupe, comprenant notamment avec elle et les Bouët Merrheim et Bourderon, et auquel Trotsky a participé, cherchait à « arrêter la tuerie³¹ ». Le féminisme pacifiste internationaliste unissait donc Henriette et Hélène, ainsi que le travail sur l'Encyclopédie, tout autant que leur relation personnelle, il s'agit d'un couple militant.

Hélène Gosset

Auteure et journaliste féministe citée dans l'Encyclopédie Brion, Hélène Gosset a rassemblé des « archives de fan », centrées sur Louise Michel.

Mais elle dédie le manuscrit du *Cœur passionné de Louise Michel* « À la chère mémoire de mon fils Jacques Édouard-Vaillant, qui a combattu pour la liberté ».

Son beau-père, Édouard Vaillant, est également présent par deux documents qu'elle a copiés dans ses archives : l'adresse publiée en 1874 à Londres par le groupe de proscrits « La Commune révolutionnaire » dont il faisait partie, et une lettre de lui à Vaughan du 26 juin 1883 où il le prie de prendre soin de la mère malade de Louise Michel. L'amour de la belle-fille pour son beau-père lui avait du reste fait conserver le gobelet dans lequel, étudiant en Allemagne, il buvait sa bière, et elle l'a donné à l'IFHS en 1955.

31. 14AS 426, « Louis Bouët 1880-1969 », p. 10

Ces marques volontaires d'attachement personnel sont visiblement idéologiques autant qu'affectives; en les joignant à ses œuvres, Hélène Gosset voulait sans doute témoigner de la continuité idéologique familiale, de la Commune à la Résistance.

Renée Lamberet



▲ Fig. 5 – Renée Lamberet à l'époque de la guerre d'Espagne.

Renée Lamberet (► fig. 5) ne fait aucune référence intime à son compagnon catalan Bernart Pou Riera (Bernardo en espagnol et Bernard en français); la documentation officielle qu'il lui fournit en tant que secrétaire à la propagande des organisations anarchistes CNT, FAI, JJLL pour la Généralité de Catalogne, semble être celle d'un responsable syndical informant sa camarade française, membre très actif de la Solidarité Antifasciste internationale, mais aussi professeur d'histoire géographie travaillant sur l'Espagne. L'ampleur de ces renseignements est considérable: tableau de l'économie en cours de collectivisation, témoignages historiques, documents officiels, envoyés par courrier à son adresse personnelle (► fig. 6)³².

Le courrier étant soumis à la censure du gouvernement républicain, on ne peut savoir si l'aspect cérémonieux des termes d'accompagnement est ou non factice. Une fiche sur les syndiqués du Bois le 29 décembre 1938 est envoyée « À M^{lle} Renée Lamberet dévouée à la cause des travailleurs espagnols, signé Bernard Pou Secrétaire propagande CNT FAI JJLL ».

L'envoi de sa collection unique de documents officiels sur la fête de l'enfant³³, préparée pour janvier 1939 à Barcelone, où le gouvernement républicain s'était réfugié, précisant que la prise de Barcelone et le sac du ministère par les troupes franquistes a détruit les exemplaires autres que ceux de son bureau, est intitulé « communiqué du Chef du Bureau de la Presse et de la Propagande du Ministère de l'Instruction Publique et de la Santé ». Or on sait par les reportages sur la préparation de cette fête publiés dans les numéros de *La Vanguardia* que Renée Lamberet était en quelque sorte sa co-organisatrice, ayant obtenu en France de Jouhaux, de syndicats étudiants et enseignants, des dons, des vivres, jouets, et réussi une campagne de soutien.

Les correspondances venues par l'intermédiaire de Bernard prennent du reste souvent un caractère secret et confidentiel, souligné par des notes de sa main, et sont complétées par des confidences manuscrites (► fig. 7)³⁴.

32. 14AS 518.

33. 14AS 519.

34. 14AS 518 pièce 385.

Les cotes personnelles des fonds Delesalle et Dommanget

Les souvenirs personnels des deux militants reflètent leurs différences.

Côté Delesalle³⁶, des certificats professionnels, des cartes syndicales, de parti, côté Dommanget³⁷, des rouleaux de diplômes où ceux de Maurice et ceux d'Eugénie s'enroulent ensemble, année après année. Pas de photos de famille chez Delesalle couple anarchiste sans enfants dont le mariage légal est cependant un fait exceptionnel dans leur milieu, un grand nombre chez Dommanget, avec un superbe faire-part de mariage civil, et, bien rangés, les agendas d'Eugénie, classés par date.

La lecture des correspondances atténue ce contraste sociologique entre l'ouvrier anarchiste et le bourgeois anticlérical; tous deux indiquent, à propos de rendez-vous ou d'invitations, que c'est leur femme qui tient leur emploi du temps, d'où pour Dommanget l'importance des carnets d'Eugénie, journal de bord de ses activités; on ne sait si Léona en tenait un ou si elle ne l'a pas conservé.

Surtout, ces correspondances marquent le fait que les deux couples sont indissociables et complémentaires aux yeux de leur entourage. Les Monatte et les Delesalle s'échangent des amitiés « de nous deux à vous deux », les cégétistes moins proches adressant une poignée de main à Paul et leurs respects à la camarade Delesalle; les Bouët et les Dommanget ont des formules similaires.

L'examen d'un paquet de cartes postales adressées à Léona Delesalle³⁸ a révélé que les messages étaient ceux que son mari, en reportage à Rennes pour le procès en révision de Dreyfus, lui envoyait quotidiennement pour partager tendrement avec elle ses impressions; Il a même obtenu d'un ami dessinateur de presse un croquis d'audience pour le montrer à Léona (► fig. 8)³⁹.

L'examen des correspondances des Dommanget avec les Bouët conservées au fonds Bouët prouve qu'Eugénie participait au travail pédagogique et syndical de son époux, et la photo de congrès de la Fédération de l'enseignement de 1926 regroupant les collaborateurs de l'École Émancipée montre le couple Dommanget derrière le couple Bouët⁴⁰.

Comme Paul et Léona, Maurice et Eugénie mettaient en commun leurs actes et leurs pensées. Leurs longues unions tissaient étroitement liens intimes et luttes militantes, assurant la solidité du couple, où l'épouse cependant reste dans l'ombre de l'époux.

Le contraste est donc grand entre les archives qui facilitent le travail historique en incorporant des éléments biographiques documentés, et celles demandant des recherches approfondies pour trouver des traces d'intimité. Mais ce contraste n'est pas dû au sexe du collectionneur.

Certains documents n'étaient pas destinés à être connus. Les lettres Roland Aicard, adressées confidentiellement à leurs avocats, dévoilent à leur insu leur

36. 14AS 53ter.

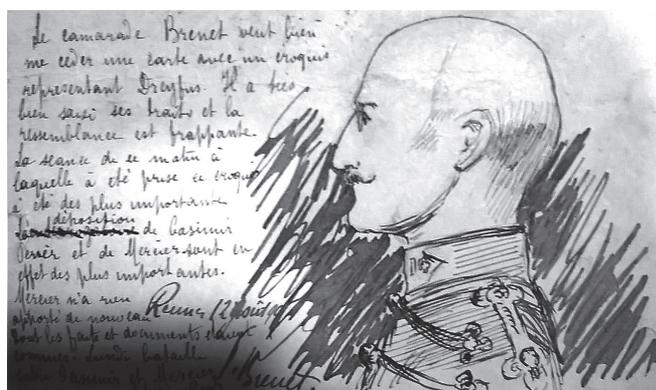
37. 14AS 328.

38. 14 AS 53ter dossier 17.

39. 14 AS 53ter dossier 17.

40. Voir figure 2.

► Fig. 8 –
Carte de Paul
à Léona Delesalle,
Rennes,
12 août 1899



désaccord de couple; c'est sans doute par inadvertance qu'Hélène Brion a laissé dans ses papiers la lettre passionnée de son amie Henriette.

Le legs volontaire à la postérité du souvenir de l'autre apparaît souvent féminin: Gabrielle Bouët a tout fait pour transmettre l'œuvre de Louis, Renée Lamberet a rassemblé les écrits de Bernard, Léona Delesalle tombée dans la misère a voulu remettre gratuitement le fonds de grande valeur financière constitué par Paul; il est vrai que le survivant est souvent une survivante.

On peut toutefois se demander si la touchante conservation des agendas d'Eugénie et de leurs diplômes enlacés n'était pas, pour Maurice Dommanget, le seul hommage possible à sa femme disparue sans laisser d'archives?

L'histoire de couple montre en tout cas l'importance du lien militant dans la constitution de l'archive, comme dans son contenu.

Jean Aicard et Pauline Roland étaient en désaccord, l'un faisant tout pour éradiquer chez l'autre sa « foi infantinienne »; Pauline acceptait de renoncer à son entourage, non à son autorité maternelle et à son indépendance, et seulement parce qu'elle pensait que Jean était un second Moïse Retouret; le comportement infantile de son compagnon, qu'il décrit du reste souvent d'une écriture échevelée montrant son agitation sans contrôle, la frappe d'autant plus douloureusement et la relance violemment dans l'action militante.

Hélène Gosset chérit et transmet le souvenir de son fils combattant de la liberté, de son beau-père combattant de la Commune et leur rend hommage

Hélène Brion partage sa vie, son combat féministe et pacifiste, son œuvre « rêvée » d'Encyclopédie avec une compagne qui est dans le même réseau d'enseignants militants, et leur relation cachée, difficile, s'en trouve sans doute confortée.

Relation cachée, connue de l'entourage militant pour Renée Lamberet également; entre deux anarchistes, pas de mariage, en temps de guerre, pas de place à la romance, mais le compagnonnage se trahit par la confiance dans l'échange de documents, l'intensité de la correspondance et de la collaboration, et quelques mots au crayon laissant de côté tout aspect officiel à la préservation des documents de Bernard. Ces dossiers espagnols sont nourris de leur relation intime, elle-même portée par un même élan idéologique.

Trois couples vivent à l'unisson dans leur vie intime comme dans leur action publique ; malgré les différences sociologiques entre un couple d'origine ouvrière et anarchiste, et un couple d'enseignants aisés, les Delesalle et les Dommanget militent côte à côte, mais, malgré leurs convictions révolutionnaires, laissent des souvenirs communs plus teintés de tendresse que d'idéologie, où la militante et épouse reste dans l'ombre. Seuls les Bouët marquent ensemble leurs archives d'une double empreinte, retracent un double parcours, une même volonté de faire passer leurs luttes, mais aussi leur vie, à la postérité.

*
* *

Les traces intimes trouvées dans les archives de ces différents militants prouvent en tout cas que leurs sentiments n'ont duré que dans le partage d'un même idéal, et d'un même combat. ■

Les « femmes en archive » de Pierre Naville: Denise, Violette, B. et Catherine...

Françoise Blum

Pierre Naville (1904-1993) a eu, au cours de sa vie, de multiples rôles¹ (► fig. 1).



▲ Fig. 1 – Pierre Naville.
Autoportrait.
Fonds Véronique Nahoum-
Grappe.

Il était fils d'un grand banquier protestant de Genève, Arnold Naville. Il fut élève à l'École alsacienne, ce véritable creuset des élites protestantes. Il fit partie, aux côtés de Louis Aragon, André Breton, Paul Éluard, Benjamin Péret et quelques autres, du groupe des surréalistes et contribua, tout comme sur un autre plan, la guerre du Rif, à la politisation du mouvement avec un texte qui fit date : *La révolution et les intellectuels*². D'abord communiste, il se rallia à Trotsky qu'il rencontra à Moscou, où il s'était rendu en 1927 pour la commémoration de la révolution d'Octobre. Il s'improvisa, avec son ami le mathématicien Jean Van Heijenoort, garde du corps du grand exilé (► fig. 2). Prisonnier lors de la drôle de guerre, il passa une grande partie de sa captivité à l'hôpital de Chaumont où il s'occupa à écrire des carnets journaliers, qui allaient être la matière d'un futur texte mémoriel : *Les Mémoires imparfaites*³. Avant les *Mémoires imparfaites*, il avait publié deux autres livres également à vocation mémorielle : *Trotsky vivant*⁴ qui est l'histoire de ses rapports avec Trotsky, et *Le Temps du Surréal*⁵ sur lequel on va revenir plus longuement. Ces trois textes devaient faire partie d'une entreprise à la fois scientifique et mémorielle beaucoup plus vaste : *L'Espérance*

1. Les références au fonds Pierre Naville conservé au CEDIAS-Musée social seront notés : APN (Archives de Pierre Naville). Voir à son sujet : Françoise Blum (dir.), *Les vies de Pierre Naville*, Lille, Presses du Septentrion, 2007.

2. Pierre Naville, *La Révolution et les intellectuels. Mieux et moins bien* (1927) - *Que peuvent faire les surréalistes ?* (1926), Paris, Gallimard, 1927. Nouvelle édition revue et augmentée en 1975.

3. Pierre Naville, *Mémoires imparfaites : le temps des guerres*, Paris, La Découverte, 1987.

4. Pierre Naville, *Trotsky vivant*, Paris, Ed. d'aujourd'hui, 1975 – Réédité en 1979 aux Éditions Les Lettres nouvelles.

5. Pierre Naville, *Le Temps du surréel*, Paris, Ed. Galilée, 1977.



▲ Fig. 2 – Pierre Naville venu attendre Trotsky à Esjberg – APN.

mathématique, dont Naville n'a fait qu'élaborer le plan et publier des fragments⁶.

Ainsi, en 1967, il écrit :

« Je vois maintenant *L'Espérance mathématique* comme ceci : une expérience sur le futur, l'avenir et non sur la mémoire. Pas un bilan, un jugement sur le passé, mais ce qui subsiste de vivant, d'ouvert etc. pour demain, dans tout ce qui a mûri, vécu, développé. Autre manière de s'accoutumer de la mort qui par principe se soucie peu de ce qui a été retenu, oublié, dépassé, perdu, acquis etc. Puisqu'il s'agit toujours de ce qui sera. Cela doit plutôt ressembler à Fourier qu'à Proust en somme. Ainsi je peux faire entrer, sans scrupule là-dedans, une série de choses diverses, comme dans une architecture mobile : 0... (texte surréaliste automatique)

La famille etc.... parce qu'il le faut bien (générations, enfants etc....) avec thèmes d'origine : expériences sexuelles, milieu, nature, enseignement (Gide là-dedans) (Matrices). Biologie
 Au Temps du surréel (déjà commencé)
 Le communisme (y compris L.T. vivant, des choses comme ça)
 Le journal de captivité : c'est la guerre. À commenter
 La recherche et la science, à reprendre (la science et la magie)
 La Chose : « l'amour ». Déjà écrit (Naville note en marge : à commenter puis : à supprimer)
 « L'utopie » ou quelque chose comme ça, c'est-à-dire la poésie, la note.
 Cela doit faire cercle, mais comme quelque chose qui roule, avance, une boule, cycle plutôt que cercle.
 Je crois que je mettrai au début en 0. 100 p. d'écriture automatique + les Reines de la m.g. avec les dates⁷ » (► fig. 3 et 3bis).

Après la guerre, Pierre Naville reprend des études puis entre au CNRS où il aura une longue carrière de sociologue du travail dont les œuvres maîtresses sont un *Traité de sociologie du travail* co-écrit avec Georges Friedman⁸ et, surtout, *le Nouveau Léviathan*⁹, sans toutefois abandonner complètement sa carrière politique qu'il continue au PSU (Parti socialiste unifié). Néanmoins, il n'est plus

6. Il publie d'ailleurs aussi un volume intitulé *L'Espérance mathématique* mais qui n'a rien à voir avec le projet originel : *L'Espérance mathématique...*, Paris, Éditions Galilée, 1977.

7. APN, Itinéraires II, mars 1967, p. 113

8. Georges Friedman et Pierre Naville, *Traité de sociologie du travail*; avec le concours de Jean-René Tréanton... Georges Balandier, P.-H. Chombart de Lauwe, Michel Crozier... [etc.], Paris, A. Colin, 1961-1962. Réédité en 1964.

9. Pierre Naville, *Le Nouveau Léviathan*, Paris, Anthropos, 1957-1977, 7 vol.



◀ Fig. 4 – Denise Naville, 1925.
 ▲ Fig. 5 – Pierre Naville, 1924.
 ◀◀ Fig. 6 – Denise Naville et Simone Breton, 1924.
 ◀◀◀ Fig. 7 – Denise Naville, 1923.



présentes, à divers degrés et avec des rôles divers, qu'on ne nommera d'abord qu'avec prénom ou initiale: Denise, Violette, B. et Catherine.

La première, qui est aussi la plus présente de ses/ces femmes c'est Denise, la première épouse. *Le Temps du surréel*, qui est un peu la mémoire du surréalisme de Naville et incontestablement son texte le plus littéraire et, partant le plus beau, est un hommage à Denise. Dans les archives, outre le livre lui-même, se trouve le dossier de préparation.

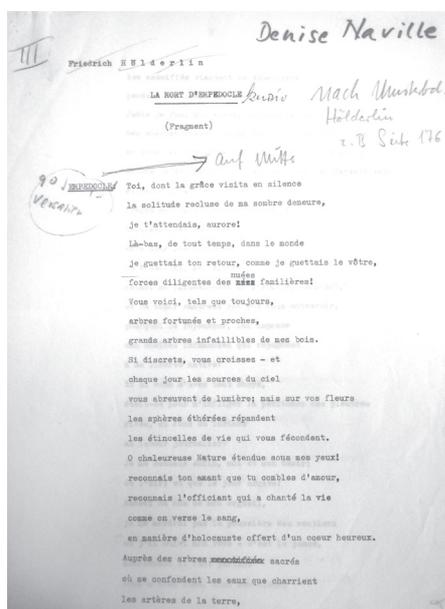
Denise Lévy née Kahn, par ailleurs cousine de la femme de Breton, Simone, a été, on le sait, l'égérie des surréalistes (► fig. 4 à 7). Elle était la muse, l'inspiratrice, l'objet de cristallisation du désir... Aragon, Breton, Éluard, Maxime Alexandre ou René Char... lui dédièrent des poèmes, mais ce fut Naville, plus matérialiste sans doute que les autres, qui l'épousa, l'enlevant pratiquement, et de façon très romantique, à son premier mari. Ceci dit, Denise était loin de n'être qu'une égérie. Dans le *Temps du surréel* comme dans les dossiers des archives, apparaissent deux visages de Denise. Denise égérie et Denise traductrice, et une traductrice ô combien savante. La composition même du *Temps du Surréel* en témoigne, de même que le dossier de préparation qui comprend quelques pièces en sus de ce qui a été publié. Isabelle Kalinowski, dans un article sur Denise traductrice en a parfaitement rendu compte :

Denise Naville incarna de façon exemplaire la contradiction entre la possession d'un fort capital savant, propriété encore improbable pour une femme de sa génération et l'occupation d'une position malgré tout socialement très dominée (par comparaison avec celle qu'aurait pu occuper un homme doté du même capital), assortie d'une image confuse mais persistante de « femme légère » dont la stabilité de son statut d'épouse ne suffit pas à l'affranchir. Cette tension structurante semble aussi avoir été à l'œuvre dans le regard que Pierre Naville portait sur sa femme. C'est du moins ce qui ressort de l'analyse de la construction du *Temps du surréel*, ouvrage encadré par la présence de Denise. Les premières pages dressent d'elle un portrait poétique et photographique en égérie sensuelle destinataire d'un florilège de poèmes d'amour surréalistes ou post-surréalistes signés de Naville lui-même, de Breton, d'Éluard (« Denise disait aux merveilles »), de René Char, Aragon n'ayant pas été retenu, tandis que les dernières pages répertorient un inventaire de ses traductions notamment les plus savantes¹¹. »

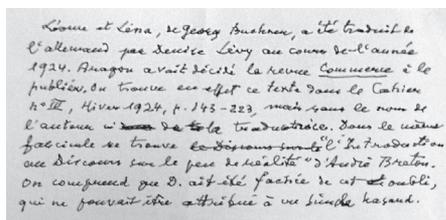
Dans les archives de Pierre Naville, on trouve aussi un dossier des traductions de Denise, dont certaines inédites. Le dossier contient les notes personnelles prises sur les textes qu'elle traduisait. Car Denise est une traductrice de haut vol, qui s'est attaquée à plusieurs types de textes, sans toujours réussir à faire fi des censures sociales liées à son genre. Elle a traduit des poètes, des textes militants, de grands textes philosophiques et politiques. Du côté des poètes, elle a traduit

11. Isabelle Kalinowski, Denise Naville traductrice dans F. Blum (Dir.), *Les vies de Pierre Naville*, op. cit., p. 52





▲ Fig. 8 – Tapuscrit de la traduction inédite de *La mort d'Empédocle* (Hölderlin). APN, dossier Denise Naville.



▲ Fig. 9 – Manuscrit de Pierre Naville, à propos de Léonce et Léna. APN, dossier Denise Naville.

gommé (► fig. 8). C'est le cas, par exemple, de sa traduction de Léonce et Léna parue dans la revue *Commerce* mais sans le nom ni de l'auteur (Georg Büchner) ni de la traductrice.

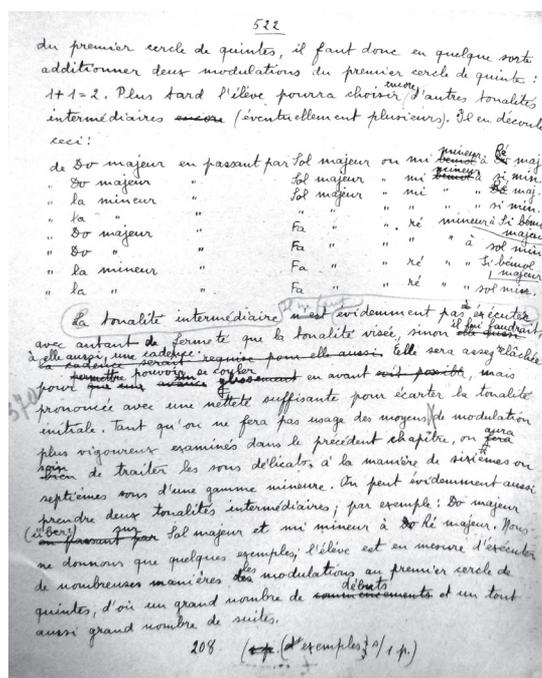
Denise, on l'a dit, n'a pas eu peur de s'attaquer à de grands auteurs : Marx, Engels, Boukharine, Clausewitz¹³, dont sa traduction fut par ailleurs sévèrement critiquée par Raymond Aron. Elle avait au moins le mérite d'être

le roumain Celan – qui écrit en allemand – et surtout Hölderlin avec qui elle se sent des affinités particulières. Isabelle Kalinowski attribue cette sensibilité à Hölderlin à une même situation socialement dominée. Denise a ainsi publié des traductions de textes littéraires, philosophiques, et des correspondances mais jamais de poèmes, dont on trouve pourtant des traductions inédites dans le dossier conservé au Musée social. De même le volume de la Pléiade consacré à Hölderlin¹² comprend des traductions de Denise, mais ce sont des hommes qui signent les traductions des poèmes. En matière de traduction, le poème a longtemps été considéré comme le haut du pavé et par conséquent une affaire d'hommes. Si Denise s'est effectivement essayée à la traduction de poème, elle n'a pas osé, semble-t-il, ou pas pu contourner l'interdit. Ses traductions poétiques sont restées inédites (► fig. 8).

On trouve aussi des traductions publiées dans les revues trotskystes des années 1930. Cela met au jour une activité militante qui serait autrement restée à jamais dans l'ombre, ces traductions ayant été publiées anonymement, sans parler de celles où son nom a été en quelque sorte, oublié,

12. Friedrich Hölderlin, *Œuvres* ; publiées sous la dir. de Philippe Jaccottet, Paris, Gallimard, 1967. – La Pléiade)

13. Carl von Clausewitz, *De la Guerre* [«Vom Kriege»] ; traduction intégrale par Denise Naville ; Préface de Camille Rougeron ; Introduction de Pierre Naville, Paris : Éditions de Minuit, 1959. Rééditions en 1965 et 1984. Il existait une première traduction : *De la guerre*. Tome premier [Texte imprimé] ; publ. posthume trad. de l'allemand par le major d'artillerie Neuens, Paris, J. Corréard, 1849-1851.



◀ Fig. 10 – Extrait (page 522) de la traduction inédite du *Traité de l'Harmonie*. APN, dossier Denise Naville

la première du xx^e siècle, après celle en 1849 du major Neuens. La traduction du *Traité de l'Harmonie* de Schönberg, techniquement extrêmement difficile – et jamais publiée – figure aussi dans le dossier (► fig. 9). Incontestablement, les archives de Pierre Naville aident à mieux connaître Denise traductrice, et la variété des palettes qu'elle a pu expérimenter, sans rencontrer toujours le succès éditorial. Les interdits pesaient lourd et les hiérarchies de genre

n'épargnaient pas le métier.

Néanmoins, il manque quelque chose, et ce quelque chose n'est pas insignifiant. Ce sont les originaux des lettres adressées à Denise par ses admirateurs, dont fait pourtant précisément état le *Temps du surréel*; ou par ses amis dont on trouve parfois les livres dédiacés à Denise dans la bibliothèque qui accompagnait les archives. Que sont devenues ces correspondances? On ne peut que faire des hypothèses, dont aucune d'ailleurs n'est vraiment satisfaisante. Naville avait au début de la guerre confié à la protection de sa sœur Renée une valise de documents politiquement compromettants, témoignant en particulier de ses liens avec Trotsky. Renée brûla, par prudence, la valise, ce que son frère ne lui pardonna jamais. Y aurait-il eu dans cette valise des correspondances à Denise? C'est peu probable dans la mesure où les correspondances des surréalistes avec Naville n'y étaient pas. Naville avait-il encore les originaux quand il composa le *Temps du surréel*? Mais ni originaux, ni éventuelles copies ne figurent dans le Fonds, à l'exception d'extraits de quelques lettres de Marcel Noll soigneusement recopiés par Naville, et qui ne furent pas utilisés. L'éditeur a-t-il gardé des textes, des lettres? Denise avait-elle détruit les lettres? Ou ne conservait-elle pas ses correspondances? Ces documents ont-ils été perdus, vendus? Il est probable que l'on n'aura jamais la clé de ce mystère, sauf miraculeux hasard.

Il y a une autre absence dans le fonds: la correspondance de Denise et Pierre Naville, à l'exception de quelques extraits là aussi recopiés par Naville et que l'on trouve dans le dossier du *Temps du surréel*. Mais à ce propos intervient aussi



▲ Fig. 11 – Couverture du livre de Violette Naville-Morin, publié en 2003 aux Presses de l'université de Québec.

la deuxième « femme en archive » de Pierre Naville. Il s'agit de celle qu'il épousa en secondes noces après la mort de Denise¹⁴. Violette Naville, née Chapellaubeau était divorcée d'Edgar Morin (► fig. 11). Naville lui avait donné la clé des archives puisqu'elle était maîtresse d'en interdire ou d'en autoriser la consultation. Violette est décédée en 2003. Elle avait été très libérale dans l'autorisation de consultation des archives¹⁵. Mais elle garda la correspondance de Denise et Pierre. Elle ne voulut pas donner cette correspondance car elle était, disait-elle, trop insignifiante, sans envergure et aurait nui à l'image de Denise. D'après Violette, cette correspondance post-mariage fait de Denise une parfaite ménagère, soucieuse surtout du bien-être de son époux¹⁶. Violette elle-même – qui fut pourtant une femme de lettres et une sociologue de renom – n'existe pas dans les archives, si l'on excepte son droit sur elles et quelques photos tardives. Il y a néanmoins un portrait de Pierre qu'elle dessina. C'est donc par une image de Pierre qu'un souvenir d'elle est conservé. N'y a-t-il pas là une

magnifique métaphore des rôles genrés en matière d'archives ? Toujours est-il que la plongée dans son propre passé effectué par Pierre s'était, semble-t-il, arrêtée aux portes d'un présent conjugal qui était aussi le présent de la fabrication mémorielle et partant de la remémoration.

Il y a aussi dans les archives de Pierre Naville, à côté de sa première épouse mise en archives, de sa seconde épouse, gardienne des archives, une troisième femme : l'amante, qui n'est désignée que par une initiale : B.

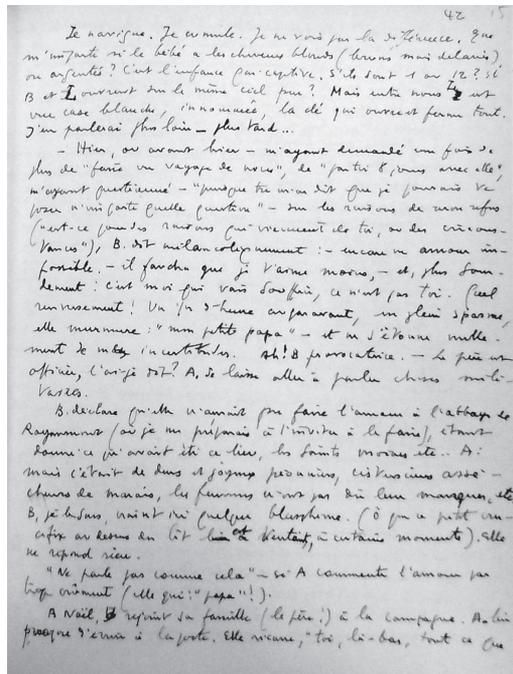
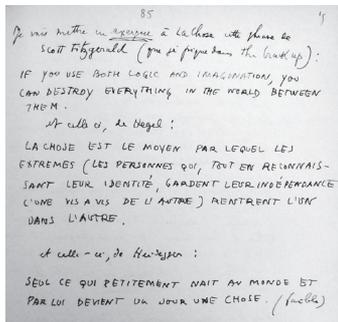
On a déjà évoqué les carnets, tenus au jour le jour par Naville pendant la drôle de guerre et qui incluent ce qui va devenir *Les Mémoires imparfaites*. Après la drôle de guerre, Naville ne cesse plus d'écrire des carnets qu'il reliera et regroupera sous le titre d'*Itinéraires*, en sept volumes¹⁷ : ces carnets sont tout à la fois et successivement journal, fragments d'autobiographie, carnets de voyage, poésies, considérations philosophiques et littéraires. Le IV^e volume des *Itinéraires*

14. En 1970.

15. Au vu de l'expérience qu'en eut l'auteure de cet article, qui a aussi été chargée d'inventorier le fonds Naville en tant qu'archiviste bibliothécaire au Musée social.

16. Violette avait expliqué à l'auteure de cet article que Denise parlait par exemple des confitures qu'elle faisait pour Pierre ou du cache-nez qu'elle lui tricotait.

17. Naville avait relié et donné au Musée six volumes. Le septième a été retrouvé par Véronique Nahoum-Grappe qui en également assuré la publication : *Pierre Naville : la passion de l'avenir. Dernier cahier (1988-1993)*, présenté par Véronique Nahoum-Grappe et Michel Burnier ; avec la collaboration d'Alain Cuénot, Paris, Ed. Maurice Nadeau, 2010.



▲ Fig. 12 et ► 13 – Itinéraires IV. APN.

est un roman intitulé *La Chose* (= *l'amour*)¹⁸. C'est dans *la Chose* que l'on trouve l'intime, absent du reste du fond, comme si Naville n'avait pu dire l'intime que sous forme romanesque. Plusieurs indications montrent qu'il a pensé à publier *la Chose*, l'a même quelques fois annoncé comme à paraître pour finalement n'en rien faire. Ces hésitations ne sont guère étonnantes si l'on songe que *La Chose* représentait une double transgression : transgression à l'égard d'une éducation protestante et puritaine ; transgression aussi de l'interdit surréaliste sur le roman (► fig. 12).

Les personnages du roman sont désignés par des initiales (► fig. 13). C'est l'histoire d'une liaison entre un homme désigné par la lettre A, marié à une femme désignée par la lettre L. [Elle ?]¹⁹ et parfois D. [Denise] immédiatement raturé. Parfois le A devient Je, d'une phrase à l'autre, sans rupture apparente. A et B ont pour même patron ST [Stoetzel]. C'est donc l'histoire d'une liaison, très physique, et rapportée dans ces détails les plus scabreux. Quand le roman devient journal, B. continue à apparaître sous des formes telles que : aujourd'hui rendez-vous avec B,... etc. On y apprend aussi que A fait une psychanalyse alors que l'on sait Naville férù de psychologie du comportement, et dans ses écrits théoriques en tout cas, hostile à la psychanalyse. Il ne s'agit évidemment pas de chercher à identifier B. ni de tester la véracité du récit. Ce qui est plus intéressant, c'est ce que cela dit de Naville et de son rapport à l'intime, et aux femmes. On ne peut non plus avoir l'impression d'entrer par

18. = *l'amour* figure dans le plan de l'Espérance mathématique.

19. Les crochets signifient que c'est nous qui suggérons.





◀ Fig. 14 –
À gauche, photographie
du portrait peint par
Paul-Albert Laurens
vers 1920, représentant
Arnold Naville et, à
droite, la photographie
de Marie Naville à
32 ans.

contrebande dans un espace tenu secret puisque la reliure des *Itinéraires* comme le don qu'en fit, avec le reste, Naville au Musée social, témoigne malgré tout d'une volonté de partager ses secrets, bien que, ou parce que, il ne réussit pas à les publier : scrupules ou difficulté à trouver un éditeur, on ne sait. Néanmoins, B. reste discrètement masquée par son initiale, souci sans doute de ne point compromettre, avec lui, une autre personne. Peut-être aussi donner à Violette la liberté d'interdire les archives de consultation est-elle d'abord liée à ces textes du « for intérieur », qui auraient pu affecter des proches plus que tout autre document. Mais pour ce qu'en sait l'auteure de cet article, il ne semble pas que Violette les ait lus avant de donner l'autorisation de consultation.

Il y a une dernière femme, présente-absente dans ces archives-mémorial et dont on voudrait dire un mot. Il s'agit de Catherine Guérin, qui fut la secrétaire de Naville, et que le CNRS laissa à sa disposition après sa retraite. Elle l'aida à classer et organiser les archives et est, manifestement l'auteure des dossiers posthumes qui rassemblent essentiellement des coupures de presse nécrologiques ou parues sur lui après sa mort. Catherine Guérin continua à fréquenter Violette Naville, jusqu'au décès de celle-ci. Elle avait rempli un rôle traditionnellement féminin : contribuer à préserver la mémoire d'un homme dont elle était proche, et avec la famille duquel elle avait des liens d'amitié.

On terminera en évoquant celle qui est la grande absente de ce fonds qui est pourtant fabrication autobiographique, mémoire ou mémorial : la mère...

Naville n'aime pas l'enfance, ni la sienne propre, ni aucune enfance. Cela nous dit-il, ne l'intéresse pas. Toutes les enfances seraient les mêmes, moment de tous les possibles et rien d'autre : le seul texte des *Itinéraires* consacré à l'enfant qu'il a été est ce curieux morceau :

« Ce petit gredin rêve beaucoup, mais il n'est pas inquiet de son corps, c'est certain. De six à huit ans, il se branle avec satisfaction, avec vigueur et énergie, avec grand plaisir. Et sans remords. C'est vers neuf ans qu'il commence à s'en prendre aux petites filles du voisinage²⁰... »

De ses parents, Naville dit seulement qu'il s'entendait bien avec tous les deux (► fig. 14). Il a néanmoins conservé une correspondance avec son père commencé dès l'âge de huit ans. Il a aussi donné les moyens de retracer la généalogie de sa famille paternelle...

Mais de Marie Naville, sa mère ou de ses ascendants : rien, absolument rien... ■

20. Itinéraires II, p. 283





Annette Vidal

secrétaire particulière et archiviste d'Henri Barbusse

Isabelle Lassignardie

« Je me souviens d'une heureuse réunion – il y avait là notre grand et cher camarade Thälmann – où après avoir porté un toast à Barbusse, vous vous êtes levé une seconde fois pour dire : il y a des grands hommes qui portent en eux de grandes idées, de grands projets, mais il faut pour la réalisation de ces grands projets de toutes petites femmes qui s'approprient de lourdes et ingrates tâches. »

Annette Vidal dans une lettre adressée au Camarade Manouilsky,
Paris, le 1^{er} mars 1938¹.



Annette Vidal (1894-1974) fut la secrétaire particulière d'Henri Barbusse (1873-1935) pendant quinze ans (► fig. 1), et c'est à elle que Manouilsky adresse cet hommage, reconnaissant le rôle de ces femmes qui permettent aux « grands hommes » d'être ce qu'ils sont². C'est par l'entremise de Marguerite et Marcel Cachin qu'Annette Vidal rencontre Henri Barbusse en 1920. À cette date, elle exerce depuis plusieurs années le métier d'institutrice dans la région de Cannes et adhère au Parti communiste français naissant. Elle connaît et défend les idées du mouvement et de la revue *Clarté* et de l'Association républicaine des anciens combattants (ARAC), deux groupes qui se construisent entre autres autour de Barbusse, dans les années qui suivirent son retour de la première guerre mondiale³. C'est donc sciemment qu'elle accepte de prêter main-forte à l'écrivain en assurant des tâches de secrétariat. L'engagement se voulait



1. Correspondance extraite du fonds Henri Barbusse/Annette Vidal (Archives du PCF) conservé aux Archives départementales de la Seine-Saint-Denis (cote 499J). Le fonds étant en cours de classement au moment de la rédaction de cet article, nous ne sommes pas en capacité de renseigner les cotes des articles d'où sont extraites les informations citées. Je remercie au passage Pierre Boichu, archiviste aux AD93, de m'avoir signalé l'existence de documents sur lesquels reposent certains de mes présents commentaires.

2. Annette Vidal était une femme à l'état de santé précaire, au physique menu, de petite taille, d'où l'insistance de Manouilsky : « toutes petites femmes ».

3. Bibliographie d'Henri Barbusse pour cette période : *Le Feu, journal d'une escouade*, Paris, Flammarion, 1916 ; *Clarté*, Paris, Flammarion, 1919, 290 p. ; *Paroles d'un combattant : articles et discours 1917-1920*, Paris, Flammarion, 1920 ; *La leur dans l'abîme, ce que veut le groupe Clarté*, Paris, Éditions Clarté, 1921.



d'abord de courte durée, en définitive elle assista Barbusse jusqu'à la mort de ce dernier en 1935, et se mobilisa le restant de sa vie pour préserver et animer la mémoire de l'œuvre de l'écrivain et du militant.

De cette mobilisation résulte la constitution d'un fonds d'archives Barbusse dont Vidal est l'initiatrice et la principale actrice. Elle en fait don à la Bibliothèque marxiste de Paris en 1972 où il fut conservé jusqu'à la fermeture de cette dernière en 2001, date à laquelle il rejoignit les locaux du siège de la direction nationale du PCF. Le fonds Barbusse est aujourd'hui conservé aux Archives départementales de la Seine-Saint-Denis (cote 499J) dans le cadre du dépôt des archives du Parti communiste français. Cette présente contribution repose exclusivement sur l'étude des documents conservés en ce fonds⁴, corpus qui témoigne tant par l'histoire de sa constitution que par la richesse de son contenu, de l'engagement d'Annette Vidal auprès de Barbusse et de son œuvre.

Il ne s'agira pas de dresser ici la biographie de Barbusse⁵, ni celle de Vidal qui reste à notre connaissance à écrire⁶, mais de livrer des éléments éclairant le rôle de cette militante dans la (re)constitution du fonds Barbusse, révélant également sa pugnacité dans la défense et la diffusion des œuvres et idées de Barbusse et démontrant le systématisme de sa démarche archivistique.

Un état du fonds Barbusse

Ce fonds s'organise en deux ensembles. D'une part : les papiers d'Annette Vidal, composés pour l'essentiel de correspondance, de son travail de documentation et de rédaction de sa biographie *Barbusse, soldat de la paix*, et des documents collectés tout au long des trente années qui suivirent la mort de Barbusse, témoins du travail mémoriel. D'autre part : ceux d'Henri Barbusse, qui réunissent des papiers personnels de l'écrivain (agendas, documents administratifs et médicaux, etc.) et deux sous-ensembles qui éclairent les multiples facettes de l'homme, à travers ses écrits littéraires et les différentes organisations auxquelles il appartenait.

Barbusse écrivain, l'homme de lettres

Si les archives Barbusse conservées à la Bibliothèque nationale de France contiennent la majeure partie des manuscrits originaux de l'œuvre littéraire, le présent fonds associe manuscrits, textes inachevés (*Morceaux du monde*, 1935), versions dactylographiées avec corrections manuscrites (*Les Enchaînements*, 1925 ; *Jésus*, 1927 ; *Élévation*, 1930 ; *Zola*, 1932, etc.), épreuves imprimées et

4. Un fonds complémentaire (non consulté ici) est conservé à la Bibliothèque nationale de France – NAF 16467-16539 ; NAF 28208.

5. À ce sujet : Philippe Baudorre, *Barbusse. Le pourfendeur de la Grande Guerre*, Paris, Flammarion, 1995 ; Jean Relinger, *Henri Barbusse : écrivain combattant*, Paris, PUF, 1994 ; Annette Vidal, *Henri Barbusse, soldat de la paix*, Paris, EFR, 1953.

6. A noter que le Maitron contient une notice VIDAL Annette par Jean Relinger : <http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article134430>, version mise en ligne le 30 novembre 2010, dernière modification le 24 janvier 2012.



▲ Fig. 1 – Henri Barbusse et Annette Vidal à Moscou en 1934.
Source : Fonds Henri Barbusse/Annette Vidal, archives départementales de Seine-Saint-Denis (cote 499J).

autres notes de travail ou brouillons, ou enfin projets de *scenarii*, nouvelles et poèmes qui dévoilent le travail d'auteur en ces différents aspects et états.

On notera la présence de documents remarquables qui permettent de considérer ce que fut la réception de *Feu, journal d'une escouade* (1916) : on pense ici à la correspondance reçue par l'auteur de la part d'anciens soldats, autant d'échos à la parole du Barbusse, ancien combattant des tranchées.

Barbusse homme engagé

Nous y trouvons rapports, circulaires, manifestes, statuts, matériel militant, publications, déclarations et textes d'allocutions de l'Internationale des anciens combattants (IAC) et de l'Association républicaine des anciens combattants (ARAC). Correspondance, articles, notes et matériels de propagande permettent d'appréhender la nature et le fonctionnement du mouvement Clarté et de sa revue homonyme, en France et dans ses différentes sections américaine, italienne et allemande. Une part considérable est donnée à l'histoire et aux activités de ce qui sera le mouvement Amsterdam-Pleyel : appels, liste des instances dirigeantes, des organisations et des membres, programmes des Congrès, papillons, tracts, textes des discours, notes internes et comptes rendus de réunions, rapports et plans d'activités, correspondance (etc.) – cet ensemble donne une vue sur les structures internationales de la direction de ce mouvement jusque dans ses comités locaux. Le Comité mondial de la jeunesse contre la guerre et le fascisme, le Congrès international des écrivains pour la défense de la culture (Paris, juin 1935) ou encore la campagne menée dès 1933 pour la libération du dirigeant communiste allemand Ernst Thälmann, sont

tout autant d'organisations et de luttes qui mobilisent Barbusse et Vidal; les archives le notifient. Enfin, est également conservé un ensemble documentaire autour de la revue *Monde*, fondée par Barbusse en 1928: documents de fonctionnement interne, échanges avec les collaborateurs, collection (incomplète) de cette publication, etc.



▲ Fig. 2 – Moscou, 1934.
Henri Barbusse et Annette Vidal.
Source : Fonds Henri Barbusse/Annette Vidal, archives départementales de Seine-Saint-Denis (cote 499).

**« Chère Annette,
ce n'est pas fini encore
des corvées pour
vous! »**

La biographie de Barbusse écrite par Philippe Baudorre⁷ livre quelques indices sur le soutien intellectuel qu'incarnait Annette Vidal pour Barbusse. La militante est au cœur d'un réseau de communistes, proche de la famille Cachin, elle est impliquée dans les enjeux politiques de l'époque, elle est au fait des acteurs du mouvement social et des figures militantes. Elle assiste Barbusse dans la recherche documentaire nécessaire à la rédaction de ses ouvrages, notamment pour *Les Enchaînements* (1925), on imagine qu'elle tape à la machine sous la dictée,

qu'elle participe à la relecture des manuscrits et on en déduit qu'elle est indéniablement une interlocutrice de qualité, quand il s'agit de débattre des idées, des projets et des batailles à mener.

Pour sa part, le fonds d'archives en question offre un bon nombre d'éléments sur le quotidien et le rôle d'assistante assuré par Vidal. On s'étonne qu'un dossier dit « correspondance HB/AV » ne contienne que des petits mots de tâches à entreprendre, de petites courses à faire: achat de cigarettes, de bicarbonate ou « d'extrait de fluide américain de coca », en passant par la commande de textile d'ameublement pour la maison des Barbusse à Aumont, un rappel à contacter le plombier ou le garagiste, à s'occuper de la location de la maison, etc. Des tâches domestiques, en somme. Mais tout ceci est annoncé et entendu, comme l'introduit Barbusse dans l'un de ses courriers pense-bêtes: « Chère Annette, ce n'est pas fini encore des corvées pour vous! ».

7. Philippe Baudorre, *op. cit.*

<u>Dossier n° 1.</u>	<u>Documentation Staline.</u>	<u>Dernier n° 6.</u>
<u>Dossier n° 2.</u>	<u>Autographes adressés à H.B.</u>	Dernier n° 211 + 1 cahier
<u>Dossier n° 2 B.</u>	<u>Autographes (rien à voir avec H.B)</u>	Dernier n° 216 manque 22.
<u>Dossier n° 3.</u>	<u>Adaptation du Feu par Y. Lortigaud</u>	Dernier n° 13.
<u>Dossier n° 4.</u>	<u>Inventaires et Bibliographies.</u>	
<u>Dossier 4 A.</u>	Bibliographies H.B.	Dernier n° 19.
<u>Dossier 4 B.</u>	Organisation archives	" n° 1.
<u>Dossier 4 M.</u>	Documents rendus à Mme Barbusse qui après les avoir confiés, suivent le vœux de H.B. les a réclamés.	Dernier n° 54.
	Manquent 39. 40. 45. 47.	
<u>Dossier 4 V.</u>	Manquent 14. 19. 20.	Dernier n°
<u>Dossier 4 G.</u>		
<u>Dossier n° 5.</u>	<u>Oeuvres de Henri BARBUSSE et traductions.</u>	
Correspondance AV. Editeurs		Dossier 5 - 1.
La Flammande		Dossier 5 - 2.
Ed Russe		Dossier 5 - 3.
Correspondance diverse Editeurs		Dossier 5 - 4.
Contrats Ed. Français		Dossier 5 - 5.
Ed. Allemande		Dossier 5 - 6.
Ed. Hongroise		Dossier 5 - 7.
Editions Etrangère		Cahier. 5 - 8.
Prospections éditions		Cahier. 5 - 9.
<u>Dossier n° 6.</u>		
<u>Discours</u>		Dernier n° 41.
<u>Dossier n° 7.</u>	<u>Articles H.B. sans date.</u>	Dernier n° 61.
<u>Dossier n° 8.</u>	<u>Autographes H.B. ou textes corrigés par H.B.</u>	Dernier n° 4.

Annette Vidal accompagne Barbusse dans ses séjours à l'étranger (► fig. 2). Une partie de la correspondance qu'elle entretient avec sa famille, en particulier lors d'un voyage en URSS l'été 1928, éclaire sur le rythme journalier, sans non plus livrer de détails vraiment précis. Barbusse a une santé très fragile, ils sont donc installés dans une maison de repos dans les environs immédiats de Moscou, afin d'être moins assaillis, dit-elle, tout en pouvant rencontrer les personnalités qu'ils souhaitent atteindre. Elle ne cesse d'évoquer les nombreux rendez-vous dont on comprend qu'elle est l'intermédiaire dans l'organisation, elle n'a de cesse de rappeler la quantité colossale de travail, « des courses

AUTOGRAPHES DIVERS		AUTOGRAPHES DIVERS	
<u>Dossier 8</u>			
B.8 - 1 - f. J'adresse un appel ardent aux Anciens Combattants qui croient à la République et qui le veulent	2 pages Manuscrites	- Photocopie - Copie 3 pages dactylo - 2 Ex -	D.45 D.21
B.8 - 2 - f. 1 lettre H.B. à l'Abbé Doulet	1 page Manuscrite	- Copie 1 page dactylo - 2 Ex -	D.25
B.8 - 3 - f. Aux Soldats vivants. Préface Nelle Ed. du Feu	1 page Manuscrite	(- Copie 2 pages dactylo - 2 Ex - (- photocopie	D. 9 D.26
B.8 - 4 - 1 chemise classement Hachette.	Manuscrite	- Copie	D.41
B.8 - 5 - Note de l'auteur sur Jésus	4 pages correc. H.B.	- Copie 3 pages dactylo - 2 Ex -	D.105
B.8 - 6 - Texte appel "A la Jeunesse du Monde entier.	16 pages Manuscrites et 4 pages dactylo. corrections H.B.	- Copie 8 pages dactylo	D.65
B.8 - 7 - Texte du discours prononcé par H.B. au nom des journa- listes français en voyage en Italie.	10 pages manuscrites	- Copie 4 pages dactylo.	D.6
B.8 - 8 - Arrachons leur yeux à des mains. Scott bore -	3 pages manuscrites	- Copie 3 pages dactylo. - 3 Ex -	D.7
.../			

innombrables » et dit profiter des absences de Barbusse pour écrire à son père et tirer parti du « moment de liberté que cela (lui) apporte »⁸.

Histoire de la reconstitution du fonds

Au lendemain des obsèques de l'écrivain qui eurent lieu le 7 septembre 1935 et selon le vœu d'Henri Barbusse, sa veuve Hélyonne autorise Annette Vidal à récupérer les archives tenues régulièrement à jour, classées et conservées dans la maison familiale, à Aumont, dans l'Oise. Mais quelques semaines plus tard, Hélyonne Barbusse revient sur son engagement et demande à la secrétaire que lui soient restitués les documents. Vidal ne possède alors que des textes manuscrits que Barbusse lui avait donnés, un double de l'inventaire du fonds déjà réalisé et « le désir impérieux de reconstituer ces archives dans la mesure de (ses) possibilités ».

Il semblerait que les relations assez peu amicales qui lient les deux femmes n'aient pas aidé Annette Vidal à l'accomplissement de son désir impérieux. Des échanges épistolaires témoignent de plusieurs malentendus ou désaccords qui animent leurs rapports. Annette Vidal semble avoir conservé aux yeux de la veuve son statut de secrétaire, voire d'exécutante : Hélyonne la sollicite pour des raisons administratives, exige qu'elle s'occupe de tel dossier afin qu'elle lui transmette quand elle en a besoin. Le ton est souvent celui d'un donneur

8. Informations extraites du fonds 499J/AD93 : lettres d'Annette Vidal à son père datées du 29 juin, des 4, 7, 8 et 11 juillet et d'août 1928.



d'ordre, parfois agacé, comme l'attestent ces propos de Madame Barbusse dans une lettre à l'ancienne secrétaire, fin 1935 :

« Pour simplifier et clarifier notre correspondance, je vous joindrai quand il s'agira de questions une feuille en face des questions et vous répondrez en face de la question. Ainsi tout ira bien, mais évitez-moi, je vous en supplie ces lettres de mises au point, et de "j'ai dit", "vous avez dit", "nous avons dit" qui sont pour moi fastidieuses et inutiles, parlez simple⁹. »

Annette Vidal s'inquiète du sort des papiers de Barbusse, car si elle admet que l'œuvre littéraire est compris par la veuve, elle craint que celui du militant soit négligé et mal entendu¹⁰.

De 1936 à 1939, Annette Vidal prend en charge l'administration du Comité mondial contre la guerre et le fascisme, dirigé depuis la mort de Barbusse par Paul Langevin et Francis Jourdain. Parallèlement à son travail au Comité, elle avait suggéré d'être missionnée « officiellement » sur le projet de constitution des archives Henri Barbusse. On comprend son besoin de faire reconnaître sa légitimité au regard des relations compliquées entretenues avec Hélyonne Barbusse. Elle souhaite travailler sous la direction d'un groupe comprenant un camarade du Comité mondial contre la guerre et le fascisme, un du Comité national et un dernier, du Comité central du PCF, ceci dans l'idée de constituer une sorte d'Institut Barbusse. Il n'est pas certain que ce vœu ait été réalisé. Quoiqu'il en soit, elle consacra son temps libre à la collecte et au traitement de ses archives qu'elle avait alors entreposées dans un local loué dans les environs de Paris où elle se rendait régulièrement pour travailler.

À la veille de la Seconde guerre mondiale, Vidal est parvenue à reconstituer une grande partie des archives, à établir une bibliographie presque complète des écrits de Barbusse et avait réuni les éléments nécessaires à la documentation d'un ouvrage biographique, dont la rédaction était déjà amorcée. La riche correspondance révèle qu'elle demande soutien à bon nombre d'écrivains, éditeurs, dirigeants notamment des pays de l'Europe de l'Est, tous proches de Barbusse afin de collecter des copies des correspondances, de tous les articles et ouvrages publiés sur l'homme et son œuvre, de toute publication et traduction de Barbusse parue à l'étranger. Elle parvient ainsi à restituer un ensemble littéraire et documenté des plus complets.

9. Pour l'anecdote, cette mésentente ne concerne pas qu'Annette Vidal. Ethel Saniel-Brook, amie de Vidal qui travaille depuis les États-Unis à la rédaction d'un ouvrage sur Barbusse, est confrontée à Hélyonne Barbusse qui exige que lui soit soumis le manuscrit avant publication, ce à quoi elle se refuse. Le ton de la rancune est donné dans une lettre qu'elle adresse à son amie le 22/02/1938 : « Dites ma chère, avez-vous jamais réussi à savoir ce que la garce compte faire de toute la "paperasserie" quand elle claquera ? ».

10. Hélyonne Barbusse meurt en janvier 1956. Dans un courrier adressé à Elena Stassova du 25/02/1956 (fonds 499J/AD93), Vidal écrit : « Personnellement je crois que Mme Barbusse a voulu réaliser les vœux de son mari, mais isolée, voulant tout faire elle-même et très éloignée des idées d'Henri Barbusse, elle est arrivée à faire exactement le contraire de ce qu'il voulait qu'elle fasse ».





Mais dès octobre 1939, au vu du contexte, Vidal vide son local des documents pour les disperser : certains sont enterrés, les photographies sont mises à l'abri dans un coffre d'une banque de la Société générale. Enfin, une valise est saisie à Chartres, elle contenait tous les papiers et correspondances de Barbusse pour la préparation du Congrès mondial pour la lutte contre la guerre et le fascisme, organisé en août 1932 à Amsterdam. Au sortir de la guerre, seule une partie de cette documentation est récupérée en état. Pour sa part, Hélyonne Barbusse semble avoir détruit durant l'Occupation les dossiers qui ne relevaient pas du domaine littéraire¹¹.

Après la guerre, Annette Vidal toujours aussi déterminée reprend son travail de collecte engagé dès 1936, tout en menant un parcours professionnel dans le milieu de la presse militante et universitaire. Après avoir participé à l'édition clandestine du journal *Les Étoiles* (août 1943-mars 1944)¹², il semble qu'elle y poursuive son travail auprès de Georges Sadoul, en 1946. Plusieurs documents attestent qu'entre 1948 et 1960, elle œuvre auprès d'Henri Wallon à l'administration et à la rédaction du journal *L'ère nouvelle*, organe du Groupe français d'éducation nouvelle du Musée pédagogique, rue d'Ulm à Paris. Motivée sans cesse par la valorisation et la diffusion des idées et projets de Barbusse, son projet d'écriture biographique aboutit en 1953 à la publication aux Éditeurs français réunis (EFR) de l'ouvrage intitulé *Henri Barbusse, soldat de la paix* et préfacé par Marcel Cachin.



« Je veux parler de l'héritage moral, littéraire et politique d'Henri Barbusse »



C'est là une question qui lui tient à cœur et l'angoisse beaucoup, car elle regrette que le souvenir du militant ne soit pas suffisamment exposé et exploité¹³. Dès l'automne 1935, elle anime la campagne de souscription en vue d'élever un monument à Barbusse et prend en charge l'organisation d'événements commémoratifs. Ainsi dans une lettre à une amie datée du 16 avril 1938, elle écrit :

« Oui nous avons eu à Paris le 30 août dernier une bien belle commémoration de la mort de Barbusse. J'en étais d'autant plus heureuse que je l'avais organisée presque toute seule. [...] Depuis plus de deux ans on n'a vraiment rien fait de conséquent avec l'œuvre de Barbusse et avec les textes qu'il a laissés. [...] Je m'étais donné un certain délai pendant lequel je n'avais pas voulu m'immiscer dans les choses dont on m'avait si brutalement écartée. Si quelque chose avait été fait sans moi,

11. Informations extraites du fonds 499J/AD93 : tapuscrit « Article pour Revue littéraire soviétique », 1958 ; lettre d'Annette Vidal à (?) du 05/02/1945 ; lettre d'Annette Vidal à (?) du 27/11/1946 ; lettre d'Annette Vidal à Elena Stassova du 25/02/1956.

12. Cf. Jean Relinger, notice biographique Annette Vidal, *Maitron – dictionnaire du mouvement ouvrier, mouvement social*.

13. Citation (titre) et information extraite d'une lettre de Vidal à « Mon cher camarade (?) », vers 1937-38 (fonds 499J/AD93).



- 2 -

<u>Dossier n° 9.</u>	<u>Préfaces H.B.</u>	Dernier n° 19.
<u>Dossier n° 10.</u>	<u>Articles H.B. 1935 - 34 - 33.</u>	
	1935. Dossier 10 A.	Dernier n° 5.
	1934. Dossier 10 B.	Dernier n° 20.
	1933. Dossier 10 C.	Dernier n° 3.
<u>Dossier 11.</u>	<u>Articles H.B. 1930 - 31 - 32.</u>	
	1932. Dossier 11 A.	Dernier n° 8.
	1931. Dossier 11 B.	Dernier n° 3.
	1930. Dossier 11 C.	Dernier n° 11.
<u>Dossier n° 12.</u>	<u>Articles 1927. 28. 29.</u>	
	1927. Dossier 12 A.	Dernier n° 14.
	1928. Dossier 12 B.	Dernier n° 21.
	1929. Dossier 12 C.	Dernier n° 16.
<u>Dossier n° 13.</u>	<u>Articles H.B. 1925 - 1926.</u>	
	1925. Dossier 13 A.	Dernier n° 18.
	1926. Dossier 13 B.	Dernier n° 35.
<u>Dossier n° 14.</u>	<u>Articles H.B. 1924 - 1923.</u>	
	1924. Dossier 14 A.	Dernier n° 5.
	1923. Dossier 14 B.	Dernier n° 9.
<u>Dossier n° 15.</u>	<u>Articles H.B. 1920 - 21 - 22.</u>	
	1922. Dossier 15 A.	Dernier n° 9.
	1921. Dossier 15 B.	Dernier n° 13.
	1920. Dossier 15 C.	Dernier n° 16.
<u>Dossier n° 16.</u>	<u>Articles H.B. 1919 - 1918 - 1917.</u>	
	1917. Dossier 16 A.	Dernier n° 1.
	1918. Dossier 16 B.	Dernier n° 2.
	1919. Dossier 16 C.	Dernier n° 7.
<u>Dossier n° 17.</u>	<u>Articles H.B. 1916 - 1915 - 1914.</u>	
<u>Dossier n° 18.</u>	<u>Articles H.B. avant 1914.</u>	
	1896 Dossier 18.	Dernier n° 2.
	1899 Dossier "	Dernier n° 19.
	1900 Dossier "	

j'aurais continué à rester dans l'ombre, mais puisque rien ne se fait, je pense que mon devoir est de le dire, d'alerter ceux qui peuvent m'aider à utiliser l'immense travail ».

Annette Vidal est entendue et identifiée comme la personne référente : le fonds contient des textes de conférences qu'elle donne à ce sujet, des copies d'articles dont elle est l'auteur et qui contribuent à la diffusion à la fois de l'œuvre militante et littéraire de Barbusse, mais aussi qui font état de l'avancement de ses travaux de classement, relativement indissociables de son travail d'écriture biographique. Des échanges épistolaires montrent l'aide qu'elle fournit aux étudiants et chercheurs. Jean Lods en bénéficie : elle met à sa disposition l'ensemble de son corpus pour la réalisation en 1959 de *Henri Barbusse* (volet de la série « Les hommes véritables »), documentaire conçu uniquement

AUTOGRAFES DIVERS		
B.8-22	- 1 lettre H.B. 18.7.1929 sur Les Bourreux. 1 page corrections H.B.	- copie D.107
B.8-23	- Discours ouverture ARAG Clichy 1927. I ^{er} Congrès 3 pages	- copie D. 6
B.8-24	- Plan d'organisation Monde. 3 feuillets Manuscrit	- copie D. 42 - photocopie - photocopie N92
B.8-25	- 2 pages comptes Monde. 1928	- copie D. 42
B.8-26	- Chepeau à la Correspondance Romain Rolland 1932. Friedrich Adler - 1 page corrections H.B.	- copie D. 58
B.8-27	- Dernier Appel à Tous (Congrès Amsterdam) 1932. 2 pages dactylo - corrections H.B.	- copie D. 58
B.8-28	- Communiqué de Presse 26.5.32. Un grand Congrès contre la guerre. 1 page dactylo - corrections HB	- copie D. 58
B.8-29	- Lettre circulaire H.B. aux Comités Nationaux du Congrès contre la guerre - 0.7.32 - 2 pages corrections H.B.	- copie D. 58
B.8-30	- Notes pour discours sur guerre et fascisme prononcé dans diverses villes des Etats-Unis. 4 pages manuscrites (abimées)	- Photocopie n° 18 - copie D. 8
B.8-31	- Fac simulé d'un autographe H.B. sur fêtes d'Octo- bre. 3.11.1934. 4 pages manuscrites	- Photocopie D. 10 n° 47 (incomplète) - copies D. 8
B.8-32	- 1 étiquette sur lettres sur l'Enfer	- copie D.108
B.8-33	- Note pour discours New York. - 3 pages manuscrites	- copie D. 6
B.8-34	- 1 lettre H.B. sur article Le Pays - 1 page "	- copie D. 31
B.8-35	- Texte télégramme à Mathias Corleidi 1 page "	- copie D. 42

à base de bancs-titres iconographiques¹⁴. On retrouve là pièce à pièce, les archives filmées, papiers inanimés commentés par une voix off.

Vidal contacte des éditeurs afin de leur soumettre des projets inédits, tel celui de publication des lettres adressées à Barbusse par des poilus, en retour de leur lecture du *Feu, journal d'une escouade* (1916). En amont des périodes d'anniversaire et de célébration, elle écrit aux dirigeants communistes pour suggérer que soit organisé tel événement, qu'un papier soit publié dans les pages de *L'Humanité*, qu'un hommage soit rendu, etc. Ainsi, Étienne Fajon, Gaston Plissonnier et d'autres encore sont sollicités et régulièrement alertés : « *il est navrant combien Barbusse est actuellement oublié* », peut-on lire dans un courrier adressé à Plissonnier en 1959.

Quoi qu'il en soit elle poursuit l'enrichissement du fonds en réalisant une collecte systématique de tout document renseignant les commémorations, les anniversaires de la naissance et de la mort de Barbusse, les inaugurations des lieux dédiés à sa mémoire, en France comme à l'étranger. L'ensemble de ces documents – coupures de presse, programmes, affiches, tracts, invitations, communiqués, textes de discours, etc. – couvrent la période 1935-1963, ils sont consignés et intégrés au fonds d'archives déjà constitué.

14. Jean Lods, *Les hommes véritables : Henri Barbusse* (1959, noir & blanc, 20 min., 35mm), conservé par Ciné-archives, fonds audiovisuel du PCE, mouvement ouvrier et démocratique.

CLASSEMENT ET MISE EN FICHE SYSTÉMATIQUE DES DOCUMENTS

Pour conclure sur les spécificités de ce fonds qui en disent long sur le rôle d'Annette Vidal, notons la présence de plusieurs dossiers illustrant le travail de classement et d'inventaire opéré par cette même femme, ainsi que l'existence de fichiers papier avec entrées thématiques, produits d'une description sur fiche de chacun des articles et pièces documentaires, réalisée de manière systématique.

À la mort d'Hélyonne Barbusse en janvier 1956, le rythme du travail de classement s'intensifie, l'accès à une partie du fonds encore conservée par l'épouse de l'écrivain étant plus accessible car remise à l'ancienne secrétaire. Aux côtés de cet effort remarquable de collecte et de cette valorisation littéraire et biographique, le travail d'archiviste entrepris par Vidal, lui-même étonnant par sa précision, sera l'objet final de cette présente contribution.

Cette même lettre à Elena Stassova, précédemment citée et datée du 25 février 1956, nous dévoile un des premiers aspects fastidieux, pour ne pas dire laborieux, de l'affaire : « Actuellement je recopie (j'allais dire je déchiffre) des carnets de notes écrits par lui ». Annette Vidal dactylographie la totalité des documents manuscrits – de la note de travail à l'article, en passant par la correspondance. Même les pense-bêtes recouverts des consignes de Barbusse sont reproduits. Par conséquent, ce fonds contient à la fois les pièces originales et leurs copies sous forme de tapuscrits. Si cette démarche facilite indéniablement la lecture des textes pour les chercheurs passés comme futurs, nous avons à faire ici à un souci évident d'assurer la conservation des contenus, au-delà de celle de leurs supports originels.

Le tapuscrit d'un article prévu pour la *Revue littéraire soviétique*, daté de 1958, dresse une sorte de bilan d'étape du projet archivistique de la secrétaire. À la question « de quoi se composent les archives ? », Annette Vidal formule la réponse suivante (extraits) :

« - de textes de Henri Barbusse ou sur Henri Barbusse (copies dactylographiées, coupures de journaux, lettres, etc.). Ces textes sont classés. Chaque document que je possède est inscrit sur une fiche permettant de le trouver facilement dans le classement.

D'autre part, lorsque je ne possède pas un document mais que j'en connais l'existence et les références, j'établis une fiche qui sera complétée au fur et à mesure des acquisitions.

J'estime à cinq mille le nombre de fiches dont le classement est fait par rubrique et par date. »

Il serait trop long, dans le cadre d'un article, de citer l'un après l'autre les chefs de rubriques qui ont présidé au classement, qu'il me suffise de dire qu'un dossier est ouvert :

- pour chacune des œuvres publiées par Barbusse;
- pour les actions menées par Barbusse (guerre, fascisme, impérialisme, URSS, etc.);
- pour les associations fondées ou patronnées par Barbusse (Anciens Combattants, Clarté, Écrivains, Monde, etc.);
- pour les Congrès auxquels participa Henri Barbusse;
- pour les voyages de Barbusse et, naturellement, pour les doubles d'articles, d'interviews, de préfaces, de discours ainsi que pour la correspondance.

Pour faciliter, dit-elle, l'utilisation des archives, elle envisage à cette date d'établir pour chaque document une deuxième série de fiches avec entrées par noms d'auteur, puis une troisième qui reprendrait un résumé de quelques lignes du papier auquel elle se rapporte, et enfin, elle décrit ce qu'elle qualifie de « fichier documentaire », à savoir un ensemble de fiches contenant des transcriptions de passages d'œuvres de Barbusse, des citations en somme, classées par sujet. Enfin, la circulation des fichiers aux documents se fait par renvoi, avec un système de cotation qui descend, selon cette logique, nécessairement à la pièce.

C'est ainsi que ce fonds s'enrichit des documents fruits de l'entreprise de classement et de description archivistique à la pièce menée par l'ancienne secrétaire. On notera enfin que cet ensemble fut l'objet d'un autre travail de classement, celui-ci laissé inachevé et réalisé par la documentaliste et historienne Jocelyne Prézeau (1943-2007) qui, dans le cadre de la préparation de sa thèse de doctorat sur le mouvement Amsterdam-Pleyel¹⁵, reprit l'inventaire initial du corpus en vue de le réorganiser thématiquement.

L'engagement d'Annette Vidal auprès de l'auteur et du militant fut donc remarquable à plus d'un titre: du vivant de l'homme en ce qu'on peut comprendre de ce que fut sa tâche de secrétaire particulière et d'assistante de vie, autant que pour la postérité de l'œuvre et des idées de Barbusse, assumant la responsabilité (le devoir?) de la reconstitution, du traitement et de la conservation des archives. Le corpus ainsi constitué est désormais accessible au public aux Archives départementales de la Seine-Saint-Denis, dans le fonds Archives du PCF, et s'enrichit par conséquent d'un nouvel instrument de recherche répondant aux normes archivistiques ISAD(G), de fait plus synthétique et par là, méthodique. ■

15. Jocelyne Prézeau, *Amsterdam-Pleyel 1932-1939 : histoire d'un mouvement de masse*, thèse de doctorat sous la direction de Claude Willard, 1993, université Paris VIII.

L'inégalité archivistique dans le couple : l'exemple de Maurice Thorez et Jeannette Vermeersch

Annette Wiewiorka

En 2010, j'ai publié un ouvrage : *Maurice et Jeannette. Biographie du couple Thorez*¹. C'était une novation : jamais jusqu'ici un(e) historien (ne) n'avait tenté d'écrire la biographie non de l'un ou l'autre protagoniste, mais des deux ensemble, se posant la question de ce qu'était un couple en politique, politique devenue avec le passage du temps histoire. En ce domaine, le parti communiste français innova. Quand les femmes eurent le droit de vote et celui d'être élues, il envoya quelques couples à la chambre des députés. Il fallut ensuite la vague rose de 1981 pour que l'on vît réapparaître ainsi le couple en politique, l'exemple le plus célèbre étant celui de François Hollande et Ségolène Royal. Si j'ai pu écrire cette biographie de couple, c'est que des archives venaient d'être versées aux archives privées des archives nationales.

À la mort de Maurice Thorez, ses archives se trouvaient dans la résidence de Bazainville que le Parti avait achetée et mise à sa disposition. Elles comportaient tout à la fois des papiers personnels et des dossiers de travail puisque depuis la période du Front populaire, Thorez, qui avait aussi un bureau au siège du parti, avait pris l'habitude de travailler chez lui.

Quand Jeannette se trouva en délicatesse avec la ligne politique du parti communiste et démissionna de toutes ses fonctions de dirigeante, elle conserva les archives. Elle les emporta, ainsi que la bibliothèque et les cadeaux, dans sa maison de Callian dont la construction avait été décidée dans les mois qui ont précédé la mort de Thorez. Selon Pierre Thorez :

« Elle réalisa l'essentiel du classement qui avait commencé du vivant de mon père. Dès la fin des années soixante, elle entreprit de dresser un inventaire systématique. Simultanément, elle réalisa une première mise en ordre des archives. Elle dut résoudre des problèmes matériels. En particulier, il lui fallut construire et aménager un local qui permette la conservation des papiers en bon état et leur conservation ».

Les archives ont donc été classées (reclassées?) par les soins de Jeannette. Certains textes qu'elle jugeait particulièrement importants (les notes des entretiens Thorez-Blum de 1946-7; le journal de Thorez...) ont été dactylographiés du vivant de Maurice Thorez ou après sa mort.

1. Fayard, réédition en Tempus Perrin (2016).

À la mort de Jeannette, les héritiers furent l'objet de démarches leur proposant l'acquisition des archives. La décision, écrit Pierre Thorez, fut simple :

« Nous voulions maintenir l'unité du fonds, nous voulions qu'il soit entreposé dans un environnement sûr, nous voulions qu'un inventaire détaillé puisse être établi, enfin nous voulions que ce fonds puisse être consulté. Nous nous sommes tout naturellement tournés vers les Archives nationales. Elles rassemblent le patrimoine national. Nous pensons que nos parents y avaient leur place. Elles font partie du service public, sans finalité marchande, ce qui nous convient². »

Et qui aurait convenu à Maurice Thorez.

Christine Nougaret, conservateur général du patrimoine alors en charge des Archives privés aux Archives nationales expertisa le fond à Callian. Elle pointa l'importance de papiers concernant Jeannette qui se trouvaient dans la maison et non dans le bâtiment des archives et qui ainsi furent sauvés. La convention signée, les archives « traitées » (certaines étaient menacées par un champignon), l'inventaire sommaire de quarante pages réalisé, ces archives furent mises à la disposition des chercheurs qui doivent, pour les consulter, obtenir une dérogation.

Ainsi, d'un point de vue archivistique, le couple est réuni. Ce n'est pas le seul. Les archives de Marie-Andrée Lagroua-Weill-Hallé se trouvent à l'Institut Pasteur, aux côtés de celles de son mari, Benjamin dont le nom est lié au BCG. On aurait pu imaginer pour cette femme qui combattit pour la contraception un autre lieu, la bibliothèque Marguerite Durand, ou les Archives du féminisme.

La bibliothèque, les cadeaux et les films familiaux ont été déposés aux archives municipales d'Ivry-sur-Seine. Ce choix des héritiers s'explique par le fait que Maurice et Jeannette y vécurent de très longues années, et que Maurice en fut le député sans interruption pendant trente-deux ans.

Les responsables des archives municipales ont eu l'idée fabuleuse de construire un site internet unique à ma connaissance. Ce site comporte :

- L'inventaire de la bibliothèque. Pour chaque ouvrage, une fiche technique, avec les annotations d'usage et l'indication de dédicaces et d'annotations. Quand l'ouvrage a été dédicacé, la dédicace a été scannée. Quand le livre a été annoté, une page annotée à titre d'exemple figure sur le site. Pour aller plus loin (et lire par exemple les annotations portées par Maurice ou Jeannette sur les ouvrages qu'ils ont lus), il faut se rendre aux archives municipales, abritées à la mairie d'Ivry.
- Un répertoire d'un millier de « cadeaux », avec, quand cela a été possible, des renseignements sur leur origine.
- Un parcours biographique du couple ; des « dossiers » thématiques (Thorez lecteur notamment) et trois entretiens filmés (avec Pierre

2. Pierre Thorez, « Le choix des archives nationales », dans Association des archivistes français, *Les Archives des hommes politiques*, Gallimard, 2006, p. 133-138.



▲ Maurice Thorez et Jeannette Vermeersch.
© Archives municipales d'Ivry-sur-Seine.

Thorez, l'historien Stéphane Sirot, et Henri Fontaine, vieil Ivryien, fils d'un des chauffeurs de Thorez).

Le fonds comporte aussi, numérisés donc consultables sur place, une douzaine de films concernant la vie familiale et certains épisodes de la vie politique du couple. Des captations d'images de ces films sont visibles sur le site³.

Maurice Thorez (1900-1964) et Jeannette Vermeersch (1910-2001) – elle deviendra Thorez-Vermeersch après la mort de Maurice – furent le couple politique par excellence comme le furent à la même époque en littérature Elsa Triolet et Louis Aragon ou Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir en philosophie⁴. Quand ils se mirent en ménage, le 3 février 1934 (« Je vais avec toi. Chez toi. Et cette fois c'est pour toujours »⁵, aurait dit Maurice à Jeannette), ils avaient déjà tous deux des responsabilités politiques au sein des organisations du parti communiste, section française de l'Internationale communiste. Celles de Maurice furent l'objet de bien des évocations, dans les biographies qui lui furent consacrées comme dans les histoires du parti communiste. Jeannette n'eut jamais le même honneur. Je voulais d'ailleurs en faisant ce travail la réhabiliter. Or la violence de ses positions, notamment sur la question du contrôle des naissances, a voué cette entreprise à l'échec. Néanmoins – et c'est aussi une forme de réhabilitation –, il était possible de lui rendre sa place dans l'histoire, une place totalement effacée, comme l'est son nom. Il n'y a dans notre pays aucun établissement ni aucune rue qui porte le nom de Jeannette Vermeersch. Pourtant, la toponymie communiste n'est pas chiche en nom de femmes. Loin derrière Danille Casanova, on trouve parmi les contemporaines de Jeannette, Maï Politzer ou encore, moins connue, Jacqueline Quatremaire, et pour celles qui ne sont pas mortes à Auschwitz, Marie-Claude Vaillant-Couturier. Parmi les historien-nes du parti communiste français existe un partage des tâches. Ceux qui se consacrent à la « grande » histoire du parti communiste ignorent pour l'essentiel celle des femmes qui y militèrent. À la marge existent quelques histoires des femmes communistes, évoquées aussi dans les histoires générales des femmes.

Or Jeannette avait déjà une vie politique avant de rencontrer Maurice. Née dans une famille nombreuse installée dans la région lilloise, Jeannette avait travaillé comme bonne dès l'enfance, puis comme ouvrière dans le textile. Elle avait rejoint la CGTU, été choisie pour faire partie d'une délégation reçue par l'Internationale syndicale rouge à Moscou. Elle y resta six mois. À son retour en 1930, elle avait suivi les cours de l'École centrale du parti, et était devenue permanente de la jeunesse communiste. Il est possible – c'est du moins mon hypothèse, que la rencontre avec Jeannette fut la condition de l'ascension vers le pouvoir de Maurice.

3. Le fonds Thorez-Vermeersch aux archives municipales d'Ivry-sur-Seine
<http://www.fonds-thorez.ivry94.fr/>

4. Cette comparaison est le fait de Mona Ozouf, « Rouge baiser, une bio du couple Thorez, *Nouvel Obs.*, 3 juin 2010.

5. Jeannette Thorez-Vermeersch, *La vie en rouge. Mémoires*, Belfond, 1998, p. 53.

« Et tandis que j'étais enceinte, lorsque je marchais dans la rue, j'avais l'impression d'avoir Thorez dans mon ventre⁶ ! », écrit Jeannette dans ses mémoires *Fantasme curieux*, marquant une confusion des rôles entre la mère et l'amante. Marquant aussi la puissance, voire le sentiment ou le désir de toute puissance de cette femme qui, non contente de mettre au monde des enfants, imagine aussi qu'elle enfante leur géniteur. Ce fantasme est récurrent chez Jeannette. Elle dit avoir passionnément aimé quand elle était à l'école primaire Robespierre et Saint-Just : « Il me semblait qu'une femme serait heureuse d'être mère de tels hommes⁷ ». J'ai fait de ce fantasme un indice qui me mettait sur le chemin de cette double biographie. Ce fantasme d'accoucher Thorez fait sens dans la biographie du secrétaire du parti communiste français. Le moment où il se met en ménage avec Jeannette coïncide avec la mue du personnage qui, de leader contesté d'une secte isolée dans le paysage politique français, devient le leader incontesté et une figure nationale majeure à la tête d'un grand parti. Jeannette a peut-être bien, comme elle le fantasmait, accouché de Thorez.

Le poids Vermeesch fut aussi décisif dans la famille, dans la « sainte famille » (l'expression est de Paul Thorez), celle qui est mise en scène pour la propagande du parti. « N'oubliez pas que vous êtes des Thorez⁸ », répétait sans cesse Jeannette. Paul Thorez note l'ironie du propos. En effet, parce que Maurice Thorez tarde à divorcer de sa première femme, née Aurore Memboeuf, les deux aînés, Jean, né en 1936, et Paul, né à Moscou en 1940, portent le nom de famille de leur mère, Vermeersch, jusqu'au mariage de leurs parents, en 1947.

Maurice et Jeannette se rencontrent dans un endroit bien particulier : l'hôtel Lux, à Moscou, tout à la fois métonymie et métaphore du Komintern. Depuis sa création, c'est l'hôtel de l'Internationale communiste qui y loge permanents de toutes nationalités et hôtes de passage. Tout y est communiste. Tout y est hiérarchisé. Les petites mains – principalement de très jeunes dactylos – logent collectivement dans des chambres sous les combles. Le restaurant du rez-de-chaussée est divisé en deux parties, avec deux menus selon la hiérarchie des pensionnaires. Le Lux a vu passer tout le gotha du communisme français et international de Hô Chi Minh à Togliatti. Les Kominterniens, grands ou petits, logés luxueusement ou très modestement, vivent, travaillent, se distraient ensemble dans ce qui est un ghetto communiste en pays soviétique, avec son jardin d'enfants, sa polyclinique, son salon de coiffure...⁹.

En 1929-1930, Jeannette n'a pas encore les honneurs du Lux. Elle loge dans un petit hôtel de la rue Gorki, qui accueille les militants syndicalistes et les illégaux. Parfois, elle visite ses camarades au Lux. Elle a fait deux récits de sa rencontre avec Maurice, dans ses mémoires et dans l'entretien qu'elle accorda à la fin des années soixante-dix à André Harris et Louis Sédouy et dont les deux journalistes précisent qu'il n'a pas été relu. Ces deux récits,

6. Jeannette Thorez-Vermeersch, *op. cit.*, p. 9

7. *Id.*, p. 10.

8. *Une voix presque mienne*, p. 36 de l'édition Folio/Gallimard, 1986.

9. Sur le Lux, on consultera notamment Berthold Unfried, « Les passants de l'hôtel Lux » dans Catherine Gousseff (dir), *Moscou 1918-1941. De l'homme nouveau au bonheur totalitaire*, Autrement, 1993.

quoique contemporains, sont légèrement différents. Elle est à Moscou. Elle ne connaissait Thorez, pourtant de la même région, que de nom. Mais un de ses amis, Jean-Pierre Minard, qui avait été en prison à Nancy avec Thorez, lui en parle avec enthousiasme. Elle visite des camarades au Lux. « Un jour, une porte s'ouvre, un homme s'avance et, aussitôt, je me dis : "C'est lui !" Plus tard, Maurice, de son côté, me dira que lui aussi s'était dit : "C'est elle" ». Le 10 mai 1960, alors que Maurice attend Jeannette, il se souvient de leur rencontre, trente ans auparavant, « chambre 14 au Lux où était fixée la "Commune". Nous étions à table, la porte s'entrouvre, une jeune fille grande et avenante vient à moi, la main tendue, "le camarade Thorez ? Bonjour". Elle ne m'avait jamais vu, mais me connaissait tant Minard mon compagnon de geôle à Nancy, avait parlé de Maurice ! J'étais ébloui : ce fut le coup de foudre¹⁰. »

Cette vision d'un coup de foudre réciproque est écornée dans l'entretien donné à Harris et Sédouy :

« J'ai ouvert la porte de la chambre 14. Je vois un grand gaillard blond, avec des yeux lumineux et un sourire énorme (...). Moi, je n'avais vu que ses yeux. Ma mère nous avait donné des principes : il ne fallait pas se laisser tutoyer par les messieurs. Il ne fallait pas ceci. Il ne fallait pas cela... J'étais une vraie jeune fille... Donc je voyais en Maurice l'homme du parti communiste, mais absolument pas autre chose. Mais lui m'a souvent rappelé la robe que je portais à ce moment-là, il s'est tout rappelé. »

Non, il n'y eut pas de sa part de coup de foudre :

« D'abord, il avait dix ans de plus que moi, ensuite il était marié, toutes raisons qui m'auraient empêché (...). Mais nous avons sympathisé tout de suite : nous allions souvent nous promener ensemble ; j'allais prendre le café avec lui... Et puis, quand il a essayé de me faire des déclarations, j'ai dit : "Tu es marié, tu as un fils...". Et ça s'est arrêté là¹¹ ».

On peut raisonnablement considérer que dans cet entretien, Jeannette livre des souvenirs plus fidèles que dans ses Mémoires qui produisent une histoire édifiante du couple modèle. Jusqu'au 19 mars 1932, en effet, la relation entre Maurice et Jeannette reste platonique. En mars 1932, Jeannette est à Paris où se tient, du 11 au 19 mars 1932, dans la salle de la Bellevilloise, le VII^e Congrès du parti communiste. Thorez en prononce le discours de clôture. Le couple de Maurice bat de l'aile. Maurice et Aurore se sont mariés très jeunes, dans des situations sociales équivalentes. Comme cela arrive parfois, les deux époux évoluent de façon différente. Maurice grimpe les échelons du pouvoir dans le parti et l'internationale. « Monté » à Paris, il a quitté sa région même s'il y reste attaché, s'insère dans d'autres réseaux de sociabilité que ceux des mineurs communistes. Il traverse, à partir de 1925, une longue période de clandestinité

10. Journal de Thorez, entrée du 10 mai 1960,

11. André Harris et Alain de Sédouy, *Qui n'est pas de droite?*, Seuil, 1978, p. 64-65.

qui se conclut par un séjour en prison. On peut imaginer que pour une jeune femme, en charge d'un enfant, la situation soit pénible à vivre si elle n'a pas chevillée à l'âme la conviction que la vie personnelle doit être absorbée par la Cause. Maurice a probablement besoin à ses côtés de quelqu'un totalement pris dans les mêmes passions et ambitions, qui approuve ses disparitions-réapparitions, ne demande aucun compte, comprenne que sa vie soit dévorée par le militantisme. Aurore n'est peut-être pas cette femme-là. Mais il est bien difficile de le démontrer. Jeannette l'est. Cette certitude se lit dans le journal de Thorez. Chaque année, ponctuellement, et non sans un certain romantisme, Maurice célèbre le 19 mars qu'il qualifie dans son journal de « plus beau jour de sa vie », le jour où sa liaison a commencé. Il faudra encore deux années pour qu'ils se mettent en ménage. Et il explique que ce jour-là, Jeannette « l'accompagna à la réunion d'Ivry en l'honneur de la commune de Paris ». Ainsi, aimer, c'est aussi célébrer ensemble la commune de Paris, dans la ville qui deviendra celle de sa famille et la ville symbole du communisme : Ivry-sur-Seine.

Le coup de foudre, qu'il soit réciproque ou ne le soit pas, est placé d'emblée sous le double signe de la politique et de l'URSS. La présence de l'un et l'autre à Moscou, à l'hôtel Lux, atteste à elle seule la puissance de leurs convictions. Ne résident alors à Moscou, que ceux qui sont en liens étroits avec les instances de l'Internationale ou, comme Jeannette, de l'Internationale syndicale. La politique, qui s'identifie avec une Union Soviétique où ils passeront de longues années et qu'ils visiteront souvent, restera au cœur de leur relation. Le 26 novembre 1963, Thorez note dans son Journal un rêve probablement euphorisant : « J'avais rêvé que nous discussions tous deux... avec Lénine ».

La première mise en scène de la famille est celle qui figure dans un film publicitaire de cinq minutes, daté de 1937, *Fils du peuple*, probablement tourné par Jean Renoir¹². Dans le contexte du Front Populaire, ce film est destiné à accompagner la promotion de l'autobiographie de Maurice Thorez, une autobiographie dont la fonction est d'éduquer rapidement à l'histoire du parti communiste ceux très nombreux qui l'ont alors rejoint. Le couple est filmé dans le pavillon qu'il occupe à Ivry-sur-Seine. On y voit Maurice mettre la dernière main à son autobiographie, Jeannette à la machine à écrire, mais aussi un très jeune garçon, Jean, leur fils. Bonheur typiquement bourgeois d'une famille française ordinaire, où les rapports de sexe sont conventionnels. Mais bonheur porté par le communisme, comme l'indique la chanson entraînante, véritable hymne du Front Populaire, *Allons au-devant de la vie*. Il s'agit aussi « d'aller au-devant de l'amour ». « Le bonheur est une idée neuve en Europe » : cette phrase de Saint-Just a été choisie comme exergue à *Fils du Peuple*. Le bonheur de Maurice et Jeannette est offert en exemple de ce que le communisme apporte. Ce film pourtant, à ma connaissance, n'a jamais été montré. Le fils aîné de Maurice, Maurice Junior, n'y est pas évoqué. Et Thorez est toujours marié avec sa mère, Aurore. La « presse bourgeoise » pourrait bien

12. Tous les renseignements sur ce film se trouvent dans la base de données de Ciné Archives, fonds audiovisuel du PCF Mouvement ouvrier et démocratique <<http://www.cinearchives.org>>.

se gausser de ce qui, de l'extérieur, pourrait être perçu comme de la bigamie. La première édition de *Fils du peuple*, à la différence des suivantes, ne comporte aucun élément, ni dans le texte, ni dans l'iconographie, ayant trait à la vie familiale du leader communiste¹³.

Surtout, Thorez n'y est pas montré dans son bureau, au siège du parti communiste, mais chez lui. C'est à son domicile qu'il travaille. Ainsi la frontière entre espace public et espace privé est-elle estompée.

Dès 1939, les choses pourtant changent. Le couple est désormais dépositaire de lourds secrets qu'il ne peut partager avec d'autres. C'est d'abord le secret des modalités de la désertion de Thorez, alors sous les drapeaux, le 3 octobre 1939 au soir. C'est Jeannette qui est venue le chercher. Puis celui du départ très rapide, Maurice d'abord, puis Jeannette et leur fils Jean, pour Moscou où naît Paul, en août 1940. La famille y reste jusqu'en novembre 1944. Jusqu'à la dissolution du Komintern, en mai 1943, la présence de Thorez à Moscou est un secret. Il le restera jusqu'aux années 1980. Il est bien difficile de reconstituer en détail ces cinq années. Thorez tient un journal¹⁴. Mais les notations personnelles y sont très rares. Pour la première fois de sa vie, Jeannette ne travaille pas. Dans un premier temps, la famille vit dans une datcha de Kountsëvo, totalement prise en charge par le Komintern. Puis Jeannette et les enfants sont évacués alors que la Wehrmacht menace Moscou. C'est ensuite le tour de Maurice, qui part avec divers dirigeants du Komintern. Maurice arrive le premier à Oufa, dans l'Oural. Le chaos qui règne alors en Union Soviétique explique que pendant six mois, Maurice et Jeannette sont séparés. Maurice vit mal sa solitude, d'autant qu'il est toujours clandestin, et logé à part de ses camarades du Komintern. Il lit beaucoup : le carnet ouvert, le 16 octobre 1941 où il note ses lectures, les commente, recopie des citations en témoigne¹⁵. Le 29 décembre 1941, il fait un rêve suffisamment important pour qu'il le note :

« Je rêve que Jean tombe du traîneau sur lequel nous sommes trois : lui, mon père et moi. Le soir, je reçois le télégramme m'annonçant qu'il est à l'hôpital pour une pneumonie. 1 h du matin. Téléphoné à Jeannette ».

Thorez est censé diriger en France la Résistance. De ce séjour à Moscou, qui ne semble pas avoir été heureux, des difficultés qu'il eut à revenir en France, nul ne sait rien alors, sinon Jeannette. Quand la famille, agrandie de Paul, foule à nouveau le sol français, le couple est désormais soudé par ces années de guerre. Jeannette se voit immédiatement confier un rôle politique de premier plan. Elle devient députée et - novation absolue pour un couple, siégera à la chambre avec Maurice quand il sera déchargé de ses fonctions ministérielles. Surtout, elle régit le travail des femmes au parti communiste, alors que ces dernières ont obtenu le droit de vote, un vote que le parti communiste dispute au MRP. Elle connaît, à un moindre degré, certes, le culte de la personnalité dont

13. Il existe trois éditions de *Fils du Peuple* publiées respectivement en 1937, 1949, 1960.

14. Il se trouve en AN, 626AP265.

15. AN, 626AP/223.

Thorez est l'objet et qui culmine lors de la célébration de son cinquantième anniversaire, alors qu'elle vient, seule femme, d'être élue au Bureau politique

Cette situation d'un secret partagé se renouvelle quand Thorez tombe malade, en 1950, et est soigné en Union Soviétique où il demeure jusqu'après la mort de Staline. Grâce à divers documents, nous avons pu suivre pas à pas la maladie de Thorez, ses projets, ses rechutes. Dans les premiers temps, Jeannette reste à son chevet. Puis elle fait des allers retours fréquents, de façon à assumer son rôle dans les instances dirigeantes du parti communiste. Jeannette partage là encore avec très peu de monde le secret de l'état de santé de Thorez. Elle est son interface avec le parti communiste français. Un parti communiste qui continue à célébrer son leader. La rituelle fête de *l'Humanité* du 2 septembre 1951 célèbre un Maurice absent. Jeannette lui en fait, par une longue lettre écrite dès le 4 septembre, un compte rendu. « Te dire les regards d'affection, d'amour qui t'étaient destinés, je ne saurais. Et des questions, et des saluts à n'en plus finir. Ta présence dominait la fête. Partout des photos, des dessins, des citations "À bientôt Maurice". On retrouvait cela partout. La fédération de la Seine s'était surpassée. Elle avait organisé une place Maurice-Thorez. C'était une reconstitution d'un coin de Paris. Une exposition Maurice Thorez excellente en tout point, contenu et forme, juste et sobre. On y vendait rien que tes œuvres et les membres du BP y dédicaçaient leurs articles à propos de ces œuvres ». Et elle poursuit : « On vendait à la fête de l'Huma des petites glaces de poche, l'une avec Maurice, l'autre avec Jeannette. Nous sommes associés comme deux inséparables ! »¹⁶

Maurice Thorez retrouve la France en avril 1953. L'attaque dont il a été victime près de trois ans auparavant a laissé des séquelles. Il ne peut encore utiliser sa main droite, et marche avec difficultés. Le parti communiste a acquis pour le loger une somptueuse propriété à Bazainville, dans les actuelles Yvelines. Elle est tout à la fois adaptée à son état de santé, et peut servir de lieu de réunion du Bureau Politique. Il passe l'automne et l'hiver dans le midi, à La Gatouinière d'abord, à Mougins, une propriété louée par le PCF, puis au Cannet. Jeannette quant à elle, réside dans une propriété à Choisy, puis, après 1958, quand les difficultés financières du parti communiste obligent les Thorez à un mode de vie plus modeste, dans une HLM d'Ivry. On peut donc dire qu'à partir de 1953, Maurice et Jeannette font largement maison à part.

L'infatigable Jeannette lui apporte alors la vie et sert d'indispensable interface avec le parti communiste, ses organismes de direction et sa « base ». Maurice vit difficilement les séparations, si on en croit les annotations de son journal. Ainsi le 23 décembre 1953 :

« Ah ! Je l'attends, je l'attends, je l'attends... » note-t-il, retrouvant les mots de la chanson d'Eugène Pottier, *Quand viendra-t-elle ?* où l'amante représente la révolution. Quand il est dans le midi, il l'attend à l'arrivée du Mistral, va à sa rencontre quand elle arrive en voiture, note les déceptions quand elle n'est pas là, sa

16. Lettre de Jeannette à Maurice, 4 septembre 1951, carton « correspondance familiale », AN, 626AP/218.

joie quand elle lui fait la surprise d'une arrivée inopinée, parfois en pleine nuit. Il accourt quand le téléphone sonne. Lors d'une séparation, elle lui téléphone pendant trois jours chaque matin "... et me fait rêver toute la nuit!" »

Il lui apporte à l'Assemblée nationale un brin de muguet du jardin de Bazainville, lui fait porter des fleurs le jour de son anniversaire. Ils veillent l'un sur l'autre, à distance. Quand Jeannette est souffrante, Maurice accourt. Les obligations politiques de Jeannette passent avant le plaisir d'être réunis en famille. Ainsi, elle ne fête pas avec les siens le Noël 1954 : Elle est au Noël des enfants de fusillés qui se tient à l'Assemblée nationale. Maurice lui téléphone alors qu'elle est seule à Choisy.

Il la regarde vivre, et son regard témoigne de l'appétit de Jeannette pour les plaisirs de la vie. Elle jardine, cueille des framboises, cuisine parfois, fait des confitures. Mais il y a surtout ce qui est désormais leur œuvre commune : le parti communiste.

Dans les mois qui suivent son second retour de l'Union Soviétique, Jeannette aide souvent Maurice à préparer ses interventions. Maurice l'aide à son tour, corrigeant certains de ses textes, contribuant au rassemblement de l'information qui lui est nécessaire. Elle prend peu à peu de l'assurance et de l'autonomie. Maurice suit Jeannette à la trace, note chacune de ses très nombreuses interventions qui débordent désormais largement le champ des femmes. Il colle dans ses cahiers les articles de la presse communiste qui en rendent compte. C'est elle aussi qui se déplace en cas d'urgence, comme ce 24 août 1955 quand le gouvernement « fait saisir l'*Humanité* qui dénonce les crimes colonialistes en Algérie et au Maroc. Jeanne part sur-le-champ à Paris », note Maurice. Elle lui téléphone le lendemain du siège du parti pour lui donner des nouvelles. Jeannette écrit des articles de plus en plus nombreux. Elle est son émissaire à toutes les réunions quand il n'y assiste pas (Bureau politique, sessions du Comité central...).

L'accord parfait entre Maurice et Jeannette et leur complémentarité se lit particulièrement dans l'épisode qui est resté dans toutes les mémoires des femmes : celui du refus du parti communiste de voter à l'Assemblée nationale l'abolition de la loi du 31 juillet 1920 qui interdisait la propagande anticonceptionnelle et la vente de « remèdes secrets ». La mémoire collective a retenu la phrase de Jeannette : « Depuis quand les femmes travailleuses réclameraient le droit d'accéder aux vices de la bourgeoisie ? ». Or une campagne de sensibilisation sur les ravages de l'avortement dans la vie des femmes est menée, notamment avec la publication dans le quotidien *Libération* de l'enquête de Jacques Derogy, alors membre du parti communiste, « les femmes sont-elles coupables ? », devenue quelques mois plus tard l'ouvrage *Des enfants malgré nous. Le drame intime des couples*¹⁷. Les conditions sont alors favorables à une révision de la loi de 1920. Après la dissolution de la chambre par Edgar Faure, la nouvelle chambre issue du scrutin du 2 janvier 1956 compte de 160 à 170 députés

17. L'enquête est publiée dans *Libération* du 15 au 24 octobre ; l'ouvrage paraît en 1956 aux Éditions de Minuit

du Front républicain (socialistes, radicaux mendésistes, républicains sociaux, mitterrandistes) et 150 députés communistes. Les députés « progressistes », en clair proches du parti communiste sans y être adhérents, déposent donc une proposition de loi qui se résume à un seul article : l'abolition des articles 3 et 4 de la loi de 1920, ce qui rendrait licite la vente des produits anticonceptionnels. Or dès le mois de mars, d'abord par la voix de Marie-Claude Vaillant Couturier, puis par celle de Maurice Thorez et de Jeannette Vermeersch, le parti communiste se déchaîne contre ce qu'il appelle le « *Birth control* », prononcée avec l'accent français le « Birte contrôle », ce qui permet par la simple suppression du « r » toutes les plaisanteries salaces. Jeannette rédige le 16 avril 1956 pour le secrétariat du parti une note. Elle y expose sa position : si la loi est votée, on assistera à « une baisse alarmante de la natalité », à un « déchaînement de propagande pour l'« éducation sexuelle ». Ainsi « les problèmes de classe en seront faussés, les sentiments familiaux heurtés, la dénatalité inéluctable ». Elle illustre alors toutes les catastrophes qui s'abattront sur les femmes si on autorise les moyens anticonceptionnels et propose sa solution : inverser les choses ; demander l'abrogation de l'article 1 de la loi de 1920, celui qui vise la répression de l'avortement ; poser le « vrai problème », « le droit des femmes à la maternité¹⁸ ». Le 2 mai, Thorez fait la Une de *l'Humanité* avec un article titré « contre le malthusianisme réactionnaire, nous luttons pour le droit à la maternité et pour l'avenir de la France. Une lettre de Maurice Thorez au camarade Derogy ». « Le chemin de la libération de la femme passe par les réformes sociales, par la révolution sociale, non par les cliniques d'avortement¹⁹. » Deux jours plus tard, devant le groupe des parlementaires communistes, Jeannette prononce son fameux discours : « Contre le néo-malthusianisme réactionnaire. Nous luttons pour le droit à la maternité » où elle fustige « les vices de la bourgeoisie²⁰. »

Une étude fine des archives désormais disponibles montre que l'élaboration « théorique » qui permet de lutter contre ce que le parti communiste appelle le « néomalthusianisme » est le fait de Thorez et que le couple est dans ce combat au diapason. Ses déclarations sont très mal accueillies par les médecins communistes, et provoquent dans les cellules une véritable agitation qui n'avait pas été anticipée dont témoigne l'abondant courrier reçu par Thorez²¹. Ces courriers offrent une plongée dans l'intime communiste. La plupart racontent des histoires, parfois tragiques, et plaident pour une modification de la position du parti, accusé de « lapinisme ». Une femme explique qu'elle continuera à appliquer sa « petite méthode néo-malthusienne ». Cette expression montre l'échec de l'aspiration totalitaire des Thorez - le parti s'ingérant jusque dans ce qui est le plus privé, c'est-à-dire la procréation.

18. Cette note se trouve en AN, 626AP/187.

19. Cité par René Rousseau, *Les femmes rouges. Chronique des années Vermeersch*, Albin Michel 1983, p. 226.

20. Le discours de Jeannette Vermeersch date du 4 mai 1956 ; il est publié comme supplément à *France nouvelle* du 12 mai.

21. Ces lettres se trouvent en AN, 626AP/187.

En 1978, lors de l'émission de télévision *Cartes sur table*, Jeanne avouera qu'elle a pratiqué sur elle la contraception. « Je suis faite pour avoir des enfants. Je me suis fait avorter moi-même, je l'ai fait et je sais que les femmes le faisaient, et j'aurais dû dire beaucoup plus fortement que j'étais pour cela ».

Quelles raisons poussent le couple dirigeant à lancer l'offensive sur le terrain de la contraception et de l'avortement, terrain qu'il n'a pas choisi puisque cette offensive est menée en réaction à l'enquête de Jacques Derogy et la proposition de loi des progressistes ? Les écrits sur le sujet, à l'exception de ceux de Sylvie Chaperon, reprennent l'hypothèse formulée par Dominique Desanti, d'abord dans son ouvrage *Les Staliniens*, puis dans divers textes. Jeannette aurait décidé cette offensive pour faire diversion aux débats sur le XX^e Congrès et sur la guerre d'Algérie : « Pendant que les cellules discuteront de l'avortement, elles oublieront Khrouchtchev, Staline et le FLN²². » Mais Dominique Desanti précise que Derogy publia son livre quelques mois après le discours de Jeannette. Elle se trompe. Cette inversion montre à quel point ses souvenirs sont flous et la chronologie brouillée et concourt à invalider une thèse qu'aucun autre élément que son témoignage ne vient conforter. La vérité, c'est que les époux Thorez adhèrent profondément à leurs écrits qui ne sont pas seulement de circonstance.

Il est donc nécessaire de remettre ce débat en perspective. Certes, le parti communiste s'était opposé à la loi du 31 juillet 1920. Il fut, jusqu'au milieu des années trente, un parti que l'on pourrait qualifier en reprenant sa terminologie de néomalthusien, prônant tout à la fois la légalisation de l'avortement et la liberté en matière de propagande et de produits contraceptifs. En 1935, la politique du parti communiste à l'égard du contrôle des naissances, de l'avortement et des choses du sexe en général prend un virage négocié par petites touches et définitivement accompli l'année suivante. Il s'aligne sur la « révolution conservatrice »²³ qui s'est opérée en Union Soviétique. Dans le pays qui avait légalisé le divorce et l'avortement et décriminalisé l'homosexualité, la société doit être normative. Dès lors, les communistes français fustigent à leur tour le « droit au chaos sexuel », le « dévergondage », apanage de « l'anarchisme individualisme et bourgeois et de la morale petite bourgeoise égoïste²⁴ ». Leur presse puise de quoi constituer une pensée léniniste sur le sexe et des principes destinés à être intangibles dans les souvenirs sur Lénine que Clara Zetkin, personnalité très populaire dans le parti communiste français depuis son arrivée clandestine et son intervention au Congrès de Tours, avait publiés après la mort du leader bolchevique. Il y fustige la « théorie du verre d'eau », selon laquelle la satisfaction des besoins sexuels sera, dans la société communiste, aussi simple et sans plus d'importance que le fait de boire un verre d'eau. « Cette théorie

22. Dominique Desanti, *Les Staliniens. Une expérience politique. 1944-1956*, Fayard, 1975, p. 585.

23. L'expression est de Françoise Navaillh, « Le modèle soviétique », dans Michelle Perrot et Georges Duby, *Histoire des femmes. Le xx^e siècle*, sous la direction de Françoise Thébaut, Plon, 1992, p. 227-228.

24. Ces citations proviennent de *L'Humanité* du 21 novembre 1935 et se trouvent dans Michel Garbez, « La question féminine dans le discours du parti communiste français », dans CURAPP, discours et idéologie, PUF, 1980, p. 330.

du verre d'eau a rendu notre jeunesse complètement folle (...). Certes, quand on a soif, on veut boire. Mais est-ce qu'un homme normal, placé dans des conditions normales, consentirait à se coucher dans la boue et à boire dans des flaques d'eau dans la rue? Boira-t-il dans un verre dont le bord a été sali par d'autres? Mais le côté social est le plus important de tous. Boire de l'eau est un acte individuel. L'amour suppose deux personnes. Ce qui implique un intérêt social, un devoir vis-à-vis de la collectivité²⁵. » C'est, après 1935, et toujours en vigueur en 1956, le catéchisme en matière de sexe, d'autant que les années qui suivent la Seconde Guerre mondiale sont, dans le parti communiste comme dans la société en général, celles de l'ordre moral. « Travail, famille patrie », cette devise de l'État français est certes disqualifiée. Mais ces trois valeurs sont largement partagées par les forces politiques qui bientôt fondent la IV^e République : communistes, gaullistes, républicains populaires.

C'est du côté des enfants que viendra le désaccord. Alors que tous les enfants, y compris Maurice Junior, le fils de Maurice Thorez et d'Aurore Membœuf, font des études et deviennent, chacun à leur niveau, enseignants, Paul ne suit pas cette voie. Il ne va pas au bout de ses études, se veut écrivain, mais peine à écrire. Son second ouvrage²⁶ *Les enfants modèles*, qui décrit la vie luxueuse des colonies de vacances de la Nomenklatura soviétique auxquelles sont conviés les enfants de hauts cadres communistes des partis frères de celui de l'Union Soviétique connaît un succès considérable. C'est un véritable *coming out* sur le style de vie et le grand luxe des nomenklaturas communistes, soviétique et française. Il lui vaut aussi l'ire de Jeannette qui annote rageusement son exemplaire du livre. Pour ne prendre qu'un seul exemple, alors que Paul se souvient d'un magazine américain, *Collier's*, datant du printemps 1951, intitulé « La guerre dont nous ne voulons pas », Jeannette s'indigne : « C'est un numéro que j'ai à Callian. Le dégoûtant est venu puiser dans la documentation pour son travail misérable!²⁷ » « Le dégoûtant » avait alors l'audace d'afficher publiquement une homosexualité insupportable aux communistes. Une homosexualité dont il ne parlera jamais directement dans ses écrits. Pourtant, dans son troisième ouvrage, *Une voix, presque mienne* (1984), où il clame son amour pour un père qu'il avait été accusé de salir, cette homosexualité se lit en filigrane. L'ouvrage s'ouvre par le récit d'une fugue, à la veille de ses 21 ans, l'âge alors de la majorité. Londres où Paul s'était rendu en compagnie d'un ami devait être une étape vers d'autres pays, le Canada, l'Australie où, écrit-il, « je pusse travailler, aimer, connaître les hauts et les bas de la vie, sans rien devoir à mon

25. Les souvenirs sur Lénine de Clara Zetkin ont été publiés après la mort du leader bolchevique dans *Les Cahiers du bolchevisme*, n^{os} 28 et 29 (1^{er} et 15 octobre 1925). On les trouve sur <http://marxists.org>. Plusieurs pages de ces entretiens concernent les questions sexuelles. À cette référence, incontournable pour les communistes des années cinquante, s'ajoute un très court texte de Lénine : « La classe ouvrière et le néo-malthusianisme », *Pravda*, 16-19 juin 1913, qui figure au moment du débat que dans ses œuvres complètes en russe, que Thorez possède et lit et relit.

26. Le premier était un *Atlas de Moscou*, Éditions Rencontres, Lausanne, 1964.

27. Le livre se trouve dans la bibliothèque des Thorez. Sur la bibliothèque voir Christian Jacob, Annette Wiewiorka, *Imaginaire des bibliothèques*, Lyon, Les Presses de l'enssib, 2012.

patronyme et sans risque de paraître le salir ». Une semaine après sa fugue, sa mère, Jeannette Vermeersch, surgit « grandiose, tremblante, les yeux embués de larmes (...) je compris tout. Ce n'était pas ma famille que je devais rejoindre, c'était l'Histoire. Il s'agissait non pas de payer du prix de ma souffrance l'apaisement de celle de mes parents, mais de me ressouder à eux dans la soumission à un destin convenu et aux lois du drame que le communisme donne au monde »²⁸. Paul Thorez avait un véritable talent d'écrivain. Il n'y eut pourtant plus de livres après celui de 1984. À une date que nous ignorons, l'homme qui avait des allures de dandy, qui affichait son homosexualité, ne savait pas y faire avec l'argent, se retira de la vie parisienne et se consacra aux enfants handicapés. La voix de Thorez n'a été que « presque » sienne. Comme à la dérobee il utilise pour se définir un mot qui appartient au vocabulaire de Jeannette qu'elle emploie pour stigmatiser ses ennemis qui sont ceux du parti: le terme de « jouisseur ». Dans les mémoires de Jeannette²⁹ (*La vie en rouge*, 1997), le mot « jouisseur » apparaît dès la page 10. Son institutrice décrivait « Danton comme un jouisseur, un homme prêt aux compromissions pour conserver son confort ». Paul Thorez donne au mot une autre définition: « j'ai connu des jouisseurs. Ils ne donnent pas envie qu'on les suive. Pourtant, combien de fois ma faiblesse ne m'a-t-elle pas conduit à les imiter et à ne valoir guère mieux, par moments, que les pires d'entre eux dans leur abaissement ordinaire? »³⁰. Il mourut en 1994, à 54 ans, des suites d'un cancer disait *Le Monde* dans la nécrologie qu'il lui consacre, à Castanet, un petit hameau du Tarn-et-Garonne.

Ainsi, la marque de Jeannette fut-elle profonde. Son souvenir est toujours présent, voire vivace chez ceux qui furent les contemporains de son existence. Pourtant – et c'est souvent le sort des femmes, notamment celles des épouses – ce souvenir s'estompe et la trace s'efface. Reste l'archive, et l'on peut rendre grâce tout à la fois à Christine Nougaret qui s'est occupée de la collecte et aux héritiers, et l'histoire. ■

28. Paul Thorez, *Une voix, presque mienne*, *op.cit.*, p. 12.

29. Jeannette Thorez-Vermeersch, *La vie en rouge*, 1997.

30. *Une voix presque mienne*, *op. cit.*, p. 73.

CONCLUSION

Le genre, catégorie utile de l'analyse archivistique

Julie Verlaine

« Le plus grand danger pour des chercheurs serait de conclure qu'il n'y a plus rien à découvrir », a un jour écrit Pierre Joliot, le fils d'Irène Joliot-Curie et de Frédéric Joliot¹. Aucun danger que cela arrive avant longtemps pour les questionnements abordés dans cet ouvrage, bien au contraire. Les textes ici rassemblés sont autant d'évocations de *terrae incognitae* (ou presque), de chantiers à mener, de regards à porter vers des zones encore trop sombres de l'historiographie.

La question centrale posée par l'ouvrage – celle du genre de l'archive, ou plutôt du genre dans l'archive – est d'une grande actualité et s'inscrit dans un mouvement général, institutionnel et associatif, qui nous semble tout à fait remarquable. En témoignent les nombreuses initiatives et manifestations qui, depuis le début des années 2010, ont été organisées dans cette perspective : ainsi, en 2014, le séminaire « Femmes et archives » tenu aux Archives nationales par Denise Ogilvie et Emmanuelle Giry, en collaboration avec Isabelle Tournier pour le Centre d'études féminines et d'études de genre de l'université Paris 8, dans le cadre d'un programme de recherche triennal sur « archive du genre, genre de l'archive »² ; en 2015, la journée d'études de l'Association Mnémosyne, association pour l'histoire des femmes et du genre, organisée sur le site de Pierrefitte des Archives nationales et intitulée « Dans les coulisses des archives : où sont les femmes ? »³ ; citons enfin la journée d'études ayant donné lieu à cette publication, coordonnée par François Blum dans le cadre du Collectif des centres de documentation en histoire ouvrière et sociale (Codhos), « Le genre de l'archive ? Constitution et transmission des mémoires militantes » le 11 février 2016⁴.

1. *La recherche passionnément*, Paris, Odile Jacob, 2001, p. 13.

2. La présentation du programme est consultable en ligne : http://legs.cnrs.fr/IMG/pdf/axe_1_archives_du_genre_version_longue.pdf (consulté le 10 janvier 2017).

3. Les captations vidéos de cette journée sont disponibles ici : <http://www.mnemosyne.asso.fr/mnemosyne/dans-les-coulisses-des-archives-ou-sont-les-femmes/> (consulté le 10 janvier 2017).

4. Le programme est en ligne : <http://chs.univ-paris1.fr/Genre.pdf> (consulté le 10 janvier 2017).

Il est temps (et même plus que temps, diront certain.e.s) d'interroger l'archive, son identification, son classement, sa préservation, au prisme du genre – catégorie utile de l'analyse historique comme l'a prouvé Joan Scott⁵, mais aussi de la réflexion patrimoniale. Cela participe, dans le champ de l'histoire sociale et des militantismes, à un mouvement de prise en compte des acteurs dans leur diversité, et à une interrogation sur les fondements et les mécanismes de la dissymétrie sexuée des archives. Il s'agit d'en mieux comprendre les raisons sociales (inégalités entre les sexes, notamment dans l'accès à l'écrit, au pouvoir et donc à la postérité), culturelles (moindre visibilité des femmes dans l'histoire, sous l'effet de représentations collectives dominantes patriarcales), psychologiques (autocensure des femmes déposant des fonds sous le nom de leur mari ou de leur famille, refus de se mettre en avant, peur du dévoilement de l'intime). Comprendre, donc, pour ensuite agir en conséquence : procéder à des « réattributions », comme on dit en histoire de l'art lorsque les recherches font prendre conscience que le véritable auteur d'une œuvre n'est pas le maître mais son élève, ou sa compagne, ou sa fille⁶; et restituer les contours d'une intervention féminine dans la constitution du fonds, son traitement et sa transmission.

Ici comme dans la plupart des domaines de l'histoire, le genre joue un rôle de dévoilement heuristique et d'enrichissement des typologies en termes de rapports sociaux de sexe dans les archives. Les pistes ouvertes par les premières recherches, dont celles présentées dans cet ouvrage, peuvent être résumées sous la forme de couples d'antonymes qui restituent la grande diversité des choix opérés et des configurations rencontrées, faisant apparaître des lignes de fracture parfois inattendues.

Dans le rapport au document tout d'abord, et dans la perspective de constitution d'un fonds, apparaissent deux alternatives : garder ou jeter ? cacher ou montrer ? Il en va de la transformation du statut du document après la retraite ou la mort de son producteur, du processus le faisant devenir archive. À la question de la légitimité et de la pertinence de la conservation et de la transmission, s'ajoutent le problème de l'intervention d'un (ou plusieurs) ayant droit dans la collecte, le classement et la publicisation de ces fonds ; et l'éventuelle opération de sélection entre ce qui est jugé digne (ou convenable, ou exemplaire, ou possible...) d'être montré, et ce qui ne l'est pas. Plusieurs textes de cet ouvrage

5. Joan Scott, « Gender: A Useful Category of Historical Analysis » *American Historical Review*, vol. 91, n° 5, décembre 1986, traduit en français sous le titre « Genre, une catégorie utile de l'analyse historique », numéro spécial des *Cahiers du GRIF* intitulé *Le genre de l'histoire*, n° 37-38, 1988.

6. Ce phénomène se développe aujourd'hui, sous l'effet conjugué de recherches en histoire de l'art attentives aux questions de genre (voir par exemple Séverine Sofio, *Artistes femmes. La parenthèse enchantée, XVIII^e-XIX^e siècles*, Paris, CNRS éditions, 2016) et du développement de technologies d'analyse des œuvres permettant d'énoncer de nouvelles hypothèses d'attribution – cf. projets du Centre de recherche et de restauration des musées de France (C2RMF), présentés ici : <http://c2rmf.fr/documenter/les-nouvelles-technologies-de-linformati-on-pour-la-valorisation-des-collections> (consulté le 16 janvier 2017).

démontrent la fécondité d'une histoire des fonds, matérielle et immatérielle à la fois, attentive aussi bien aux logiques et contraintes du conditionnement, du stockage, de l'ordre ainsi constitué, qu'aux opérations intellectuelles de distinction, voire de hiérarchisation, entre documents essentiels et documents secondaires, entre textes et images, entre pièces autographes et reproductions multiples, et enfin (et peut-être surtout) entre vie publique et vie privée. Le genre permet de comprendre ici, une inégalité archivistique dans un couple, là certaines dissymétries dans les logiques de conservation à l'œuvre.

Dans le rapport aux archives ensuite, c'est-à-dire dans la fonction attribuée au fonds, des mouvements contradictoires se font jour également : fonction mémorielle ou fonction documentaire ? Difficile de caractériser, sans schématisme déplacé, une posture « genrée » dans ce domaine ; il y aurait plutôt des degrés de proximité affective avec le producteur ou la productrice du fonds permettant de tracer des cercles concentriques : le compagnon ou la compagne ; la famille, en particulier les enfants et les petits-enfants ; les proches, au plan professionnel et/ou politique ; et les historiens. Entre ces cercles, le glissement est progressif, parfois insensible, entre le commémoratif et l'historique, entre le souvenir et le document. Du réflexe de conservation du producteur ou de la productrice du fonds, à la confirmation de l'importance du fonds au regard d'une histoire en train d'être écrite, le lien, parfois ténu, faisant tenir l'ensemble est une sorte de conception partagée du patrimoine, au triple sens du terme : conservation pour les générations futures, valorisation mémorielle pour le présent, et source pour la connaissance de notre passé. Là encore, le prisme du genre se révèle particulièrement utile pour décaler la focale traditionnellement pointée sur la valeur des choses, vers les acteurs et les actrices de cette valorisation : en retrouver les traces, en reconstituer les gestes.

Tel pourrait être le programme d'une histoire croisée du genre et des archives, qui reste encore à écrire. ■



TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos, par Michelle Perrot 5

Introduction, par Françoise Blum 11

PREMIÈRE PARTIE FEMMES ET ARCHIVES

Madeleine Rebérioux/Jacques Duclos : masculin/féminin de l'archive
par Éric Lafon 17

Qui a tué Berthe Fouchère ?
par Colette Avrane 29

Construire/Déconstruire/Reconstruire la mémoire de Bernadette Cattaneo
par Alicia Leon Y Barella et Rossana Vaccaro 39

À la manière d'Aragon et de Triolet : Suzanne Arlet, écrivaine et militante
par Lucie Guesnier 59

DEUXIÈME PARTIE DU CÔTÉ DES FÉMINISTES

Les féministes et leurs archives
par Marine Rouch 73

Entre genre et nombre, une féministe et sa famille : le fonds Marguerite Pichon-Landry
par Julien Pomart 85

« Vous ne me connaissez pas mais ne jetez pas tout de suite ma lettre ».
Le courrier des lecteurs et lectrices de Simone de Beauvoir
par Marine Rouch 93

TROISIÈME PARTIE HISTOIRES DE COUPLES

L'intime dans l'archive à l'Institut français d'histoire sociale
par Marie-Geneviève Dezès 111

Les « femmes en archive » de Pierre Naville : Denise, Violette, B. et Catherine...
par Françoise Blum 125

Annette Vidal, secrétaire particulière et archiviste d'Henri Barbusse
par Isabelle Lassignardie 137

L'inégalité archivistique dans le couple : l'exemple de Maurice Thorez
et Jeannette Vermeersch
par Annette Wiewiorka 149

Conclusion, par Julie Verlaine 163



Achévé d'imprimer par ICO, Dijon
N° d'imprimeur : 28829. Dépôt légal : février 2017 - Imprimé en France.

